

ALBERT CAMUS

LES POSSÉDÉS

PIÈCE EN TROIS PARTIES

adaptée du roman  
de Dostoïevski

LE MANTEAU D'ARLEQUIN

THÉÂTRE FRANÇAIS  
ET DU MONDE ENTIER



GALLIMARD

Albert CAMUS

philosophe et écrivain français [1913-1960]

(1959)

# LES POSSÉDÉS

Pièce en trois parties  
adaptée du roman de Dostoïevski

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Courriel: [jean-marie\\_tremblay@uqac.ca](mailto:jean-marie_tremblay@uqac.ca)  
Site web pédagogique : <http://www.uqac.ca/jmt-sociologue/>

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"  
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,  
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi  
Site web: <http://classiques.uqac.ca/>

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque  
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi  
Site web: <http://bibliotheque.uqac.ca/>

## Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site *Les Classiques des sciences sociales* sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

**L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.**

Jean-Marie Tremblay, sociologue  
Fondateur et Président-directeur général,  
**LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.**



## REMARQUE

Ce livre est du domaine public au Canada parce qu'une œuvre passe au domaine public 50 ans après la mort de l'auteur(e).

Cette œuvre n'est pas dans le domaine public dans les pays où il faut attendre 70 ans après la mort de l'auteur(e).

Respectez la loi des droits d'auteur de votre pays.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, bénévole, professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi et fondateur des Classiques des sciences sociales, à partir de :

Albert CAMUS [1913-1960]

**LES POSSÉDÉS. Pièce en trois parties adaptée du roman de Dostoïevski.** [1959]

Paris : Les Éditions Gallimard, 1959, 183 pp. Collection NRF. Le Manteau d'Arlequin.  
Impression, mars 1971.

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Comic Sans, 12 points.

Pour les citations : Comic Sans, 12 points.

Pour les notes de bas de page : Comic Sans, 12 points.

Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE (US letter), 8.5" x 11")

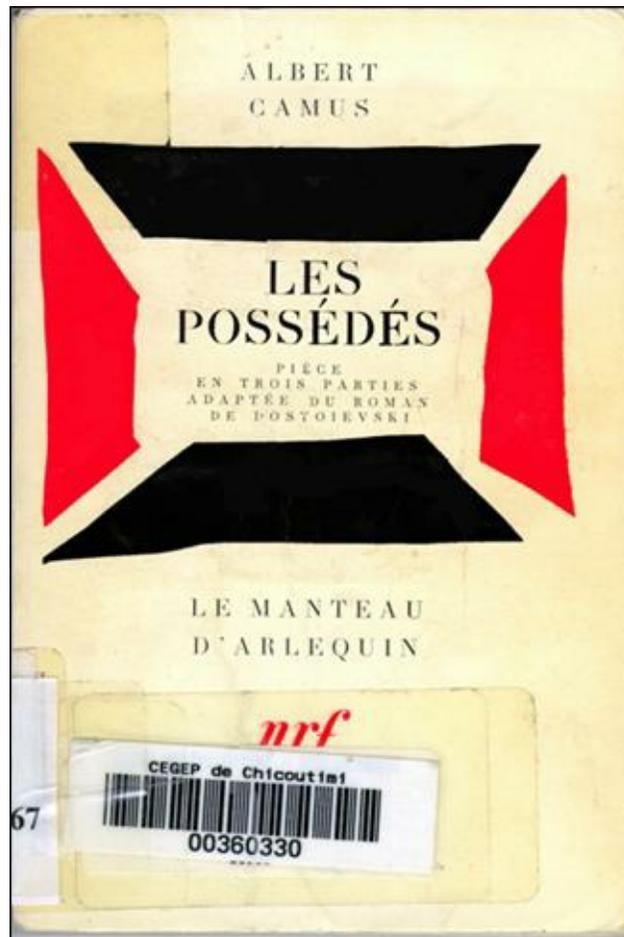
Édition numérique réalisée le 20 septembre 2010 à Chicoutimi, Ville de Saguenay, province de Québec, Canada.



Albert CAMUS

philosophe et écrivain français [1913-1960]

LES POSSÉDÉS. Pièce en trois parties  
adaptée du roman de Dostoïevski.  
(1959)



Paris : Les Éditions Gallimard, 1959, 183 pp. Collection NRF. Le Manteau d'Arlequin.  
Impression, mars 1971.

# OEUVRES D'ALBERT CAMUS

## Récits

L'ÉTRANGER.  
LA PESTE.  
LA CHUTE.  
L'EXIL ET LE ROYAUME.  
LA MORT HEUREUSE (Cahiers Albert Camus, no 1)

## Essais

NOCES.  
LE MYTHE DE SISYPHE.  
LETTRES À UN AMI ALLEMAND.

ACTUELLES, chroniques 1944-1948.  
ACTUELLES II, chroniques 1948-1953.  
(Actuelles III). CHRONIQUES ALGÉRIENNES, 1939-1958.

L'HOMME RÉVOLTÉ.  
L'ÉTÉ.  
L'ENVERS ET L'ENDROIT.  
DISCOURS DE SUÈDE.

CARNETS (mai 1935 - février 1942).  
CARNETS II (janvier 1942 - mars 1951).

## Théâtre

CALIGULA.  
LE MALENTENDU.  
L'ÉTAT DE SIÈGE.  
LES JUSTES.

## Adaptations et Traductions

LES ESPRITS, de Pierre de Larivey.

LA DÉVOTION À LA CROIX, de Pedro Calderon de la Barca.

# Table des matières

Note de l'éditeur

Distribution

Décors

Première partie

Premier tableau

Deuxième tableau

Troisième tableau

Quatrième tableau

Deuxième partie

Cinquième tableau. Chez Varvara Stavroguine.

Sixième tableau

Septième tableau

Huitième tableau. La maison des Lebiadkine.

Neuvième tableau

Dixième tableau. La forêt de Brykivo.

Onzième tableau. Chez Varvara Stavroguine.

Douzième tableau

Treizième tableau

Quatorzième tableau. La chambre de Tikhone au couvent de la Vierge.

## Troisième partie

Quinzième tableau. Chez Varvara Stavroguine.

Seizième tableau. Le salon de la maison de Skvoretchniki.

Dix-septième tableau. Dans la rue.

Dix-huitième tableau. La chambre de Chatov.

Dix-neuvième tableau. La forêt de Brykovo.

Vingtième tableau. La rue.

Vingt et unième tableau. La maison Philipov.

Vingt-deuxième tableau. Chez Stavroguine.

LES POSSÉDÉS.  
Pièce en trois parties adaptée  
du roman de Dostoïevski.

## Note de l'éditeur

[Retour à la table des matières](#)

Le texte de cette adaptation a été établi en utilisant aussi bien le texte des Possédés proprement dits que la Confession de Stavroguine, généralement publiée à part, et les Carnets tenus par Dostoïevski pendant la composition du roman. Ces trois textes, dans la traduction de Boris de Schloezer, et sous le titre les Démons, ont été réunis dans un volume de la Bibliothèque de la Pléiade, qui a servi de base à la présente adaptation.

LES POSSÉDÉS.  
Pièce en trois parties adaptée  
du roman de Dostoïevski.

## Distribution

[Retour à la table des matières](#)

LES POSSÉDÉS ont été représentés pour la première fois le 30 janvier 1959 au Théâtre Antoine (direction Simone Berriau), dans les décors et costumes de Mayo, et la mise en scène d'Albert Camus, avec, par ordre d'entrée en scène, la distribution suivante :

GRIGOREIEV, le narrateur	Michel Maurette
STÉPAN TROPHIMOVITCH	Pierre Blanchar
VERKHOVENSKY	
VARVARA PETROVNA	Tania Balachova
STAVROGUINE	
LIPOUTINE	Paul Gay
CHIGALEV	Jean Martin
IVAN CHATOV	Marc Eyraud
VIRGUINSKY	Georges Berger
GAGANOV	Georges Sellier
ALEXIS EGOROVITCH	Geo Wallery
NICOLAS STAVROGUINE	Pierre Vaneck
PRASCOVIE DROZDOV	Charlotte Clasis
DACHA CHATOV	Nadine Basile
ALEXIS KIRILOV	Alain Mottet
LISA DROZDOV	Janine Patrick

MAURICE NICOLAIEVITCH  
MARIA TIMOPHEIEVNA  
LEBIADKINE  
Le capitaine LEBIADKINE  
PIERRE STEPANOVITCH  
VERKHOVENSKY  
FEDKA  
Le séminariste  
LIAMCHINE  
L'évêque TIKHONE  
MARIE CHATOV

André Oumansky  
Catherine Sellers  
Charles Denner  
Michel Bouquet  
Edmond Tamiz  
François Marié  
Jean Muselli  
Roger Blin  
Nicole Kessel

Les nécessités de la représentation scénique ont exigé d'assez nombreuses coupures dans le texte de l'adaptation. On trouvera dans cette édition les Passages ou les scènes supprimés à la représentation. Ils ont été placés entre crochets.

LES POSSÉDÉS.  
Pièce en trois parties adaptée  
du roman de Dostoïevski.

## Décors

[Retour à la table des matières](#)

1. Chez Varvara Stavroguine. Salon riche d'époque.
2. La Maison Philipov. Décor simultané. Un salon et une Petite chambre. Il s'agit d'un meublé très Pauvre.
3. La rue.
4. La maison des Lebiadkine. Un salon misérable dans le faubourg.
5. La forêt.
6. Chez Tikhone. Une grande salle au couvent de la Vierge.
7. Le grand salon de la maison de campagne des Stavroguine, à Skvorechniki.

**LES POSSÉDÉS.**  
**Pièce en trois parties adaptée**  
**du roman de Dostoïevski.**

# **PREMIÈRE PARTIE**

[Retour à la table des matières](#)

Quand les trois coups sont donnés, la salle est dans l'obscurité complète. La lumière d'un Projecteur monte sur le Narrateur, immobile devant le rideau, son chapeau à la main.

ANTON GRIGOREIEV, LE NARRATEUR, il est courtois, ironique et impassible :  
Mesdames, Messieurs,

Les étranges événements auxquels vous allez assister se sont produits dans notre ville de province sous l'influence de mon respectable ami le professeur Stépan Trophimovitch Verkhovensky. Le professeur avait toujours joué, parmi nous, un rôle véritablement civique. Il était libéral et idéaliste ; il aimait l'Occident, le progrès, la justice, et, en général, tout ce qui est élevé. Mais sur ces hauteurs, il en vint malheureusement à s'imaginer que le tsar et ses ministres lui en voulaient personnellement et il s'installa chez nous pour y tenir, avec beaucoup de dignité, l'emploi de penseur exilé et persécuté. Simplement, trois ou quatre fois par an, il avait des accès de tristesse civique qui le tenaient au lit avec une bouillotte sur le ventre.

Il vivait dans la maison de son amie, la générale Varvara Stavroguine, qui lui avait confié, après la mort de son mari, l'éducation de son fils, Nicolas Stavroguine. Ah ! j'oubliais de vous dire que Stépan Trophimovitch était deux fois veuf et une seule fois père. Il avait expédié son fils à l'étranger. Ses deux femmes étaient mortes jeunes et, à vrai dire, elles n'avaient pas été très heureuses avec lui. Mais on ne peut pas à la fois aimer sa femme et la justice. Aussi Stépan Trophimovitch reporta-t-il toute son affection sur son élève, Nicolas Stavroguine, dont il entreprit avec beaucoup de rigueur la formation morale, jusqu'au jour où Nicolas s'enfuit pour aller vivre dans la débauche. Stépan Trophimovitch resta donc en tête à tête avec Varvara Stavroguine qui lui portait une amitié sans limites, c'est-à-dire qu'elle le haïssait souvent. Là commence mon histoire.

Première partie

# PREMIER TABLEAU

[Retour à la table des matières](#)

Le rideau se lève sur le salon de Varvara Stavroguine.

Le Narrateur va s'asseoir près de la table et joue aux cartes avec Stépan Trophimovitch.

STÉPAN : Ah ! j'oubliais de vous faire couper. Pardonnez-moi, cher ami, mais j'ai mal dormi cette nuit. Comme je me suis reproché de m'être plaint de Varvara auprès de vous !

GRIGOREIEV : Vous avez seulement dit qu'elle vous gardait par vanité, et qu'elle était jalouse de votre culture.

STÉPAN : justement. Oh non, ce n'est pas vrai ! À vous de jouer. Voyez-vous, c'est un ange d'honneur et de délicatesse, et moi tout le contraire.

Entre Varvara Stavroguine. Elle s'arrête, debout sur le seuil.

VARVARA : Encore les cartes ! (Ils se lèvent.) Asseyez-vous et continuez. J'ai à faire. (Elle va consulter des papiers sur une table à gauche. Ils continuent, mais Stépan Trophimovitch jette des regards vers Varvara Stavroguine qui Parle enfin, mais sans le regarder.) je croyais que vous deviez travailler à votre livre ce matin.

STÉPAN : Je me suis promené au jardin. J'avais emporté Tocqueville...

VARVARA : Et vous avez lu Paul de Kock. Voilà pourtant quinze ans que vous annoncez

votre livre.

STÉPAN : Oui. Les matériaux sont rassemblés, mais il faut les réunir. Qu'importe d'ailleurs ! je suis oublié. Personne n'a besoin de moi.

VARVARA : On vous oublierait moins si vous jouiez moins souvent aux cartes.

STÉPAN : Oui, je joue. Cela n'est pas digne. Mais qui est responsable ? Qui a brisé ma carrière ? Ah ? que meure la Russie ! Atout.

VARVARA : Rien ne vous empêche de travailler et de montrer par une oeuvre qu'on a eu tort de vous négliger.

STÉPAN : Vous oubliez, chère amie, que j'ai déjà beaucoup publié.

VARVARA : Vraiment ? Qui s'en souvient ?

STÉPAN : Qui ? Eh bien ! notre ami s'en souvient certainement.

GRIGOREIEV : Mais oui. Il y a d'abord vos conférences sur les Arabes en général, puis le début de votre étude sur l'extraordinaire noblesse morale de certains chevaliers à une certaine époque, et surtout votre thèse sur l'importance qu'aurait pu obtenir la petite ville de Hanau entre 1413 et 1428 et sur les causes obscures qui, justement, l'ont empêchée d'acquiescer cette importance.

STÉPAN : Vous avez une mémoire d'acier, cher ami. je vous en remercie.

VARVARA : La question n'est pas là. La question est que vous annoncez depuis quinze ans un livre dont vous n'avez pas écrit le premier mot.

STÉPAN : Eh bien ! non, ce serait trop facile ! je veux rester stérile, moi, et solitaire ! Ils sauront ainsi ce qu'ils ont perdu. Je veux être un reproche incarné !

VARVARA : Vous le seriez si vous restiez moins souvent couché.

STÉPAN : Comment ?

VARVARA : Oui, pour être un reproche incarné, il faut rester debout.

STÉPAN : Debout ou couché, l'essentiel est d'incarner l'idée. D'ailleurs, j'agis, j'agis, et toujours selon mes principes. Cette semaine encore, j'ai signé une protestation.

VARVARA : Contre quoi ?

STÉPAN : je ne sais pas. C'était... enfin, j'ai oublié. Il fallait protester, voilà tout. Ah ! tout allait autrement de mon temps. je travaillais douze heures par jour...

VARVARA : Cinq ou six auraient suffi...

STÉPAN : ... Je courais les bibliothèques, j'accumulais des montagnes de notes. Nous espérions alors ! Nous parlions jusqu'au lever du jour, nous construisions l'avenir. Ah ! que nous étions braves, forts comme l'acier, inébranlables comme le roc ! C'étaient des soirées véritablement athéniennes : la musique, des airs espagnols, l'amour de l'humanité, la Madone Sixtine... O ma noble et fidèle amie, savez-vous, savez-vous bien tout ce que j'ai perdu ?...

VARVARA : Non. (Elle se lève.) Mais je sais que si vous bavardiez jusqu'à l'aube, vous ne pouviez travailler douze heures par jour. Du reste, tout cela est du bavardage ! Vous savez que j'attends enfin mon fils Nicolas... J'ai à vous parler. (Grigoreiev se lève et vient lui baiser la main.) Très bien, mon ami, vous êtes discret. Restez dans le jardin, vous reviendrez ensuite.

Grigoreiev sort.

STÉPAN : Quel bonheur, ma noble amie, de revoir notre Nicolas !

VARVARA : Oui, je suis très heureuse, il est toute ma vie. Mais je suis inquiète.

STÉPAN : Inquiète ?

VARVARA : Oui, ne jouez pas les infirmières, je suis inquiète. Tiens, depuis quand portez-vous des cravates rouges ?

STÉPAN : C'est aujourd'hui seulement... que...

VARVARA : Ce n'est pas de votre âge, il me semble. Où en étais-je ? Oui, je suis inquiète. Et vous savez très bien pourquoi. Tous ces bruits qui courent... je ne puis y ajouter foi, mais cela me poursuit. La débauche, la violence, les duels, il insulte tout le monde, il fréquente la lie de la société ! Absurde, absurde ! Et pourtant, si c'était vrai ?

STÉPAN : Mais ce n'est pas possible. Souvenez-vous de l'enfant rêveur et tendre qu'il était, de ses belles mélancolies. Seule, une âme d'élite peut éprouver de semblables tristesses, je le sais bien.

VARVARA : Vous oubliez que, lui, n'est plus un enfant.

[STÉPAN Mais il est de faible santé. Souvenez-vous : il pleurait des nuits entières. Le voyez-vous forçant des hommes à se battre ?

VARVARA : Il n'était nullement faible, où allez-vous chercher cela ? Il était de santé nerveuse, voilà tout. Mais vous aviez imaginé de le réveiller dans la nuit, quand il avait douze ans, pour lui raconter vos malheurs. Voilà le précepteur que vous étiez.

STÉPAN : Le cher ange m'aimait, il demandait mes confidences et pleurait dans mes bras.

VARVARA : L'ange a changé. On me dit que je ne le reconnaîtrai pas, qu'il est d'une force physique extraordinaire.]

STÉPAN : Mais que vous dit-il dans ses lettres ?

VARVARA : Ses lettres sont rares et brèves, mais toujours respectueuses.

STÉPAN : Vous voyez.

VARVARA : je ne vois rien. Vous devriez perdre l'habitude de parler pour ne rien dire. Et, d'ailleurs, il y a des faits. A-t-il, oui ou non, été cassé de son grade pour avoir blessé gravement un autre officier en duel ?

STÉPAN : Ce n'est pas un crime. La chaleur d'un sang noble l'a poussé. Tout cela est très chevaleresque.

VARVARA : Oui. Ce qui l'est moins est de vivre dans les quartiers infâmes de Saint-Pétersbourg et de se plaire en compagnie des escarpes et des ivrognes.

STÉPAN, riant : Ah ! ah ! C'est la jeunesse du Prince Harry.

VARVARA : D'où sortez-vous cette histoire ?

STÉPAN : Elle se trouve dans Shakespeare, ma noble amie, Shakespeare l'immortel, l'empereur des génies, le grand Will enfin, qui nous montre le Prince Harry se livrant à la débauche avec Falstaff.

VARVARA : Je relirai la pièce. À propos, faites-vous de l'exercice ? Vous savez bien que vous devez marcher six verstes par jour. Bon. Dans tous les cas j'ai prié Nicolas de revenir. Vous sonderez ses intentions. Je souhaite le retenir ici et le marier.

STÉPAN : Le marier ! Ah ! Comme cela est romanesque ! Avez-vous une idée ?

VARVARA : Oui, je pense à Lisa, la fille de mon amie Prascovie Drozdov. Elles sont en Suisse, avec ma pupille Dacha... Et puis, qu'est-ce que cela peut vous faire ?

STÉPAN : J'aime Nicolas autant que mon fils.

VARVARA : Ce n'est pas beaucoup. Vous n'avez vu votre fils que deux fois, y compris le jour de sa naissance.

STÉPAN : Ses tantes l'ont élevé, je lui envoyais les revenus du petit domaine que lui a légué sa mère, et mon cœur souffrait de cette absence. Du reste, c'est du fruit sec, pauvre en esprit et en cœur. Si vous lisiez les lettres qu'il m'envoie ! On croirait qu'il parle à un domestique. Je lui ai demandé de tout mon cœur paternel s'il ne voulait pas venir me voir. Savez-vous ce qu'il m'a répondu : « Si je reviens, ce sera pour vérifier mes

comptes, et les régler aussi. »

VARVARA : Apprenez une bonne fois à vous faire respecter. Allons je vous laisse. C'est l'heure de votre réunion. Les amis, la bamboche, les cartes, l'athéisme et l'odeur surtout, la mauvaise odeur du tabac et de l'homme... Je m'en vais. Ne buvez pas trop, vous auriez mal au ventre... À tout à l'heure ! (Elle le regarde, puis haussant les épaules.) Une cravate rouge !

Elle sort.

STÉPAN regarde vers elle, bafouille, regarde le bureau : O, femme cruelle, implacable ! Et je ne peux lui parler ! je vais lui écrire, lui écrire !

Il va vers la table.

VARVARA reparaît : Ah ! Et puis cessez de m'écrire. Nous habitons la même maison, il est ridicule d'échanger des lettres. Vos amis arrivent.

Elle sort.

Entrent Grigoreiev, Lipoutine et Chigalev.

STÉPAN : Bonjour, mon cher Lipoutine, bonjour. Pardonnez mon émotion... On me hait... Oui, on me hait littéralement. Qu'importe ! Votre femme n'est pas avec vous ?

LIPOUTINE : Non. Les femmes doivent rester à la maison et craindre Dieu.

STÉPAN : Mais n'êtes-vous pas athée ?

LIPOUTINE : Oui. Chut ! Ne le dites pas si fort. justement. Un mari athée doit enseigner à sa femme la crainte de Dieu. Ça le libère encore plus. Regardez notre ami Virguinsky. Je viens de le rencontrer, il a dû sortir pour faire lui-même son marché, car sa femme était avec le capitaine Lebiadkine.

STÉPAN : Oui, oui, je sais ce qu'on raconte. Mais ce n'est pas vrai. Sa femme est une noble créature. D'ailleurs, elles le sont toutes.

LIPOUTINE : Comment, ce n'est pas vrai ? je le tiens de Virguinsky lui-même. Il a converti sa femme à nos idées. Il lui a démontré que l'homme est une créature libre, ou qui doit l'être. Bon, elle s'est donc libérée et, plus tard, elle a signifié à Virguinsky qu'elle le destituait comme mari et qu'elle prenait à sa place le capitaine Lebiadkine. Et savez-vous ce qu'a dit Virguinsky quand sa femme lui a annoncé la nouvelle ? Il lui a dit : « Mon amie, jusqu'à maintenant je n'avais pour toi que de l'amour ; à présent, je t'estime. »

STÉPAN : C'est un Romain.

GRIGOREIEV : je me suis laissé dire au contraire que, lorsque sa femme avait prononcé sa destitution, il avait éclaté en sanglots.

STÉPAN : Oui, oui, c'est un coeur tendre. (Entre Chatov.) Mais voici l'ami Chatov. Quelles nouvelles de votre sœur ?

CHATOV : Dacha va rentrer. Puisque vous me le demandez, sachez qu'elle s'ennuie en Suisse avec Prascovie Drozdov et Lisa. Je vous le dis, bien qu'à mon avis, cela ne vous regarde pas.

STÉPAN : Bien sûr. Mais elle va rentrer, voilà l'essentiel. Ah ! mes très chers, on ne peut pas vivre loin de la Russie, voyez-vous...

LIPOUTINE : Mais on ne peut pas vivre non plus en Russie. Il faut autre chose et il n'y a rien.

STÉPAN : Comment faire ?

LIPOUTINE : Il faut tout refaire.

CHIGALEV : Oui, mais vous ne tirez pas les conséquences.

Chatov est allé s'asseoir, maussade, et a posé sa casquette près de lui.

Entrent Virguinsky, Puis Gaganov.

STÉPAN : Bonjour, mon cher Virguinsky. Comment va. votre femme... (Virguinsky se détourne.) Bon, nous vous aimons bien, savez-vous, beaucoup même !

GAGANOV : je passais par hasard et je suis entré pour voir Varvara Stavroguine. Mais peut-être suis-je de trop ?

STÉPAN : Non, non ! Au banquet de l'amitié, il y a toujours une place. Nous avons à discuter. Quelques paradoxes ne vous font pas peur, je le sais.

GAGANOV : Le tsar, la Russie et la famille mis à part, on peut discuter de tout. (À Chatov.) N'est-ce pas ?

CHATOV : On peut discuter de tout. Mais certainement pas avec vous.

STÉPAN, riant : Il faut boire à la conversion de notre bon ami Gaganov. (Il sonne.) Si du moins Chatov, l'irascible Chatov nous le permet. Car il est irascible, notre bon Chatov, c'est un lait sur le feu. Et si l'on veut discuter avec lui, il faut d'abord le ligoter. Vous voyez, il s'en va déjà. Il se fâche. Allons, mon bon ami, vous savez que l'on vous aime.

CHATOV : Alors, ne m'offensez pas.

STÉPAN : Mais qui vous offense ? Si je l'ai fait, je vous demande pardon. Nous parlons trop, je le sais. Nous parlons et il faudrait agir. Agir, agir... ou, en tout cas, travailler. Depuis vingt ans, je ne cesse de sonner la diane et d'inviter au travail. Pour que la Russie se relève, il lui faut des idées. Pour avoir des idées, il faut travailler. Mettons-nous donc au travail et nous finirons par avoir une idée personnelle...

Alexis Egorovitch apporte à boire et sort.

LIPOUTINE : En attendant, il faudrait supprimer l'armée et la flotte.

GAGANOV : À la fois ?

LIPOUTINE : Oui, pour avoir la paix universelle !

GAGANOV : Mais si les autres ne les suppriment pas, ne Seront-ils pas tentés de nous envahir ? Comment savoir ?

LIPOUTINE : En supprimant. Comme ça, nous saurons.

STÉPAN, frétilant : Ah ! C'est un paradoxe. Mais il y a du vrai...

VIRGUINSKY : Lipoutine va trop loin parce qu'il désespère de voir arriver le règne de nos idées. Moi, je crois qu'il faut commencer par le commencement et abolir les prêtres en même temps que la famille.

GAGANOV : Messieurs, je comprends toutes les plaisanteries... mais supprimer d'un seul coup l'armée, la flotte, la famille et les prêtres, non, ah, non, non...

STÉPAN : Il n'y a pas de mal à en parler. On peut parler de tout.

GAGANOV : Mais tout supprimer comme cela, d'un seul coup, à la fois, non, ah, non, non...

LIPOUTINE : Voyons, croyez-vous qu'il faille réformer la Russie ?

GAGANOV : Oui, sans doute. Tout n'est pas parfait chez nous.

LIPOUTINE : Il faut donc la démembrer.

STÉPAN et GAGANOV : Quoi ?

LIPOUTINE : Parfaitement. Pour réformer la Russie, il faut en faire une fédération. Mais pour la fédérer il faut d'abord la démembrer. C'est mathématique.

STÉPAN : Cela mérite réflexion.

GAGANOV : Je... Ah ! non, non, je ne nie laisserai pas mener ainsi par le bout du nez...

VIRGUINSKY : Pour réfléchir, il faut du temps. La misère n'attend pas.

LIPOUTINE : Il faut aller au plus pressé. Le plus pressé, c'est d'abord que tout le monde mange. Les livres, les salons, les théâtres, plus tard, plus tard... Une paire de bottes vaut mieux que Shakespeare.

STÉPAN : Ah ! ceci, Je ne puis le permettre. Non, non, mon bon ami, l'immortel génie rayonne au-dessus des hommes. Que tout le monde aille pieds nus et que vive Shakespeare...

CHIGALEV : Tous autant que vous êtes, vous ne tirez pas les conséquences.

**Il sort.**

LIPOUTINE : Permettez...

STÉPAN : Non, non, je ne puis admettre cela. Nous qui aimons le peuple...

CHATOV : Vous n'aimez pas le peuple.

VIRGUINSKY : Comment ? Je...

CHATOV, debout et courroucé : Vous n'aimez ni la Russie ni le peuple. Vous avez perdu le contact avec lui, vous en parlez comme d'une peuplade lointaine aux usages exotiques et sur laquelle il faut s'attendrir. Vous l'avez perdu et qui n'a point de peuple n'a point de Dieu. C'est pourquoi vous tous et nous aussi, nous tous, ne sommes que de misérables indifférents, des dévoyés et rien d'autre. Vous-même, Stépan Trophimovitch, je ne fais point d'exception pour vous, sachez-le, bien que vous nous ayez tous élevés, et c'est même à votre sujet que j'ai parlé.

**Il prend sa casquette et se rue vers la porte. Mais Stépan Trophimovitch l'arrête de la voix.**

STÉPAN : Eh bien, Chatov, puisque vous le voulez, je suis fâché avec vous. Réconcilions-nous maintenant. (Il lui tend la main que Chatov, boudeur, vient Prendre.) Buvons à la réconciliation universelle !

GAGANOV : Buvons. Mais je ne me laisserai pas mener par le bout du nez.

## Toast. Entre Varvara Stavroguine.

VARVARA : Ne vous dérangez pas. Buvez à la santé de mon fils Nicolas qui vient d'arriver. Il se change et je lui ai demandé de venir se montrer à vos amis.

STÉPAN : Comment l'avez-vous trouvé, ma noble amie ?

VARVARA : Sa belle mine et son air m'ont ravie. (Elle les regarde.) Oui, pourquoi ne pas le dire : il a couru tant de bruits, ces temps-ci, que je ne suis pas fâchée de montrer ce qu'est mon fils.

GAGANOV : Nous nous réjouissons de le voir, chère !

VARVARA, regardant Chatov : Et vous, Chatov, êtes-vous heureux de revoir votre ami ? (Chatov se lève et, en se levant, maladroitement, fait tomber une Petite table en marqueterie.) Redressez cette table, je vous prie. Elle sera écornée, tant pis. (Aux autres.) De quoi parliez-vous ?

STÉPAN : De l'espérance, ma noble amie, et de l'avenir lumineux qui brille déjà au bout de notre route enténébrée... Ah ! nous serons consolés de tant de peines et de persécutions. L'exil prendra fin, voici l'aurore...

Nicolas Stavroguine apparaît au fond et reste immobile sur le seuil.

STÉPAN : Ah, mon cher enfant !

Varvara a un geste vers Stavroguine mais son air impassible l'arrête. Elle le regarde avec angoisse. Quelques secondes de gêne lourde.

GAGANOV : Comment allez-vous, cher Nicolas ?...

STAVROGUINE : Bien, je vous remercie.

Aussitôt, Joyeux brouhaha. Il marche vers sa mère pour lui

embrasser la main.

Stépan Trophimovitch va vers lui et l'embrasse. Nicolas Stavroguine sourit à Stépan Trophimovitch et reprend son air impassible, au milieu des autres qui, sauf Chatov, le congratulent. Mais son silence prolongé fait baisser l'enthousiasme d'un ton.

VARVARA, regardant Nicolas : Cher, cher enfant, tu es triste, tu t'ennuies. Cela est bien.

STÉPAN, en apportant un verre : Mon bon Nicolas !

VARVARA : Continuez, je vous en prie. Nous parlions de l'aurore, je crois.

Stavroguine porte un toast vers Chatov qui sort sans dire un mot.  
Stavroguine respire le contenu de son verre et le pose sur la table, sans boire.

LIPOUTINE, après un moment de gêne générale : Bon. Savez-vous que le nouveau gouverneur est déjà arrivé ?

Virguinsky dans son coin à gauche dit quelque chose à Gaganov qui répond :

GAGANOV : Je ne me laisserai pas mener par le bout du nez.

LIPOUTINE : Il paraît qu'il veut tout bouleverser. Ça m'étonnerait.

STÉPAN : Ce ne sera rien. Un peu d'ivresse administrative !

Stavroguine est allé se mettre à la Place où était Chatov. Planté droit, l'air rêveur et maussade, il contemple Gaganov.

VARVARA : Que voulez-vous dire encore ?

STÉPAN : Ah ! mais vous connaissez cette maladie ! Tenez, chez nous, bref, chargez le premier zéro venu de vendre des billets au guichet de la dernière des gares et, aussitôt,

ce zéro, pour vous montrer sa puissance, vous regardera avec des airs de Jupiter, quand vous irez prendre des billets. Le zéro est ivre, vous comprenez. Il est dans l'ivresse administrative.

VARVARA : Abrégez, s'il vous plaît...

STÉPAN : Je voulais dire... Quoi qu'il en soit, je connais aussi le nouveau gouverneur, un fort bel homme, n'est-ce pas, d'une quarantaine d'années ?

VARVARA : Où avez-vous pris qu'il soit bel homme ? Il a des yeux de mouton.

STÉPAN : C'est exact, mais... soit... je m'incline devant l'opinion des dames.

GAGANOV : On ne peut critiquer le nouveau gouverneur avant de le voir à l'oeuvre, ne pensez-vous pas ?

LIPOUTINE : Et pourquoi ne le critiquerait-on pas ? Il est gouverneur, cela suffit.

GAGANOV : Permettez...

VIRGUINSKY : C'est avec des raisonnements comme ceux de monsieur Gaganov que la Russie s'enfonce dans l'ignorance. On nommerait un cheval au poste de gouverneur qu'il attendrait pour le voir à l'œuvre.

GAGANOV : Ah ! mais permettez, vous m'offensez et je ne le permettrai pas. J'ai dit... ou plutôt... enfin, non et non, je ne permettrai pas qu'on me mène par le bout du nez... (Stavroguine traverse la scène au milieu du silence qui s'est installé dès son premier pas, marche d'un air rêveur vers Gaganov, lève lentement le bras, saisit le nez de Gaganov et le tirant, sans brutalité, le fait avancer de quelques pas au milieu de la scène. Varvara Stavroguine crie « Nicolas ! » d'un air angoissé. Nicolas lâche Gaganov, fait lui-même quelques pas en arrière et le regarde en souriant pensivement. Après une seconde de stupeur, tumulte général. Les autres entourent Gaganov, le ramènent sur une chaise pour l'y asseoir, éperdu. Nicolas Stavroguine fait demi-tour et sort. Varvara Stavroguine égarée prend un verre et va le porter à Gaganov.) Lui... Comment a-t-il... À moi, à moi !

VARVARA, à Stépan Trophimovitch : O mon Dieu, il est fou, il est fou...

STÉPAN, égaré lui aussi : Mais non, très chère, une étourderie, la jeunesse...

VARVARA, à Gaganov : Pardonnez à Nicolas, mon bon ami, je vous en supplie.

Entre Stavroguine. Il marque un temps d'arrêt, marche fermement vers Gaganov qui se lève, effrayé.

Puis, rapidement, les sourcils froncés :

STAVROGUINE : Vous m'excuserez, naturellement ! Une envie subite... une bêtise...

STÉPAN, s'avançant de l'autre côté de Stavroguine qui regarde devant lui d'un air ennuyé : Ce ne sont pas des excuses valables, Nicolas. (Avec angoisse.) Je vous en prie, mon enfant. Vous avez un grand cœur, vous êtes instruit, bien élevé, et tout d'un coup vous nous apparaissez sous un jour énigmatique et dangereux. Ayez pitié au moins de votre mère.

STAVROGUINE, regardant sa mère, puis Gaganov : Soit. Je vais m'expliquer. Mais je le dirai en secret à M. Gaganov, qui me comprendra.

Gaganov s'avance d'un pas timide. Stavroguine se penche et saisit de ses dents l'oreille de Gaganov.

GAGANOV, d'une voix altérée : Nicolas, Nicolas...

Les autres, qui ne comprennent pas encore, le regardent.

GAGANOV, épouvanté : Nicolas, vous me mordez l'oreille. (Criant.) Il me mord l'oreille ! (Stavroguine le lâche et reste, Planté, à le regarder d'un air morne. Gaganov sort, criant de terreur.) À la garde ! À la garde !

VARVARA, allant vers son fils : Nicolas, pour l'amour de Dieu !

Nicolas la regarde, rit faiblement, puis tombe de son long, dans une sorte de crise.

## Noir

LE NARRATEUR : *Gaganov* garda le lit plusieurs semaines. *Nicolas Stavroguine* aussi. Mais il se releva, présenta d'honorables excuses et partit pour un assez long voyage. Le seul endroit où il se fixa quelque temps fut *Genève*, et cela non pas à cause du charme trépidant de cette ville, mais parce qu'il y retrouva les dames *Drozdov*.

Première partie

## DEUXIÈME TABLEAU

[Retour à la table des matières](#)

Le salon de Varvara Stavroguine. Varvara Stavroguine et Prascovie Drozdov sont en scène.

PRASCOVIE : Ah ! chère, je suis heureuse en tout cas de te rendre Dacha Chatov. je n'ai rien à dire, quant à moi, mais il me semble que, si elle n'avait pas été là, il n'y aurait pas eu ce malaise entre ton Nicolas et ma Lisa. Note que le ne sais rien, Lisa est bien trop fière et trop obstinée pour m'avoir parlé. Mais le fait est qu'ils sont en froid, que Lisa a été humiliée, Dieu sait pourquoi, et que peut-être ta Dacha en sait quelque chose, quoique...

VARVARA : Je n'aime pas les insinuations, Prascovie. Dis tout ce que tu as à dire. Veux-tu me faire croire que Dacha a eu une intrigue avec Nicolas ?

PRASCOVIE : Une intrigue, chère, quel mot ! Et puis, je ne veux pas te faire croire... Je t'aime trop... Comment peux-tu supposer...

Elle essuie une larme.

VARVARA : Ne pleure pas. Je ne suis pas offensée. Dis-moi simplement ce qui s'est passé.

PRASCOVIE : Mais rien, n'est-ce pas ? Il est amoureux de Lisa, c'est sûr, et là-dessus, vois-tu, je ne me trompe pas. L'intuition féminine !... Mais tu connais le caractère de Lisa. Comment dire, têtu et moqueur, oui c'est cela ! Nicolas, lui, est fier. Quelle fierté, ah ! c'est bien ton fils. Eh bien, il n'a pas pu supporter les railleries. Et, de son côté, il a persiflé.

VARVARA : Persiflé ?

PRASCOVIE : Oui, c'est le mot. En tout cas, Lisa n'a cessé de chercher querelle à Nicolas. Parfois, quand elle s'apercevait qu'il parlait avec Dacha, elle se déchaînait. Vraiment, ma chère, c'était intenable. Les médecins m'ont défendu de m'énerver et, de plus, je m'ennuyais près de ce lac et j'avais mal aux dents. J'ai appris ensuite que le lac de Genève prédispose aux maux de dents, et que c'est une de ses particularités. Finalement Nicolas est parti. Amon avis ils se réconcilieront.

VARVARA : Cette brouillerie ne signifie rien. Et puis je connais trop bien Dacha. Absurde, absurde. Je vais d'ailleurs tirer ça au clair.

Elle sonne.

PRASCOVIE : Mais non, je t'assure...

Alexis Egorovitch entre.

VARVARA : Dis à Dacha que je l'attends.

Alexis Egorovitch sort.

PRASCOVIE : J'ai eu tort, chère, de te parler de Dacha. Il n'y a eu entre elle et Nicolas que des conversations banales, et encore à haute voix. Du moins devant moi. Mais l'énervement de Lisa m'avait gagnée. Et puis ce lac, tu ne peux savoir ! Il est calmant, c'est vrai, mais parce qu'il vous ennuie. Seulement, n'est-ce pas, à force de vous ennuyer, il vous énerve... (Entre Dacha.) Ma Dachenka, ma petite ! Quelle tristesse de vous laisser. Nous n'aurons plus nos bonnes conversations du soir à Genève. Ah ! Genève ! Au revoir, chère ! (À Dacha :) Au revoir, ma mignonne, ma chérie, ma colombe.

Elle sort.

VARVARA : Assieds-toi là. (Dacha s'assied.) Brode. (Dacha prend un tambour à broder sur la table.) Raconte-moi ton voyage.

DACHA, d'une voix égale, un peu lasse : Oh ! je me suis bien amusée, ou plutôt instruite.

L'Europe est instructive, oui. Nous avons tant de retard sur eux. Et..

VARVARA : Laisse l'Europe. Tu n'as rien de particulier à me dire ?

DACHA la regarde : Non, rien.

VARVARA : Rien dans l'esprit, ni sur la conscience, ni dans le coeur ?

DACHA, avec une fermeté morne : Rien.

VARVARA : J'en étais sûre. Je n'ai jamais douté de toi. je t'ai traitée comme ma fille, j'aide ton frère. Tu ne ferais rien qui pourrait me contrarier, n'est-ce pas ?

DACHA : Non, rien. Dieu vous bénisse.

VARVARA : Écoute. J'ai pensé à toi. Lâche ta broderie et viens t'asseoir près de moi. (Dacha vient près d'elle.) Veux-tu te marier ? (Dacha la regarde.) Attends, tais-toi. Je pense à quelqu'un de plus âgé que toi. Mais tu es raisonnable. D'ailleurs, c'est encore un bel homme. Il s'agit de Stépan Trophimovitch qui a été ton professeur et que tu as toujours estimé. Eh bien ? (Dacha la regarde encore.) Je sais, il est léger, il pleurniche, il pense trop à lui. Mais il a des qualités que tu apprécieras d'autant plus que je te le demande. Il mérite d'être aimé parce qu'il est sans défense. Comprends-tu cela ? (Dacha fait un geste affirmatif. Éclatant.) J'en étais sûre, j'étais sûre de toi. Quant à lui, il t'aimera parce qu'il le doit, il le doit ! Il faut qu'il t'adore ! Écoute, Dacha, il t'obéira. Tu l'y forceras à moins d'être une imbécile. Mais ne le pousse jamais à bout, c'est la première règle de la vie conjugale. Ah ! Dacha, il n'y a pas de plus grand bonheur que de se sacrifier. D'ailleurs tu me feras un grand plaisir et c'est là l'important. Mais je ne te force nullement. C'est à toi de décider. Parle.

DACHA, lentement : S'il le faut absolument, je le ferai.

VARVARA : Absolument ? À quoi fais-tu allusion ? (Dacha se lait et baisse la tête.) Tu viens de dire une sottise. je vais te marier, c'est vrai, mais ce n'est point par nécessité, tu entends. L'idée m'en est venue, voilà tout. Il n'y a rien à cacher, n'est-ce pas ?

DACHA : Non. Je ferai comme vous voudrez.

VARVARA : Donc, tu consens. Alors, venons-en aux détails. Aussitôt après la cérémonie, je te verserai quinze mille roubles. Sur ces quinze mille, tu en donneras huit mille à Stépan Trophimovitch. Permetts-lui de recevoir ses amis une fois par semaine. S'ils venaient plus souvent, mets-les à la porte. D'ailleurs, je serai là.

DACHA : Est-ce que Stépan Trophimovitch vous a dit quelque chose à ce sujet ?

VARVARA : Non, il ne m'a rien dit. Mais il va parler. (Elle se lève d'un mouvement brusque et jette son châle noir sur ses épaules. Dacha ne cesse de la regarder.) Tu es une ingratitude ! Qu'imagines-tu ? Crois-tu que je vais te compromettre ? Mais il viendra lui-même te supplier, humblement, à genoux ! Il va mourir de bonheur, voilà comment cela se fera !

Entre Stépan Trophimovitch. Dacha se lève.

STÉPAN : Ah ! Dachenka, ma jolie, quelle joie de vous retrouver. (Il l'embrasse.) Vous voilà enfin parmi nous !

VARVARA : Laissez-la. Vous avez la vie entière pour la caresser. Et moi, j'ai à vous parler.

Dacha sort.

STÉPAN : Soit, mon amie, soit. Mais vous savez combien j'aime ma petite élève.

VARVARA : Je sais. Mais ne l'appellez pas toujours « ma petite élève ». Elle a grandi ! C'est agaçant ! Hum, vous avez fumé !

STÉPAN : C'est-à-dire...

VARVARA : Asseyez-vous. La question n'est pas là. La question est qu'il faut vous marier.

STÉPAN, stupéfait : Me marier ? Une troisième fois et à cinquante-trois ans !

VARVARA : Eh bien, qu'est-ce que cela signifie ? À cinquante ans, on est au sommet de la vie. Je le sais, je vais les avoir. D'ailleurs, vous êtes un bel homme.

STÉPAN : Vous avez toujours été indulgente pour moi, mon amie. Mais je dois vous dire... Je ne m'attendais pas... Oui, à cinquante ans, nous ne sommes pas encore vieux. Cela est évident.

Il la regarde.

VARVARA : Je vous aiderai. La corbeille de mariage ne sera pas vide. Ah ! j'oubliais ! C'est Dacha que vous épouserez.

STÉPAN sursaute : Dacha... Mais je croyais... Dacha ! Mais c'est une enfant.

VARVARA : Une enfant de vingt ans, grâce à Dieu ! Ne roulez pas ainsi vos prunelles, je vous prie, vous n'êtes pas au cirque. Vous êtes intelligent, mais vous ne comprenez rien. Vous avez besoin de quelqu'un qui s'occupe de vous constamment. Que ferez-vous si je meurs ? Dacha sera pour vous une excellente gouvernante. D'ailleurs, je serai là, je ne vais pas mourir tout de suite. Et puis, c'est un ange de douceur. (Avec emportement.) Comprenez-vous, je vous dis que c'est un ange de douceur !

STÉPAN : Je le sais, mais cette différence d'âge... J'imaginai... à la rigueur, voyez-vous, quelqu'un de mon âge...

VARVARA : Eh bien, vous l'élèverez, vous développerez son cœur. Vous lui donnerez un nom honorable. Vous serez peut-être son sauveur, oui, son sauveur...

STÉPAN : Mais elle... vous lui avez parlé ?

VARVARA : Ne vous inquiétez pas d'elle. Naturellement, c'est à vous de la prier, de la supplier de vous faire cet honneur, vous comprenez. Mais soyez sans inquiétude, je serai là, moi. D'ailleurs, vous l'aimez. (Stépan Trophimovitch se lève et chancelle.) Qu'avez-vous ?

STÉPAN : Je... j'accepte, bien sûr, puisque vous le désirez, mais... je n'aurais jamais cru que vous consentiriez...

VARVARA : Quoi donc ?

STÉPAN : Sans une raison majeure, une raison urgente... je n'aurais jamais cru que vous puissiez accepter de me voir marié à... à une autre femme.

VARVARA se lève brusquement : Une autre femme... (Elle le regarde d'un air terrible puis gagne la porte. Avant d'y arriver, elle se retourne.) Je ne vous pardonnerai jamais, jamais, entendez-vous, d'avoir pu imaginer une seule seconde qu'entre vous et moi... (Elle va sortir, mais entre Grigoreiev.) Je... Bonjour, Grigoreiev. (À Stépan Trophimovitch :) Vous avez donc accepté. Je réglerai moi-même les détails. D'ailleurs, je vais chez Prascovie lui faire part de ce projet. Et soignez-vous. Ne vous laissez pas vieillir !

Elle sort.

GRIGOREIEV : Notre amie semble bien agitée...

STÉPAN : C'est-à-dire... Oh ! je finirai par perdre patience et ne plus vouloir...

GRIGOREIEV : Vouloir quoi...

STÉPAN : J'ai consenti parce que la vie m'ennuie et que tout m'est égal. Mais si elle m'exaspère, tout ne sera plus égal. Je ressentirai l'offense et je refuserai.

GRIGOREIEV : Vous refuserez ?

STÉPAN : De me marier. Oh, je n'aurais pas dû en parler ! Mais vous êtes mon ami, je me parle à moi-même. Oui, on veut me marier à Dacha et j'ai accepté, en somme, j'ai accepté. À mon âge ! Ah ! mon ami, le mariage est la mort de toute âme un peu fière, un peu libre. Le mariage me corrompra, il minera mon énergie, je ne pourrai plus servir la cause de l'humanité. Des enfants viendront et Dieu sait s'ils seront les miens. Et puis, non, ils ne seront pas les miens, le sage sait regarder la vérité en face. Et j'accepte ! Parce que je m'ennuie. Mais non, ce n'est pas parce que je m'ennuie que j'ai accepté. Seulement, il y a cette dette...

GRIGOREIEV : Vous vous calomniez. On n'a pas besoin d'argent pour épouser une jeune et jolie fille.

STÉPAN : Hélas, j'ai besoin d'argent plus que de jolie fille... Vous savez que j'ai mal géré cette propriété que mon fils tient de sa mère. Il va exiger les huit mille roubles que

je lui dois. On l'accuse d'être révolutionnaire, socialiste, de vouloir détruire Dieu, la propriété, etc. Pour Dieu, je ne sais pas. Mais pour la propriété, il tient à la sienne, je vous l'assure... Et, d'ailleurs, c'est pour moi une dette d'honneur. je dois me sacrifier.

GRIGOREIEV : Tout cela vous honore. Pourquoi donc vous lamentez-vous ?

STÉPAN : Il y a autre chose. Je soupçonne... voyez-vous... Oh, je ne suis pas si bête que j'en ai l'air en sa présence ! Pourquoi ce mariage précipité. Dacha était en Suisse. Elle a vu Nicolas. Et maintenant,.

GRIGOREIEV : Je ne comprends pas.

STÉPAN : Oui, il y a des mystères. Pourquoi ces mystères ? Je ne veux pas couvrir les péchés d'autrui. Oui, les péchés d'autrui ! O Dieu qui êtes si grand et si bon, qui me consolera !...

### Entrent Lisa et Maurice Nicolaievitch.

LISA : Mais le voici enfin, Maurice, c'est lui, c'est bien lui. (A Stépan Trophimovitch, :) Vous me reconnaissez, n'est-ce pas ?

STÉPAN : Dieu ! Dieu ! Chère Lisa ! Enfin, une minute de bonheur !

LISA : Oui. Il y a douze ans que nous nous sommes quittés et vous êtes content, dites-moi que vous êtes content de me revoir. Vous n'avez donc pas oublié votre petite élève ?

### Stépan Trophimovitch court vers elle, saisit sa main et la contemple sans pouvoir parler.

LISA : Voici un bouquet pour vous, je voulais vous apporter un gâteau, mais Maurice Nicolaievitch a conseillé les fleurs. Il est si délicat. Voici Maurice : je voudrais que vous deveniez bons amis. je l'aime beaucoup. Oui, il est l'homme que j'aime le plus au monde. Saluez, mon bon professeur, Maurice.

MAURICE : Je suis très honoré.

LISA, à Stépan : Quelle joie de vous revoir ! Et pourtant je suis triste. Pourquoi est-ce

que je me sens toujours triste en de pareils moments ? Expliquez-moi cela, vous qui êtes un homme savant. J'ai toujours imaginé que je serais follement heureuse en vous revoyant et que je me souviendrais de tout, et voilà que je ne suis nullement heureuse - et pourtant, je vous aime.

STÉPAN, le bouquet à la main : Ce n'est rien. Moi aussi, n'est-ce pas, moi qui vous aime, VOUS voyez, j'ai envie de pleurer.

LISA : Oh, mais vous avez mon portrait ! (Elle va décrocher une miniature.) Est-il possible que ce soit moi. Étais-je vraiment si jolie ? Mais je ne veux pas la regarder, non ! Une vie passe, une autre commence, puis fait place à une autre et ainsi sans fin. (Regardant Grigoreiev.) Voyez les vieilles histoires que je raconte !

STÉPAN : J'oubliais, je perds la tête, je vous présente Grigoreiev, un excellent ami.

LISA, avec un peu de coquetterie : Ah, oui ! C'est vous le confident ! je vous trouve très sympathique.

GRIGOREIEV : Je ne mérite pas cet honneur.

LISA : Allons, allons, il ne faut pas avoir honte d'être un brave homme. (Elle lui tourne le dos et il la regarde avec admiration.) Dacha est rentrée avec nous. Mais vous le savez, bien sûr. C'est un ange. je voudrais qu'elle soit heureuse. À propos, elle m'a beaucoup parlé de son frère. Comment est ce Chatov ?

STÉPAN : Eh bien ! un songe creux ! Il a été socialiste, il a abjuré, et maintenant il vit selon Dieu et la Russie.

LISA : Oui, quelqu'un m'a dit qu'il était un peu bizarre. je veux le connaître. je voudrais lui confier des travaux.

STÉPAN : Certainement, ce serait un bienfait.

LISA : Pourquoi, un bienfait ? Je veux le connaître, je m'intéresse... Enfin, j'ai absolument besoin de quelqu'un pour m'aider.

GRIGOREIEV : Je connais assez bien Chatov et, si cela peut vous plaire, j'irai le

trouver aussitôt.

LISA : Oui, oui. Il se peut d'ailleurs que j'y aille moi-même. Quoique je ne veuille pas le déranger, ni d'ailleurs personne dans cette maison. Mais il faut que nous soyons chez nous dans un quart d'heure. Êtes-vous prêt, Maurice ?

MAURICE : Je suis à vos ordres.

LISA : Très bien. Vous êtes bon. (À Stépan Trophimovitch, en marchant vers la porte.) N'êtes-vous pas comme moi : j'ai horreur des hommes qui ne sont pas bons, même s'ils sont très beaux et très intelligents ? Le coeur, voilà ce qu'il faut. A propos, je vous félicite pour votre mariage.

STÉPAN : Comment, vous savez...

LISA : Mais oui, Varvara vient de nous l'apprendre. Quelle bonne nouvelle ! Et je suis sûre que Dacha ne s'y attendait pas. Venez, Maurice...

Noir

LE NARRATEUR : J'allai donc voir Chatov puisque Lisa le voulait et qu'il me semblait déjà que je ne pouvais rien refuser à Lisa, bien que je n'eusse pas une seconde ajouté foi aux explications qu'elle donnait de sa subite envie. Cela m'amena donc, et vous amène en même temps, dans un quartier moins distingué, chez la logeuse Philipov, qui louait des chambres et un salon commun, ou du moins ce qu'elle appelait un salon, à de curieux personnages dont Lebiadkine et sa sœur, Maria, Chatov et surtout l'ingénieur Kirilov.

Première partie

## TROISIÈME TABLEAU

[Retour à la table des matières](#)

La scène représente un salon et une petite chambre, celle de Chatov, côté cour.

Le salon a une porte côté jardin qui donne sur la chambre de Kirilov, deux portes au fond, l'une donnant sur l'entrée, l'autre sur l'escalier du premier étage.

Au milieu du salon, Kirilov, face au public, l'air très grave, fait sa culture physique.

KIRILOV : Un, deux, trois, quatre... Un, deux, trois, quatre... (Il respire.) Un, deux, trois, quatre...

Entre Grigoreiev.

GRIGOREIEV : Je vous dérange ? je cherchais Ivan Chatov.

KIRILOV : Il est sorti. Vous ne me dérangez pas, mais il me reste encore un mouvement à faire. Vous permettez. (Il fait son mouvement en murmurant les chiffres.) Voilà. Chatov va rentrer. Accepterez-vous du thé ? J'aime boire du thé la nuit. Surtout après ma gymnastique. je marche beaucoup, de long en large, et je bois du thé jusqu'au petit jour.

GRIGOREIEV : Vous vous couchez au petit jour ?

KIRILOV : Toujours. Depuis longtemps. La nuit, je réfléchis.

GRIGOREIEV : Toute la nuit ?

KIRILOV, avec calme : Oui, il le faut. Voyez-vous, je m'intéresse aux raisons pour lesquelles les hommes n'osent pas se tuer.

GRIGOREIEV : N'osent pas ? Vous trouvez qu'il n'y a pas assez de suicides ?

KIRILOV, distrait : Normalement, il devrait y en avoir beaucoup plus.

GRIGOREIEV, ironique : Et qu'est-ce qui empêche, selon vous, les gens de se tuer ?

KIRILOV : La souffrance. Ceux qui se tuent par folie ou désespoir ne pensent pas à la souffrance. Mais ceux qui se tuent par raison y pensent forcément.

GRIGOREIEV : Comment, il y a des gens qui se tuent par raison ?

KIRILOV : Beaucoup. Sans la souffrance et les préjugés, il y en aurait davantage, un très grand nombre, tous les hommes sans doute.

GRIGOREIEV : Quoi ?

KIRILOV : Mais l'idée qu'ils vont souffrir les empêche de se tuer. Même quand on sait qu'il n'y a pas de souffrance, l'idée reste. Imaginez une pierre grande comme une maison, qui tombe sur vous. Vous n'auriez le temps de rien sentir, d'avoir vraiment mal. Eh bien, même comme cela, on a peur et on recule. C'est intéressant.

GRIGOREIEV : Il doit y avoir une autre raison.

KIRILOV : Oui... L'autre monde.

GRIGOREIEV : Vous voulez dire le châtiment.

KIRILOV : Non, l'autre monde. On croit qu'il y a une raison de vivre.

GRIGOREIEV : Et il n'y en a pas ?

KIRILOV : Non, il n'y en a pas, c'est pourquoi nous sommes libres. Il est indifférent de vivre et de mourir.

GRIGOREIEV : Comment pouvez-vous dire cela si calmement ?

KIRILOV : Je n'aime pas me disputer et je ne ris jamais.

GRIGOREIEV : L'homme a peur de la mort parce qu'il aime la vie, parce que la vie est bonne, voilà tout.

KIRILOV, avec un brusque emportement : C'est une lâcheté, une lâcheté, rien de plus ! La vie n'est pas bonne. Et l'autre monde n'existe pas ! Dieu n'est qu'un fantôme suscité par la peur de la mort et de la souffrance. Pour être libre, il faut vaincre la souffrance et la terreur, il faut se tuer. Alors, il n'y aura plus de Dieu et l'homme sera enfin libre. Alors, on divisera l'histoire en deux parties : du gorille à la destruction de Dieu et de la destruction de Dieu...

GRIGOREIEV : Au gorille.

KIRILOV : À la divinisation de l'homme. (Subitement calmé.) Celui qui ose se tuer, celui-là est Dieu. Personne n'a encore songé à cela. Moi, oui.

GRIGOREIEV : Il y a eu des millions de suicides.

KIRILOV : Jamais pour cela. Toujours avec la crainte. Jamais pour tuer la crainte. Celui qui se tuera pour tuer la crainte, à l'instant même, il sera Dieu.

GRIGOREIEV : J'ai peur qu'il n'en ait pas le temps.

KIRILOV se lève et, doucement, comme avec mépris : Je regrette que vous ayez l'air de rite.

GRIGOREIEV : Pardonnez-moi, je ne riais pas. Mais tout cela est si étrange.

KIRILOV : Pourquoi étrange ? Ce qui est étrange, c'est qu'on puisse vivre sans penser à cela. Moi, je ne puis penser à rien d'autre. Toute ma vie, je n'ai pensé qu'à cela. (Il lui fait signe de se pencher. Grigoreiev se penche.) Toute ma vie, j'ai été tourmenté par Dieu.

GRIGOREIEV : Pourquoi me parlez-vous ainsi ? Vous ne me connaissez pas ?

KIRILOV : Vous ressemblez à mon frère, qui est mort depuis sept ans.

GRIGOREIEV : Il a exercé une grande influence sur vous ?

KIRILOV : Non. Il ne disait jamais rien. Mais vous lui ressemblez beaucoup, extraordinairement même. (Entre Chatov. Kirilov se lève.) J'ai l'honneur de vous informer que monsieur Grigoreiev vous attend depuis quelque temps déjà.

**Il sort.**

CHATOV : Qu'est-ce qu'il a ?

GRIGOREIEV : Je ne sais pas. Si j'ai bien compris, il veut que nous nous suicidions tous pour prouver à Dieu qu'il n'existe pas.

CHATOV : Oui, c'est un nihiliste. Il a contracté cette maladie en Amérique.

GRIGOREIEV : En Amérique ?

CHATOV : Je l'ai connu là-bas. Nous avons crevé de faim ensemble, couché ensemble sur la terre nue. [C'était à l'époque où je pensais comme tous ces impuissants. Nous avons voulu aller là-bas pour nous rendre compte par une expérience personnelle de l'état d'un homme placé dans les conditions sociales les plus dures.

GRIGOREIEV : Seigneur ! Pourquoi aller si loin ? Il vous suffisait de vous embaucher pour la récolte, à vingt kilomètres d'ici.

CHATOV : je sais. Mais voilà les fous que nous étions. Celui-ci l'est resté, quoiqu'il y ait en lui une passion vraie et une fermeté que je respecte. Il crevait là-bas sans dire un mot.]

Heureusement, un ami généreux nous a envoyé de l'argent pour nous rapatrier. (Il regarde le Narrateur.) Vous ne me demandez pas qui était cet ami.

GRIGOREIEV : Qui ?

CHATOV : Nicolas Stavroguine. (Silence.) Et vous pensez savoir pourquoi il l'a fait ?

GRIGOREIEV : je lie crois pas aux racontars.

CHATOV : Oui, on dit qu'il a eu une liaison avec ma femme. Eh bien ! quand cela serait ? (Il le regarde fixement.) Je ne l'ai pas encore remboursé. Mais je le ferai. Je ne veux plus rien avoir à faire avec ce monde-là. (Un temps.) Voyez-vous, Grigoreiev, tous ces gens, Lipoutine, Chigalev et tant d'autres, comme le fils de Stépan Trophimovitch et même Stavroguine, savez-vous ce qui les explique ? La haine. (Le Narrateur a un geste de la main.) Oui. Ils haïssent leur pays. Ils seraient les premiers à être terriblement malheureux si leur pays pouvait être tout à coup réformé, s'il devenait extraordinairement prospère et heureux. Ils n'auraient plus personne sur qui cracher. Tandis que maintenant, ils peuvent cracher sur leur pays et lui vouloir du mal.

GRIGOREIEV : Et vous, Chatov ?

CHATOV : J'aime la Russie maintenant, bien que je n'en sois plus digne. C'est pourquoi je suis triste de son malheur et de mon indignité. Et eux, mes anciens amis, ils m'accusent de les avoir trahis. (Il se détourne.) En attendant, il faudrait que je gagne de l'argent pour rembourser Stavroguine. Il le faut absolument.

GRIGOREIEV : Justement...

On frappe. Chatov va ouvrir. Entre Lisa avec un Paquet de journaux à la main.

LISA, à Grigoreiev : Oh ! vous êtes déjà là. (Elle vient vers lui.) J'avais donc raison en m'imaginant hier chez Stépan Trophimovitch que vous m'étiez un peu dévoué. Avez-vous pu parler à ce monsieur Chatov ?

Pendant ce temps, elle regarde avec intensité autour d'elle.

GRIGOREIEV : Le voici. Mais je n'ai pas eu le temps... Chatov, Elizabeth Drozdov, que vous connaissez de nom, m'avait chargé d'une commission pour vous.

LISA : Je suis heureuse de vous connaître. On m'a parlé de vous. Pierre Verkhovensky m'a dit que vous étiez intelligent. Nicolas Stavroguine aussi m'a parlé de vous. (Chatov se détourne.) En tout cas, voilà mon idée. Selon moi, n'est-ce pas, on ne connaît pas notre pays. Alors, j'ai pensé qu'il fallait réunir en un seul livre tous les faits divers et les événements significatifs dont nos journaux ont parlé depuis plusieurs années. Ce livre, forcément, Serait la Russie. Si vous vouliez m'aider... Il me faudrait quelqu'un de compétent et je paierais votre travail, naturellement.

CHATOV : C'est une idée intéressante, intelligente Même... Elle mérite qu'on y pense... Vraiment.

LISA, toute contente : Si le livre se vendait, nous partagerions les bénéfices. Vous fourniriez le plan et le travail, moi l'idée première et les fonds nécessaires.

CHATOV : Mais qui vous fait penser que je pourrais faire ce travail ? Pourquoi moi plutôt qu'un autre ?

LISA : Eh bien ! ce qu'on m'a rapporté de vous m'a paru sympathique. Acceptez-vous ?

CHATOV : Cela peut se faire. Oui. Pouvez-vous laisser vos journaux ? J'y réfléchirai.

LISA bat des mains : Oh ! que je suis contente ! Comme je serai fière quand le livre paraîtra.] (Elle n'a pas cessé de regarder autour d'elle.) À propos, n'est-ce pas ici qu'habite le capitaine Lebiadkine ?

GRIGOREIEV : Mais oui. Je croyais vous l'avoir dit. Vous vous intéressez à lui ?

LISA : À lui, oui, mais pas seulement... En tout cas, il s'intéresse à moi... (Elle regarde Grigoreiev.) Il m'a écrit une lettre avec des vers, où il me dit qu'il a des révélations à faire. je n'ai rien compris. (À Chatov :) Que pensez-vous de lui ?

CHATOV : C'est un ivrogne et un homme malhonnête.

LISA : Mais on m'a dit qu'il habitait avec sa sœur.

CHATOV : Oui.

LISA : On dit qu'il la tyrannise ? (Chatov la regarde fixement et ne répond pas.) On dit tant de choses, c'est vrai. J'interrogerai Nicolas Stavroguine qui la connaît, et qui la connaît même très bien, d'après ce qu'on dit, n'est-ce pas ?

Chatov la regarde toujours.

LISA, avec une passion soudaine : Oh ! Écoutez, je veux la voir tout de suite. Il faut que je la voie de mes propres yeux et je vous supplie de m'aider. Il le faut absolument.

CHATOV va prendre les journaux : Reprenez vos journaux. je n'accepte pas ce travail.

LISA : Mais pourquoi ? Pourquoi donc ? Il me semble que je vous ai fâché ?

CHATOV : Ce n'est pas cela. Il ne faut pas compter sur moi pour cette besogne, voilà tout.

LISA : Quelle besogne ? Ce travail n'est pas imaginaire. Je veux le faire.

CHATOV : Oui. Il faut rentrer chez vous, maintenant.

GRIGOREIEV, avec tendresse : Oui. Rentrez, je vous en prie. Chatov va réfléchir. Je viendrai vous voir, je vous tiendrai au courant.

Lisa les regarde, se plaint sourdement, puis s'enfuit.

CHATOV : C'était un prétexte. Elle voulait voir Maria Timopheievna et je ne suis pas assez bas pour me prêter à une pareille comédie.

Maria Timopheievna est entrée dans son dos. Elle a un petit pain dans les mains.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Bonjour, Chatouchka !

Grigoreiev salue.

Chatov va vers Maria Timopheievna et lui prend le bras. Elle vient vers la table au centre, pose son petit pain sur la table, tire un tiroir et prend un jeu de cartes sans s'occuper de Grigoreiev.

MARIA, battant les cartes : J'en avais assez de rester seule dans ma chambre.

CHATOV : Je suis heureux de te voir.

MARIA : Moi aussi. Celui-là... (Elle montre Grigoreiev.) Je ne le connais pas. Honneur aux visiteurs ! Oui, je suis toujours contente de parler avec toi, bien que tu sois toujours dépeigné. Tu vis comme un moine, laisse-moi te peigner.

Elle tire un petit peigne de sa poche.

CHATOV, riant : C'est que je n'ai pas de peigne.

Maria Timopheievna le peigne.

MARIA : Vraiment ? Eh bien, plus tard, quand mon prince reviendra, je te donnerai le mien. (Elle fait une raie, recule pour juger de l'effet et met le peigne dans sa poche.) Veux-tu que je te dise, Chatouchka ? (Elle s'assied et commence une réussite.) Tu es intelligent et pourtant tu t'ennuies. Vous vous ennuyez tous d'ailleurs. Je ne comprends pas qu'on s'ennuie. Être triste n'est pas s'ennuyer. Moi, je suis triste, mais je m'amuse.

CHATOV : Même quand ton frère est là ?

MARIA : Tu veux dire mon laquais ? Il est mon frère, certainement, mais surtout, il est mon laquais. Je le commande : « Lebiadkine, de l'eau ! » Il y va. Quelquefois j'ai le tort de rire en le regardant et, s'il est ivre, il me bat.

Elle continue sa réussite.

CHATOV, à Grigoreiev : C'est vrai. Elle le traite comme un laquais. Il la bat, mais elle n'a pas peur de lui. Elle oublie tout ce qui vient de se passer, d'ailleurs, et n'a aucune notion du temps. (Grigoreiev fait un geste.) Non, je peux parler devant elle, elle nous a oubliés déjà, elle cesse bien vite d'écouter et se plonge dans ses rêveries. Vous voyez ce petit pain. Peut-être n'en a-t-elle pris qu'une seule bouchée depuis le matin et ne l'achèvera-t-elle que demain.

Maria Timopheievna prend le petit pain sans cesser de regarder les cartes, mais elle le tient dans sa main sans y goûter. Elle le reposera au courant de la conversation.

MARIA : Un déménagement, un homme méchant, une trahison, un lit de mort... Allons, ce sont des mensonges. Si les gens peuvent mentir, pourquoi pas les cartes. (Elle les brouille et se lève.) Tout le monde ment, sauf la mère de Dieu !

Elle sourit en regardant à ses pieds.

CHATOV : La mère de Dieu ?

MARIA : Mais oui, la mère de Dieu, la nature, la grande terre humide ! Elle est bonne et vraie. Tu te souviens de ce qui est écrit, Chatouchka ? « Quand tu auras abreuvé la terre de tes larmes, jusqu'à une profondeur d'un pied, alors tu te réjouiras de tout. » C'est pourquoi je pleure si souvent, Chatouchka. Il n'y a rien de mal à ces larmes. Toutes les larmes sont des larmes de joie ou des promesses de joie. (Elle a le visage couvert de larmes. Elle met les mains sur les épaules de Chatov.) Chatouchka, Chatouchka, est-ce vrai que ta femme t'a quitté ?

CHATOV : C'est vrai. Elle m'a abandonné.

MARIA TIMOPHEIEVNA, lui caressant le visage : Ne te fâche pas. Moi aussi, j'ai le coeur gros. Sais-tu, j'ai fait un rêve. Il revenait. Lui, mon prince, il revenait, il m'appelait d'une voix douce : « Ma chérie, disait-il, ma chérie, viens me retrouver. » Et j'étais heureuse. « Il m'aime, il m'aime. » Voilà ce que je répétais.

CHATOV : Peut-être va-t-il venir réellement.

MARIA : Oh ! non, ce n'est qu'un rêve ! Mon prince ne reviendra plus. je resterai seule.

Oh, mon cher ami, pourquoi ne m'interroges-tu jamais sur rien ?

CHATOV : Parce que tu ne me diras rien, je le sais.

MARIA : Non, oh non, je ne dirai rien ! On peut me tuer, on peut me brûler, je ne dirai rien, on ne saura jamais rien !

CHATOV : Tu vois bien.

MARIA : Pourtant si toi, dont le coeur est bon, tu me le demandais, alors, oui, peut-être... Pourquoi ne me le demandes-tu pas ? Demande-le-moi, demande-le bien, Chatouchka, et je le dirai. Supplie-moi, Chatouchka, pour que je consente à parler. Et je parlerai, je parlerai...

Chatov reste muet et Maria Timopheievna, devant lui, le visage couvert de larmes. Puis on entend du bruit, des jurons dans l'entrée.

CHATOV : Le voilà, voilà ton frère. Rentre chez toi ou il te battra encore.

MARIA éclate de rire : Ah ! C'est mon laquais ? Eh bien ! quelle importance ? Nous l'enverrons à la cuisine. (Mais Chatov l'entraîne vers la porte du fond.) Ne t'inquiète pas, Chatouchka, ne t'inquiète pas. Si mon prince revient, il me défendra.

Entre Lebiadkine en faisant claquer la porte.

Maria Timopheievna reste au fond avec, sur le visage, un sourire de mépris figé dans une expression étrange.

LEBIADKINE, chantant sur le pas de la porte

Je suis venu te dire  
Que le soleil s'est levé

Que la forêt tremble et respire  
Sous le feu de ses baisers.

Qui va là ? Ami ou ennemi ! (À Maria Timopheievna.) Toi, rentre dans ta chambre !

CHATOV : Laissez votre soeur tranquille.

LEBIADKINE, se présentant à Grigoreiev : Le capitaine en retraite Ignace Lebiadkine, au service du monde entier et de ses amis, à la condition qu'ils soient des amis fidèles ! Ah ! les canailles ! Et d'abord, sachez tous que je suis amoureux de Lisa Drozdov. C'est une étoile et une amazone. Bref, une étoile à cheval. Et moi, je suis un homme d'honneur.

CHATOV : Qui vend sa soeur,

LEBIADKINE, hurlant : Quoi ? Encore la calomnie ! Sais-tu que je pourrais te confondre d'un seul mot...

CHATOV : Dis ce mot.

LEBIADKINE : Crois-tu que je n'oserais pas.

CHATOV : Non, tu es un lâche bien que capitaine. Et tu auras peur de ton maître.

LEBIADKINE : On me provoque, vous en êtes témoin, monsieur ! Eh bien, sais-tu, savez-vous, de qui celle-ci est la femme ?

Grigoreiev fait un pas.

CHATOV : De qui ? Tu n'oseras pas le dire.

LEBIADKINE : Elle est... elle est...

Maria Timopheievna avance, la bouche ouverte et muette.

Noir

LE NARRATEUR : De qui cette malheureuse infirme était-elle la femme ? Était-il vrai

que Dacha avait été déshonorée et par qui ? Qui encore avait séduit la femme de Chatov ? Eh bien, nous allons recevoir une réponse ! Au moment, en effet, où le climat de notre petite ville devenait si tendu, un dernier personnage vint y promener un brandon enflammé qui fit tout sauter et mit tout le monde à nu. Et, croyez-moi, voir ses concitoyens tout nus est généralement une épreuve douloureuse. Le fils de l'humaniste donc, le rejeton du libéral Stépan Trophimovitch, Pierre Verkhovensky enfin, surgit au moment où on l'attendait le moins.

Première partie

# QUATRIÈME TABLEAU

[Retour à la table des matières](#)

Chez Varvara Stavroguine. Grigoreiev et Stépan Trophimovitch.

STÉPAN : Ah ! cher ami, tout va se décider maintenant. Si Dacha accepte, dimanche je serai un homme marié et ce n'est pas drôle. [Enfin, puisque ma très chère Varvara Stavroguine m'a prié de venir aujourd'hui pour que tout soit en règle, je lui obéirai. N'ai-je pas été indigne avec elle ?

GRIGOREIEV : Mais non, vous étiez bouleversé, Voilà tout.

STÉPAN : Si, je l'ai été. Quand je pense à cette femme généreuse et compatissante, si indulgente à mes défauts méprisables ! je suis un enfant capricieux, avec tout l'égoïsme de l'enfant, sans en avoir l'innocence. Voilà vingt ans qu'elle me soigne. Et moi, au moment même où elle reçoit ces affreuses lettres anonymes...

GRIGOREIEV : Des lettres anonymes...

STÉPAN : Oui, imaginez cela : on lui révèle que Nicolas a donné son domaine à Lebiadkine. Ce Nicolas est un monstre. Pauvre Lisa ! Enfin, vous l'aimez, je sais.

GRIGOREIEV : Qui vous permet...

STÉPAN : Bon, bon, je n'ai rien dit. Maurice Nicolaievitch aussi l'aime, notez bien.

Pauvre homme, je ne voudrais pas être à sa place. La mienne du reste n'est pas plus facile.] En tout cas, il faut que je vous le dise, j'ai honte de moi, mais j'ai écrit à Dacha.

GRIGOREIEV : Mon Dieu ! Que lui avez-vous dit ?

STÉPAN : Euh ! Enfin... Bref, j'ai écrit aussi à Nicolas.

GRIGOREIEV : Vous êtes fou ?

STÉPAN : Mais mon intention était noble. Après tout, supposez qu'il se soit passé réellement quelque chose en Suisse, ou qu'il y ait eu un commencement, un petit commencement, ou même un tout petit commencement, j'étais bien forcé d'interroger leurs cœurs avant tout, de peur d'exercer une contrainte sur eux. Je voulais qu'ils sachent que je savais, pour qu'ils soient libres. Je n'ai agi que par noblesse.

GRIGOREIEV : Mais c'était stupide !

STÉPAN : Oui, oui, c'était bête. Mais que faire ? Tout est dit. J'ai écrit aussi à mon fils. Et puis qu'importe ! J'épouserai Dacha même s'il s'agit de couvrir la faute d'autrui.

GRIGOREIEV : Ne dites pas cela.

STÉPAN : Ah, si ce dimanche pouvait ne jamais venir, être supprimé, simplement ! Qu'est-ce que ça coûterait à Dieu de faire un miracle et de rayer un seul dimanche du calendrier ? Ne serait-ce que pour démontrer sa puissance aux athées et que tout soit dit ! Comme je l'aime, comme je l'aime depuis vingt ans ! Peut-elle croire que je me marie par peur, ou pauvreté ? C'est pour elle seule que je le fais.

GRIGOREIEV : De qui parlez-vous ?

STÉPAN : Mais de Varvara. Elle est la seule femme que j'adore depuis vingt ans. (Entre Alexis Egovoritch qui introduit Chatov.) Ah ! voilà notre coléreux ami. Vous venez voir votre sœur, je crois...

CHATOV : Non. J'ai reçu une invitation de Varvara Stavroguine pour affaire me concernant. C'est ainsi, je crois, que s'expriment les commissaires de police lorsqu'ils

nous convoquent.

STÉPAN : Mais non, mais non ! C'était l'expression exacte quoique je ne sache pas de quelle affaire il s'agit, ni si elle vous concerne. Enfin, notre très chère Varvara est à la messe. Quant à Daria, elle est dans sa chambre. Voulez-vous que je la fasse demander ?

CHATOV : Non.

STÉPAN : Passons. Cela vaut mieux d'ailleurs. Le plus tard sera le mieux. Vous connaissez sans doute les projets que Varvara a sur elle,

CHATOV : Oui.

STÉPAN : Parfait, parfait ! Dans ce cas, n'en parlons plus, n'en parlons plus. Naturellement, je comprends que vous soyez surpris. Moi-même, je l'ai été. Si rapidement...

CHATOV : Taisez-vous.

STÉPAN : Bien. Soyez poli, mon cher Chatov, aujourd'hui au moins. Oui, soyez patient avec moi. Mon cœur est lourd.

### Entrent Varvara Stavroguine et Prascovie Drozdov aidée par Maurice Nicolaievitch.

PRASCOVIE : Quel scandale, quel scandale ! Et Lisa mêlée à tout cela...

VARVARA, elle sonne : Tais-toi ! Où vois-tu un scandale ? Cette pauvre fille n'a pas son bon sens. Un peu de charité, ma chère Prascovie !

STÉPAN : Quoi ? Que se passe-t-il ?

VARVARA : Ce n'est rien. Une pauvre infirme s'est jetée à mes genoux à la sortie de la messe et a embrassé ma main. (Alexis Egorovitch entre.) Du café... Et qu'on ne dételle pas les chevaux.

PRASCOVIE : Devant tout le monde, et tous faisaient cercle !

VARVARA : Bien sûr, devant tout le monde ! Dieu merci, l'église était pleine ! je lui ai donné dix roubles et je l'ai relevée. Lisa a voulu la raccompagner chez elle.

Entre Lisa tenant par la main Maria Timopheievna.

LISA : Non, j'ai réfléchi. J'ai pensé que vous seriez tous heureux de mieux connaître Mana Lebiadkine.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Que c'est beau ! (Elle aperçoit Chatov.) Comment, te voilà, Chatouchka ! Que fais-tu dans le grand monde ?

VARVARA, à Chatov : Vous connaissez cette femme ?

CHATOV : Oui.

VARVARA : Qui est-elle ?

CHATOV : Voyez vous-même.

Varvara regarde avec angoisse Maria Timopheievna.  
Entre Alexis Egorovitch avec un plateau et du café.

VARVARA, à Maria Timopheievna : Vous aviez froid tout à l'heure, ma chérie. Buvez ce café, il vous réchauffera.

MARIA TIMOPHEIEVNA sourit : Oui. Oh ! J'ai oublié de vous rendre le châle que vous m'avez prêté.

VARVARA : Gardez-le. Il est à vous. Asseyez-vous et buvez votre café. N'ayez pas peur.

STÉPAN : Chère amie...

VARVARA : Ah ! vous, taisez-vous, la situation est assez compliquée sans que vous vous en mêliez ! Alexis, prie Dacha de descendre.

PRASCOVIE : Lisa, il faut nous retirer maintenant. Ta place n'est pas ici. Nous n'avons plus rien à faire dans cette maison.

VARVARA : Voilà une phrase de trop, Prascovie. Remercie Dieu qu'il n'y ait ici que des amis.

PRASCOVIE : Si ce sont des amis, tant mieux. Mais je n'ai pas peur de l'opinion publique, moi. C'est toi qui, avec tout ton orgueil, trembles devant le monde. C'est toi qui as peur de la vérité.

VARVARA : Quelle vérité, Prascovie ?

PRASCOVIE : Celle-ci.

Elle désigne du doigt Maria Timopheievna qui, à la vue du doigt tendu vers elle, rit et se trémousse.

Varvara se dresse, pâle, et murmure quelque chose qu'on n'entend pas.

Entre Dacha par le fond et personne ne la voit que Stépan Trophimovitch.

STÉPAN, après quelques petits gestes destinés à attirer l'attention de Varvara Stavroguine : Voici Dacha.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Oh ! qu'elle est belle ! Eh ! bien, Chatouchka, ta sœur ne te ressemble pas.

VARVARA, à Dacha : Tu connais cette personne ?

DACHA : Je ne l'ai jamais vue. Mais je suppose qu'elle est la soeur de Lebiadkine.

MARIA : Oui, il est mon frère. Mais surtout il est mon laquais. Moi non plus, ma chérie, je ne vous connaissais pas. Et pourtant j'avais envie de vous rencontrer, surtout depuis que mon laquais m'a dit que vous lui aviez donné de l'argent. Maintenant, je suis contente, vous êtes charmante, oui, charmante, je vous le dis.

VARVARA : De quel argent s'agit-il ?

DACHA : Nicolas Stavroguine m'avait chargé en Suisse de remettre une certaine somme à Maria Lebiadkine.

VARVARA : Nicolas ?

DACHA : Nicolas lui-même.

VARVARA, après un silence : Bien. S'il l'a fait sans me le dire, il avait ses raisons et je n'ai pas à les connaître. Mais, à l'avenir, tu seras plus prudente. Ce Lebiadkine n'a pas bonne réputation.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Oh ! non. Et s'il vient, il faut l'envoyer à la cuisine. C'est sa place. On peut lui donner du café. Mais je le méprise profondément.

ALEXIS EGOROVITCH entre : Un certain M. Lebiadkine insiste beaucoup pour être annoncé.

MAURICE : Permettez-moi de vous dire, Madame, que ce n'est pas un homme qu'on puisse recevoir en société.

VARVARA : Je vais pourtant le recevoir. (À Alexis Egorovitch.) Fais-le monter. (Alexis Egorovitch sort.) Pour tout vous dire, j'ai reçu des lettres anonymes m'informant que mon fils est un monstre et me prévenant contre une infirme appelée à jouer un grand rôle dans mon existence. Je veux en avoir le cœur net.

PRASCOVIE : Moi aussi, j'ai reçu ces lettres. Et tu sais ce qu'elles disent de cette femme et de Nicolas...

VARVARA : Je sais.

Entre Lebiadkine, animé sans être ivre. Il va vers Varvara Stavroguine.

LEBIADKINE : Je suis venu, Madame...

VARVARA : Asseyez-vous sur cette chaise, Monsieur, vous pouvez aussi bien vous faire entendre de là-bas. (Il fait demi-tour et va s'asseoir.) Voulez-vous vous présenter, maintenant ?

LEBIADKINE se lève : Capitaine Lebiadkine. Je suis venu, Madame...

VARVARA : Cette personne est-elle votre sœur ?

LEBIADKINE : Oui, Madame. Elle a échappé à ma surveillance car... ne croyez pas que je songe à calomnier ma sœur, mais...

Il fait un geste du doigt vers sa tempe.

VARVARA : Y a-t-il longtemps que ce malheur est arrivé ?

LEBIADKINE : Depuis une certaine date, Madame, oui, une certaine date... je suis venu vous remercier de l'avoir accueillie. Voici vingt roubles.

Il va vers elle, les autres ont un mouvement comme pour protéger Varvara Stavroguine.

VARVARA : Vous avez perdu la raison, je crois.

LEBIADKINE : Non, Madame. Riche est votre demeure et pauvre est la demeure des Lebiadkine, mais Maria ma sœur, née Lebiadkine, Maria sans nom, n'aurait accepté que de vous les dix roubles que vous lui avez donnés. De vous, Madame, de vous seule, elle acceptera tout. Mais pendant qu'elle accepte d'une main, de l'autre elle s'inscrit à l'une de vos œuvres de bienfaisance.

VARVARA : On s'inscrit chez mon concierge, Monsieur, et vous pourrez le faire en

partant. je vous prie donc de ranger vos billets et de ne pas les brandir devant moi. je vous serais reconnaissante aussi de regagner votre place. Expliquez-vous maintenant et dites-moi pourquoi votre sœur peut tout accepter de moi.

LEBIADKINE : Madame, c'est un secret que j'emporterai dans la tombe.

VARVARA : Pourquoi cela ?

LEBIADKINE : Puis-je vous poser une question, ouvertement, à la russe, du fond de l'âme ?

VARVARA : Je vous écoute.

LEBIADKINE : Peut-on mourir uniquement parce qu'on a une âme trop noble ?

VARVARA : Je ne me suis jamais posé cette question.

LEBIADKINE : Jamais, vraiment ? Eh bien, s'il en est ainsi... (Il se frappe vigoureusement la poitrine. tais-toi, cœur sans espoir !

**Maria Timopheievna éclate de rire.**

VARVARA. Cessez, Monsieur, de parler par énigmes et répondez à ma question. Pourquoi peut-elle tout accepter de moi ?

LEBIADKINE : Pourquoi ? Ah ! Madame, tous les jours, depuis des millénaires, la nature entière crie à son créateur « Pourquoi ? » et la réponse se fait toujours attendre. Faut-il que le capitaine Lebiadkine soit seul à répondre ? Serait-ce juste ? je voudrais m'appeler Pavel et je m'appelle Ignace... Pourquoi ? Je suis poète, poète dans l'âme et je vis dans une porcherie. Pourquoi ? Pourquoi ?

VARVARA : Vous vous exprimez de façon pompeuse et je considère cela comme une insolence.

LEBIADKINE : Non, Madame, point d'insolence. je ne suis qu'un cafard, mais le cafard

ne se plaint pas. On se trouve parfois placé dans des circonstances qui vous obligent à supporter le déshonneur de votre famille, plutôt que de crier la vérité. Aussi, Lebiadkine ne se plaindra pas, il ne dira pas un mot de trop. Reconnaissez, Madame, sa grandeur d'âme !

Entre Alexis Egorovitch, très ému.

ALEXIS EGOROVITCH : Nicolas Stavroguine est arrivé.

Tous se tournent vers la porte.

On entend des pas précipités. Entre Pierre Verkhovensky.

STÉPAN : Mais...

PRASCOVIE : Mais c'est...

PIERRE : Je vous salue, Varvara Stavroguine.

STÉPAN : Pierre, mais c'est Pierre, mon enfant.

Il se précipite et le serre dans ses bras.

PIERRE : Bon. Bon. Ne t'agite pas. (Il se dégage.) Imaginez-vous, j'entre, et je crois trouver Nicolas Stavroguine. Mais non. Il m'a quitté, il y a une demi-heure, chez Kirilov, et m'a donné rendez-vous ici. Il va pourtant arriver et je suis heureux de vous annoncer cette bonne nouvelle.

STÉPAN : Mais il y a dix ans que je ne t'ai vu.

PIERRE : Raison de plus pour ne pas se laisser aller. Un peu de tenue ! Ah ! Lisa, que je suis heureux ! Et votre très respectable mère ne m'a pas oublié ? Comment vont vos jambes ? Chère Varvara Stavroguine, j'avais prévenu mon père, mais il a naturellement oublié...

STÉPAN : Mon enfant, quelle joie !

PIERRE : Oui, tu m'aimes. Mais tiens-toi tranquille. Ah ! voici Nicolas !

## Entre Stavroguine.

VARVARA : Nicolas ! (Au ton de son appel, Stavroguine s'arrête.) Je vous prie de me dire immédiatement, sans quitter votre place, s'il est vrai que cette femme que voici est votre femme légitime ?

Nicolas la regarde fixement, sourit, puis marche vers elle et embrasse sa main.

Il s'avance du même pas tranquille vers Maria Timopheievna.

Maria se lève avec un ravissement douloureux sur le visage.

STAVROGUINE, avec une douceur et une tendresse extraordinaires : Vous ne devez pas rester ici.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Est-ce que je puis, ici, maintenant, m'agenouiller devant vous ?

STAVROGUINE sourit : Non, vous ne le pouvez pas. Je ne suis ni votre frère, ni votre fiancé, ni votre mari, n'est-ce pas ? Prenez mon bras. Avec votre permission, je vous ramènerai chez votre frère. (Elle a un regard effrayé vers Lebiadkine.) Ne craignez rien. Maintenant que je suis là, il ne vous touchera plus.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Oh ! je ne crains rien. Vous êtes enfin venu. Lebiadkine, fais avancer la calèche.

Lebiadkine sort.

Stavroguine donne son bras à Maria Timopheievna qui le prend, radieuse. Mais en marchant, elle fait un faux pas et tomberait si Stavroguine ne la soutenait.

Il la conduit vers la sortie, avec égards, au milieu d'un silence absolu.

Lisa qui s'est levée de sa chaise se rassied avec une crispation de dégoût.

## Dès qu'ils sont sortis, mouvement général.

VARVARA, à Prascovie Drozdov : Eh ! bien, as-tu entendu ce qu'il vient de dire ?

PRASCOVIE : Bien sûr. Bien sûr ! Mais pourquoi ne t'a-t-il pas répondu ?

PIERRE : Mais il ne le pouvait pas, croyez-moi !

VARVARA le regarde brusquement : Pourquoi ? Qu'en savez-vous ?

PIERRE : Mais je sais tout. Et l'histoire était trop longue pour que Nicolas la raconte ainsi. Mais je puis vous le dire, car j'ai été témoin de tout.

VARVARA : Si vous me donnez votre parole d'honneur que votre récit ne blessera pas les sentiments de Nicolas...

PIERRE : Au contraire !... Et il me sera reconnaissant d'avoir parlé... Voyez-vous, nous étions ensemble à Saint-Pétersbourg, il y a, cinq ans, et Nicolas, comment dire, menait une vie... ironique. Oui, c'est le mot. Il s'ennuyait alors, mais ne voulait pas désespérer, alors il ne faisait rien et sortait avec n'importe qui, par noblesse d'âme, n'est-ce pas, en grand seigneur. Bref, il fréquentait des coquins. C'est ainsi qu'il connut ce Lebiadkine, un bouffon, un parasite. Lui et sa sœur vivaient dans la misère. Un jour, dans un cabaret, quelqu'un a manqué de respect à cette boiteuse. Nicolas s'est levé, a pris l'insulteur au collet et l'a jeté dehors d'une seule gifle. C'est tout.

[VARVARA : Comment... : « c'est tout » ?

PIERRE : Oui. Tout est venu de là. La boiteuse devint amoureuse de son chevalier qui, pourtant, ne lui adressait pas deux phrases à la suite. On se moquait d'elle. Nicolas seul ne riait pas et la traitait avec déférence.]

STÉPAN : Mais cela est chevaleresque.

[PIERRE : Oui, vous voyez, mon père est de l'avis de la boiteuse. Kirilov, lui, n'était pas de cet avis.

VARVARA : Pourquoi donc ?

PIERRE : Il disait à Nicolas : « C'est parce que vous la traitez comme une marquise qu'elle perd complètement la tête et vous le faites exprès. »

LISA : Et qu'a répondu le chevalier ?

PIERRE : « Krylov, a-t-il dit, vous croyez que je nie moque d'elle mais vous vous trompez. Je la respecte car elle vaut mieux que nous tous. »

STÉPAN : Sublime ! Et comment dire... Oui, encore une fois, chevaleresque...]

PIERRE : Oui, chevaleresque ! Malheureusement la boiteuse a fini par s'imaginer que Nicolas était son fiancé. Bref, quand Nicolas a dû quitter Pétersbourg, il a pris ses dispositions pour assurer une pension annuelle à la boiteuse.

LISA : Pourquoi cela ?

PIERRE : je ne sais pas. Un caprice peut-être, comme peut en avoir, n'est-ce pas, un homme prématurément fatigué de l'existence. Kirilov, lui, prétendait que c'était la fantaisie d'un jeune homme blasé qui veut voir jusqu'où on peut mener une infirme à moitié folle. Mais je suis sûr que ce n'est pas vrai.

VARVARA, avec une extraordinaire exaltation : Mais bien sûr ! je reconnais Nicolas, je me reconnais ! Cet emportement, cet aveuglement généreux qui prend la défense de ce qui est faible, infirme, peut-être même indigne... (Elle regarde Stépan Trophimovitch.) ... qui protège cette créature des années durant, c'est moi, c'est tout à fait moi ! Oh ! Que je suis coupable envers Nicolas ! Quant à cette pauvre créature, c'est très simple, je vais l'adopter.

PIERRE : Et vous ferez bien. Car son frère la persécute. Il s'est imaginé qu'il avait le droit de disposer de sa pension. Non seulement il lui prend tout ce qu'elle a, non seulement il la bat et lui prend son argent, mais encore il boit, il brave son bienfaiteur, menace de le poursuivre devant les tribunaux si la pension ne lui est pas directement versée. En somme, il considère le don librement consenti de Nicolas, librement consenti, n'est-ce pas, comme une sorte de tribut.

LISA : De tribut pour quoi ?

PIERRE : Eh bien, je ne sais pas, moi ! Il parle de l'honneur de sa soeur, de sa famille. L'honneur, n'est-ce pas, est un mot vague, très vague,

CHATOV : Est-ce un mot vague, vraiment ? (Tous le regardent.) Dacha, est-ce un mot vague selon toi ? (Dacha le regarde.) Réponds-moi.

DACHA : Non, frère, l'honneur existe.

Entre Stavroguine.

Varvara se lève et va rapidement à sa rencontre.

VARVARA : Ah ! Nicolas, me pardonneras-tu ?

STAVROGUINE : C'est à moi qu'il faut pardonner, mère. J'aurais dû vous expliquer. Mais j'étais sûr que Pierre Verkhovensky s'occuperait de vous renseigner.

VARVARA : Oui, il l'a fait. Et je suis heureuse... Tu as été chevaleresque.

STÉPAN : Sublime, c'est le mot.

STAVROGUINE : Chevaleresque, vraiment ! C'est ainsi que vous voyez les choses. je suppose que je dois ce compliment à Pierre Verkhovensky. Et il faut le croire, mère. Il ne ment que dans des circonstances exceptionnelles. (Pierre Verkhovensky et lui se regardent et ils sourient.) Bon, je vous demande encore pardon pour mon attitude. (D'une voix dure et sèche :) En tout cas, l'affaire est close maintenant. On ne peut plus y revenir.

Lisa éclate d'un rire qui devient fou.

STAVROGUINE : Bonjour, Lisa. J'espère que vous allez bien.

LISA : Excusez-moi, je vous prie. Vous connaissez sans doute Maurice Nicolaievitch. Mon Dieu, Maurice, comment peut-on être si grand ?

MAURICE : Je ne comprends pas.

LISA : Oh ! rien... je pensais... Supposez que je sois infirme, vous me conduiriez dans

les rues, vous seriez chevaleresque, n'est-ce pas, vous vous dévoueriez à moi ?

MAURICE : Assurément, Lisa. Mais pourquoi parler de ce malheur ?

LISA : Assurément, vous seriez chevaleresque. Eh bien ! vous, si grand, et moi, un peu tordue, nous ferions un couple ridicule.

Varvara Stavroguine va vers Lisa ainsi que Prascovie Drozdov.  
Mais Stavroguine se détourne et va vers Dacha.

STAVROGUINE : J'ai appris votre mariage, Dacha, et je dois vous féliciter. (Dacha détourne la tête.) Mes félicitations sont sincères.

DACHA : Je le sais.

PIERRE : Pourquoi ces félicitations ? Dois-je croire à quelque heureuse nouvelle ?

PRASCOVIE : Oui, Dacha se marie.

PIERRE : Oh ! c'est merveilleux. Acceptez aussi mes félicitations. Mais vous avez perdu votre pari. Vous m'aviez dit en Suisse que vous ne vous marieriez jamais. Décidément, c'est une épidémie. Savez-vous que mon père se marie aussi ?

STÉPAN : Pierre !

PIERRE : Eh bien, ne me l'as-tu pas écrit ? Il est vrai que ton style n'est pas clair. Tu te declares enchanté et puis tu me demandes de te sauver, tu me dis que la jeune fille est un diamant, mais que tu dois te marier pour couvrir des péchés commis en Suisse, tu me demandes mon consentement (c'est le monde à l'envers !) et tu me supplies de te sauver de ce mariage. (Aux autres, gaiement :) Allez vous y retrouver ! Mais sa génération est ainsi, des grands mots et des idées confuses ! (Il semble se rendre compte de l'effet de ses paroles.) Eh bien quoi... il me semble que j'ai fait une gaffe...

VARVARA s'avance vers lui, le visage enflammé : Stépan Trophimovitch vous a-t-il écrit cela textuellement ?

PIERRE : Oui, voici la lettre. Elle est longue comme toutes ses lettres. je ne les lis pas jusqu'au bout, il faut l'avouer. D'ailleurs, ça lui est égal, il les écrit surtout pour la postérité. Mais il n'y a rien de mal à ce qu'il dit.

VARVARA : Nicolas, est-ce Stépan Trophimovitch qui t'a informé de ce mariage ? Dans le même style, je suppose ?

STAVROGUINE : Il m'a écrit en effet, mais une lettre très noble.

VARVARA : C'est assez ! (Elle se tourne vers Stépan Trophimovitch.) Stépan Trophimovitch, j'attends de vous un grand service. J'attends de vous que vous sortiez et que vous ne vous présentiez plus jamais devant moi.

Stépan Trophimovitch va vers elle et s'incline avec dignité, puis va vers Dacha.

STÉPAN : Pardonnez-moi, Dacha, pour tout ceci. je vous remercie d'avoir accepté.

DACHA : Je vous pardonne, Stépan Trophimovitch. Je ne ressens pour vous qu'affection et estime. Vous, du moins, gardez-moi votre respect.

PIERRE, se frappant le front : Mais je comprends ! Comment, c'est avec Dacha ? Pardonnez-moi, Dacha. Je ne savais pas. Si seulement mon père avait eu l'intelligence de me prévenir au lieu de faire des phrases.

STÉPAN le regarde : Est-il possible que tu n'aies rien su ! Est-il possible que tu ne joues pas la comédie.

PIERRE : Eh bien, Varvara Stavroguine, vous voyez, ce n'est pas seulement un vieil enfant, c'est aussi un vieil enfant méchant. Comment aurais-je compris ? Un péché, en Suisse ! Allez vous y retrouver !

STAVROGUINE : Taisez-vous, Pierre, votre père a agi noblement. Et vous, vous avez offensé Dacha, que nous tous respectons ici.

Chatov se lève et marche sur Stavroguine.

Celui-ci lui sourit mais cesse de sourire lorsque Chatov est près de

lui. Tout le monde les regarde.

Silence, puis Chatov le gifle de toutes ses forces. Varvara crie.

Stavroguine prend Chatov aux épaules puis le lâche et place ses mains derrière le dos. Chatov recule sous le regard de Stavroguine.

Stavroguine sourit, s'incline et sort.

LISA : Maurice, approchez, donnez-moi la main ! Regardez cet homme, c'est le meilleur. Maurice, devant tous, je vous le déclare, je consens à être votre femme !

MAURICE : En êtes-vous sûre, Lisa, en êtes-vous sûre ?

LISA, regardant la porte par où Stavroguine est sorti, et le visage couvert de larmes : Oui, oui, j'en suis sûre !

Rideau

**LES POSSÉDÉS.**  
**Pièce en trois parties adaptée**  
**du roman de Dostoïevski.**

# **DEUXIÈME PARTIE**

[Retour à la table des matières](#)

Deuxième partie

# CINQUIÈME TABLEAU

## CHEZ VARVARA STAVROGUINE

[Retour à la table des matières](#)

Alexis Egorovitch tient sur son bras gauche un manteau, une écharpe et un chapeau.

Devant lui, Stavroguine s'habille pour sortir. Pierre Verkhovensky, l'air boudeur, se tient près de la table.

STAVROGUINE, à Pierre : Et si vous me parlez à nouveau comme vous venez de le faire, je vous ferai goûter de ma canne.

PIERRE : Il n'y avait rien d'offensant dans ma proposition. Si vous songez réellement à épouser Lisa...

STAVROGUINE : ... vous pouvez me débarrasser du seul obstacle qui m'en sépare. je le sais et je le dis à votre place pour vous éviter ma canne. Mes gants, Alexis.

ALEXIS : Il pleut, Monsieur. À quelle heure dois-je vous attendre ?

STAVROGUINE : À deux heures au plus tard.

ALEXIS : À vos ordres. (Stavroguine prend sa canne et s'apprête à sortir par la petite porte.) Que Dieu vous bénisse, Monsieur. Mais seulement si vous entreprenez une bonne action.

STAVROGUINE : Comment ?

ALEXIS : Que Dieu vous bénisse. Mais seulement si vous entreprenez une bonne action.

STAVROGUINE, après un silence, et la main sur le bras d'Alexis : Mon bon Alexis, je me souviens du temps où tu me portais dans tes bras.

Il sort.

Alexis sort par le fond.

Pierre Verkhovensky regarde autour de lui, puis va fouiller dans le tiroir d'un secrétaire. Il prend des lettres et les lit.

Entre Stépan Trophimovitch.

Pierre Verkhovensky cache les lettres.

STÉPAN : Alexis Egorovitch m'a dit que tu étais là, mon fils.

PIERRE : Tiens, que fais-tu dans cette maison ? je croyais qu'on t'en avait chassé ?

STÉPAN : je suis venu chercher mes dernières affaires et je vais partir, sans espoir de retour et sans récrimination.

PIERRE : Allons, tu reviendras ! Un parasite est toujours un parasite.

STÉPAN : Dis-moi, mon ami, ne peux-tu me parler autrement ?

[PIERRE : Tu n'as cessé de dire qu'il fallait préférer la vérité à tout. La vérité est que tu faisais semblant d'aimer Varvara Pétrovna et qu'elle faisait semblant de ne pas voir que tu l'aimais. Pour prix de ces niaiseries, elle t'entretenait. Tu es donc un parasite. je lui ai conseillé hier de te placer dans un hospice convenable.

STÉPAN : Tu lui as parlé de moi ?

PIERRE : Oui. Elle m'a dit qu'elle aurait demain une conversation avec toi, pour tout

régler. La vérité est qu'elle veut encore voir tes grimaces. Elle m'a montré tes lettres. Que j'ai ri, mon Dieu, que j'ai ri !

STÉPAN : Tu as ri ? Quel cœur as-tu ?] Sais-tu ce qu'est un père ?

PIERRE : Tu m'as appris ce que c'était. Tu ne m'as donné ni à boire ni à manger. J'étais à la mamelle encore et tu m'as expédié à Berlin par la voiture de poste. Comme un colis.

STÉPAN : Malheureux ! Bien que je t'aie expédié par la poste, mon cœur n'a pas cessé de saigner !

PIERRE : Des phrases !

STÉPAN : Es-tu ou non mon fils, monstre ?

PIERRE : Tu dois le savoir mieux que moi. Il est vrai que les pères sont enclins à se faire des illusions à ce sujet.

STÉPAN : Vas-tu te taire ?

PIERRE : Non. Et ne pleurniche pas. Tu es une vieille femme larmoyante et pleurnicheuse. D'ailleurs, toute la Russie pleurniche. Heureusement, nous allons changer cela.

STÉPAN : Qui, nous ?

PIERRE : Nous autres, les hommes normaux. Nous allons refaire le monde. Nous sommes les sauveurs.

STÉPAN : Est-il possible que tel que tu es tu prétendes t'offrir aux hommes à la place du Christ ? Mais regarde-toi donc !

PIERRE : Ne crie pas. Nous détruirons tout. Nous ne laisserons pas pierre sur pierre et nous recommencerons. Alors, ce sera l'égalité. Tu l'as prêchée, n'est-ce pas ? Eh bien, tu l'auras ! Et je parie que tu ne la reconnaîtras pas.

STÉPAN : Je ne la reconnaîtrai pas si elle te ressemble. Non, ce n'est pas à des choses pareilles que nous aspirions, nous autres ! je ne comprends plus rien. J'ai cessé de comprendre.

PIERRE : Tout ça, ce sont tes vieux nerfs malades. Vous faisiez des discours. Nous, nous passons à l'action. De quoi te plains-tu, vieil écervelé ?

STÉPAN : Comment peux-tu être si insensible ?

PIERRE : J'ai suivi tes leçons. Il fallait, selon toi, être dur avec l'injustice, convaincu de ses droits, aller de l'avant, vers l'avenir ! Bon, nous y allons et nous frapperons. Dent pour dent, comme dans l'Évangile !

STÉPAN : Malheureux, ce n'est pas dans l'Évangile !

PIERRE : Au diable ! je n'ai jamais lu ce satané bouquin. Ni aucun bouquin, d'ailleurs. A quoi ça sert ? Ce qui compte, c'est le progrès.

STÉPAN : Mais non, fou que tu est Shakespeare et Hugo n'empêchent pas le progrès. Au contraire, au contraire, je t'assure !

PIERRE : Ne t'excite pas ! Hugo est une vieille fesse et rien de plus. Quant à Shakespeare, nos paysans qui vont aux prés n'en ont pas besoin. Ils ont besoin de bottes, voilà tout. On leur en donnera, tout de suite après avoir tout détruit.

STÉPAN, qui essaie d'être ironique : Et c'est pour quand ?

PIERRE : En mai. En juin, tous fabriqueront des chaussures. (Stépan Trophimovitch s'assied, accablé.) Sois content, vieux, tes idées vont être réalisées.

STÉPAN : Ce ne sont pas mes idées. Tu veux tout détruire, tu ne veux pas laisser pierre sur pierre. Moi, je voulais que tout le monde s'aime.

PIERRE : Pas besoin de s'aimer ! Il y aura la science.

STÉPAN : Mais ce sera ennuyeux.

PIERRE : Pourquoi l'ennui ? C'est une idée aristocratique. Ceux qui sont égaux ne s'ennuient pas. Ils ne s'amuse pas non plus. Tout est égal. Quand nous aurons la justice plus la science, alors plus d'amour et plus d'ennui. On oubliera.

STÉPAN : Jamais aucun homme n'acceptera d'oublier son amour.

PIERRE : Encore des phrases. Souviens-toi, vieux, tu as oublié, tu t'es marié trois fois.

STÉPAN : Deux fois. Et après un long intervalle.

PIERRE : Long ou court. on oublie. Par conséquent, plus vite on oublie, mieux c'est. Ah ! et puis tu m'embêtes à ne jamais savoir ce que tu veux. Moi, je le sais. Il faut couper la moitié des têtes. Ceux qui restent, on les fera boire.

STÉPAN : Il est plus facile de couper des têtes que d'avoir des idées.

PIERRE : Quelles idées ? Les idées sont des sornettes. Et pour avoir la justice, il faut supprimer les sornettes. Les sornettes, c'était bon pour vous, pour les vieilles lunes comme toi. Il faut choisir. Si tu crois en Dieu, tu es obligé de dire des sornettes. Si tu n'y crois pas et que tu te refuses à conclure qu'il faut tout raser, alors tu diras encore des sornettes. Voilà où vous en êtes tous et donc vous ne pouvez pas vous empêcher de dire des sornettes. Moi, je dis qu'il faut agir. Je détruirai tout et d'autres bâtiront. Pas de réforme. Pas d'amélioration. Plus on améliore et on réforme et pire c'est. Plus vite on commence à détruire et mieux c'est. Détruire d'abord. Ensuite, ce n'est plus notre affaire. Le reste est sornettes, sornettes, sornettes.

STÉPAN, sortant affolé : Il est fou, il est fou...

Pierre Verkhovensky rit sans fin.

Noir

LE NARRATEUR : Allons, bon ! J'ai oublié de vous informer de deux faits. Le premier

est que les Lebiadkine avaient mystérieusement déménagé pendant la claustration de Stavroguine et s'étaient installés dans une petite maison de banlieue. Le second est qu'un forçat assassin s'était évadé et rôdait parmi nous. Les gens riches, en conséquence, ne sortaient pas la nuit.

La rue.

Stavroguine marche dans la nuit, Il ne voit pas que Fedka le suit,

Deuxième partie

# SIXIÈME TABLEAU

[Retour à la table des matières](#)

La salle commune de la maison Philipov, rue de l'Épiphanie.

Kirilov est accroupi pour ramasser une balle qui a roulé sous un meuble. pendant qu'il est dans cette position, Stavroguine ouvre la porte.

Kirilov, la balle à la main, se relève en le voyant.

STAVROGUINE : Vous jouez à la balle ?

KIRILOV : Je l'ai achetée à Hambourg pour la lancer et la rattraper : cela fortifie le dos. Et puis je joue aussi avec l'enfant de la logeuse.

STAVROGUINE : Vous aimez les enfants ?

KIRILOV : Oui.

STAVROGUINE : Pourquoi ?

KIRILOV : J'aime la vie. Voulez-vous du thé ?

STAVROGUINE : Oui.

KIRILOV : Asseyez-vous. Que voulez-vous de moi ?

STAVROGUINE : Un service. Lisez cette lettre. C'est un défi du fils de Gaganov, dont j'ai naguère mordu l'oreille. (Kirilov la lit puis la pose sur la table et regarde Stavroguine.) [Oui, il m'a écrit plusieurs fois déjà pour m'injurier. Au début, je lui ai répondu pour l'assurer que s'il souffrait encore de l'offense que j'avais faite à son père, j'étais prêt à lui présenter toutes mes excuses, d'autant plus que mon acte n'avait pas été prémédité et que j'étais malade à cette époque. Au lieu de l'apaiser, il a semblé encore plus irrité, si j'en crois les propos qu'il a tenus sur mon compte. Aujourd'hui, on me remet cette lettre.] Avez-vous lu comment il me traite à la fin ?

KIRILOV : Oui de « gueule à gifles ».

STAVROGUINE : De gueule à gifles, c'est cela. Il fait donc se battre, bien que je ne le veuille pas. je suis venu vous demander d'être mon témoin.

KIRILOV : J'irai. Que faut-il dire ?

STAVROGUINE : Renouvelez d'abord mes excuses pour l'offense faite à son père. Dites que je suis prêt à oublier ses injures à condition qu'il ne m'écrive plus de lettres de ce genre, surtout avec des expressions si vulgaires.

KIRILOV : Il n'acceptera pas. Vous voyez bien qu'il veut se battre et vous tuer.

STAVROGUINE : Je le sais.

KIRILOV : Bon. Dites vos conditions pour le duel.

STAVROGUINE : Je veux que tout soit terminé pour demain. Allez le voir demain matin, à neuf heures. Nous pouvons être sur le terrain vers deux heures. [L'arme sera le pistolet. Les barrières seront à dix mètres l'une de l'autre. Nous serons placés chacun à dix pas de chaque barrière. Au signal, nous marcherons l'un vers l'autre. Chacun peut tirer en marche. On tirera trois balles. C'est tout.

KIRILOV : Dix pas entre les barrières, c'est peu.

STAVROGUINE : Douze, si vous voulez. Mais pas davantage.] Avez-vous des pistolets ?

KIRILOV : Oui. Voulez-vous les voir ?

STAVROGUINE : Certainement.

Kirilov s'accroupit devant une valise et en lire une boîte de pistolets qu'il place sur la table devant Stavroguine.

KIRILOV : J'ai encore un revolver que j'ai acheté en Amérique.

Il le lui montre.

STAVROGUINE : Vous avez beaucoup d'armes. Et des armes très belles.

KIRILOV : C'est ma seule richesse.

Stavroguine le regarde, puis referme lentement la boîte sans cesser de le regarder.

STAVROGUINE, avec hésitation : Vous êtes toujours dans les mêmes dispositions ?

KIRILOV, immédiatement et avec naturel : Oui.

STAVROGUINE : Je veux dire pour le suicide.

KIRILOV : J'avais compris. Oui, je suis dans les mêmes dispositions.

STAVROGUINE : Ah ! Et c'est pour quand ?

KIRILOV : Bientôt.

STAVROGUINE : Vous paraissez très heureux.

KIRILOV : Je le suis.

STAVROGUINE : Je comprends cela. J'y ai pensé parfois. Supposez qu'on ait commis un crime, ou plutôt une action particulièrement lâche, honteuse. Eh bien, une balle dans la tête et plus rien n'existe ! Qu'importe alors la honte !

KIRILOV : Ce n'est pas pour cela que je suis heureux.

STAVROGUINE : Pourquoi ?

KIRILOV : Avez-vous vu une feuille d'arbre ?

STAVROGUINE : Oui.

KIRILOV : Verte, brillante, avec ses nervures, sous le soleil ? N'est-ce pas bien ? Oui, une feuille justifie tout. Les êtres, la mort, la naissance, toutes les actions, tout est bon.

STAVROGUINE : Et même si...

*Il s'arrête.*

KIRILOV : Eh bien ?

STAVROGUINE : Si l'on fait du mal à un de ces enfants que vous aimez, à une petite fille, par exemple, si on la déshonore, est-ce bien aussi ?

KIRILOV le regarde en silence : L'avez-vous fait ? (Stavroguine se tait et secoue bizarrement la tête.) Si l'on fait ce mal, cela est bien aussi. Et si quelqu'un fend le crâne de celui qui a déshonoré l'enfant ou si, au contraire, on lui pardonne, tout cela est heureux. Quand nous savons cela, pour toujours alors nous sommes heureux.

STAVROGUINE : Quand avez-vous découvert que vous étiez heureux ?

KIRILOV : Mercredi dernier. Dans la nuit. À deux heures trente-cinq.

*Stavroguine se lève brusquement.*

STAVROGUINE : Est-ce vous qui avez allumé la veilleuse devant l'icône ?

KIRILOV : C'est Moi.

[STAVROGUINE : Vous priez ?

KIRILOV : Constamment. Vous voyez cette araignée. je la contemple et je lui suis reconnaissant de ce qu'elle grimpe. C'est ma manière de prier.

STAVROGUINE : Vous croyez à la vie future ?

KIRILOV : Non pas à la vie future éternelle. Mais à la vie éternelle ici même.

STAVROGUINE : Ici même ?

KIRILOV : Oui. Certains instants. Une joie qui, si elle durait plus de cinq secondes, en mourrait.]

Stavroguine le regarde avec une sorte de dépit.

STAVROGUINE : Et vous prétendez ne pas croire en Dieu !

KIRILOV, simplement : Stavroguine, je vous en prie, ne me parlez pas avec ironie. Rappelez-vous ce que vous avez été pour moi, le rôle que vous avez joué dans ma vie.

STAVROGUINE : Il est tard. Soyez exact demain matin chez Gaganov. Souvenez-vous : à neuf heures.

KIRILOV : Je suis exact. Je peux me réveiller quand je veux. Je me couche, je me dis : à sept heures, et je m'éveille à sept heures.

STAVROGUINE : C'est là une faculté très précieuse.

KIRILOV : Oui.

STAVROGUINE : Allez dormir. Mais auparavant dites à Chatov que je veux le voir.

KIRILOV : Attendez. (Il prend un bâton dans un coin et frappe sur la Paroi latérale.) Voilà, il va venir. Mais vous, ne dormirez-vous pas ? Vous vous battez demain.

STAVROGUINE : Même lorsque je suis fatigué, ma main ne tremble pas.

KIRILOV : C'est une faculté précieuse. Bonsoir.

Chatov s'est encadré dans la Porte du fond. Kirilov lui sourit et sort Par la Porte de côté. Chatov regarde Stavroguine puis entre lentement.

CHATOV : Comme vous m'avez tourmenté ! Pourquoi tardiez-vous à venir ?

STAVROGUINE : Étiez-vous si sûr que je viendrais ?

CHATOV : Je ne pouvais pas m'imaginer que vous m'abandonniez. je ne peux pas me passer de vous. Souvenez-vous du rôle que vous avez joué dans ma vie.

STAVROGUINE : Alors pourquoi m'avez-vous frappé ? (Chatov se tait.) Est-ce à cause de ma liaison avec votre femme ?

CHATOV : Non.

STAVROGUINE : À cause des bruits qu'on a fait courir sur votre sœur et moi ?

CHATOV : Je ne crois pas.

STAVROGUINE : Bon. Peu importe d'ailleurs. Comme je ne sais où je serai demain soir, je suis venu seulement pour vous donner un avertissement et vous demander un service. Voici l'avertissement : vous risquez d'être assassiné.

CHATOV : Assassiné ?

STAVROGUINE : Parle groupe de Pierre Verkhovensky.

[CHATOV : Je le savais. Mais comment l'avez-vous appris ?

STAVROGUINE : Je fais partie de leur groupe. Comme vous.

CHATOV : Vous, Stavroguine, vous êtes membre de leur société, vous vous êtes embarqué dans la compagnie de ces valets vaniteux et imbéciles ? Comment avez-vous pu ? Est-ce là un exploit digne de Nicolas Stavroguine ?

STAVROGUINE : Pardonnez-moi, mais vous devriez perdre l'habitude de me considérer comme le tsar de toutes les Russies, auprès duquel vous ne seriez qu'une poussière.

CHATOV : Ah ! Cessez de me parler sur ce ton ! Vous savez très bien que ce sont des coquins et des valets et que vous n'avez rien à faire parmi eux !

STAVROGUINE : Incontestablement, ce sont des coquins. Mais qu'est-ce que cela fait ? À vrai dire, je ne fais pas tout à fait partie de leur société. S'il m'est arrivé de les aider, c'est en amateur et parce que je n'avais rien de mieux à faire.

CHATOV : Fait-on de pareilles choses en amateur ?

STAVROGUINE : Il arrive qu'on se marie en amateur, qu'on ait des enfants et qu'on commette des crimes, en amateur ! Mais à propos de crime, c'est vous qui risquez d'être tué. Non moi. Du moins par eux.]

CHATOV : Ils n'ont rien à me reprocher. Je suis entré dans leur organisation. Puis je suis allé en Amérique et là-bas mes idées ont changé. Je le leur ai dit à mon retour. Je leur ai déclaré honnêtement que nous étions en désaccord sur tous les points. C'est mon droit, le droit de ma conscience, de ma pensée... Je n'admettrai pas...

STAVROGUINE : Ne criez pas. (Kirilov entre, vient reprendre la boîte de pistolets et sort.) Verkhovensky n'hésitera pas à vous supprimer s'il imagine que vous risquez de compromettre leur organisation.

CHATOV : Ils me font bien rire. Leur organisation n'existe même pas.

STAVROGUINE : Je suppose en effet que tout se passe dans la tête du seul Verkhovensky. [Les autres croient qu'il est le délégué d'une organisation internationale et c'est pourquoi ils le suivent. Mais lui a le talent de le leur faire croire. C'est ainsi qu'on fait un groupe. Simplement, à partir de ce groupe, il fera peut-être un jour l'organisation internationale.]

CHATOV : Cette punaise, cet ignorant, cet imbécile qui ne comprend rien à la Russie !

STAVROGUINE : Il est vrai que ces gens-là ne comprennent rien à la Russie. Mais, en somme, ils ne la comprennent qu'un tout petit peu moins que nous. Du reste, même un imbécile peut très bien tirer un coup de revolver. Et c'est pourquoi je suis venu vous avertir.

CHATOV : Je vous en remercie. Et je vous remercie de le faire après avoir été frappé par moi.

STAVROGUINE : Mais non. Je rends le bien pour le mal. (Il rit.) Soyez content, je suis chrétien. Enfin, je le serais si je croyais en Dieu. Mais voilà (Il se lève.), le lièvre manque.

CHATOV : Le lièvre ?

STAVROGUINE : Oui, pour faire un civet, il faut un lièvre. Pour croire en Dieu, il faut un Dieu.

*Il rit encore, mais froidement.*

CHATOV, dans une grande agitation : Ne blasphémez pas ainsi ! Ne riez pas ! Et puis quittez ce ton, prenez un ton humain. Parlez humainement, ne fût-ce qu'une fois dans votre vie ! Et souvenez-vous de ce que vous me disiez avant mon départ en Amérique.

STAVROGUINE : Je ne m'en souviens pas.

CHATOV : Je vais vous le dire. Il est temps que quelqu'un vous dise vos vérités, vous frappe au besoin, vous rappelle enfin ce que vous êtes. Vous souvenez-vous du temps où

vous me disiez que le peuple russe était le seul qui sauverait l'univers au nom d'un dieu nouveau ? 'Vous souvenez-vous de vos paroles : « Un athée ne saurait être un Russe » ? Vous ne disiez pas alors que le lièvre n'existe pas.

STAVROGUINE : Je crois me souvenir en effet de nos entretiens.

CHATOV : Au diable les entretiens ! [Il n'y avait pas d'entretiens ! Il y avait un maître qui proclamait des choses immenses et un disciple qui ressuscitait d'entre les morts. Le disciple, c'était moi et vous étiez le maître.

STAVROGUINE : Des choses immenses, vraiment ?

CHATOV : Oui, vraiment.] N'est-ce pas vous qui m'avez dit que si l'on vous prouvait mathématiquement que la vérité est en dehors du Christ, vous aimeriez mieux être avec le Christ qu'avec la vérité ? [N'est-ce pas vous qui disiez que la force aveugle de vie qui jette un peuple à la recherche de son dieu est plus grande que la raison et que la science, que c'est elle, et elle seule, qui détermine le bien et le mal, et qu'il faut donc que le peuple russe, pour marcher à la tête de l'humanité, marche derrière son Christ...] Je vous ai cru, la semence a germé en moi et...

STAVROGUINE : Je m'en réjouis pour vous.

CHATOV : Quittez ce ton, quittez-le tout de suite ou je... Oui, vous m'avez dit tout cela ! Et, pendant le même temps, vous disiez le contraire à Kirilov, qui me l'a révélé en Amérique. Vous versiez le mensonge et la négation dans son cœur, vous précipitiez sa raison dans la folie. L'avez-vous vu, avez-vous contemplé votre œuvre ?

STAVROGUINE : Je vous ferai remarquer que Kirilov lui-même vient de me dire qu'il est parfaitement heureux.

CHATOV : Ce n'est pas cela que je vous demande. Comment pouviez-vous lui dire une chose et à moi une autre ?

STAVROGUINE : J'essayais sans doute, dans les deux cas, de me persuader moi-même.

CHATOV, avec désespoir : Et maintenant vous êtes athée, vous ne croyez plus à ce que

vous m'avez enseigné ?

STAVROGUINE : Et vous ?

CHATOV : Je crois à la Russie, à son orthodoxie, au corps du Christ... je crois que le second avènement aura lieu en Russie. Je crois...

STAVROGUINE : Et en Dieu ?

CHATOV : Je... je croirai en Dieu.

STAVROGUINE : Voilà. Vous n'y croyez pas. D'ailleurs peut-on être intelligent et croire ? C'est impossible.

CHATOV : Non, je n'ai pas dit que je n'y croyais pas. Nous sommes tous morts ou à demi morts et incapables de croire. Mais il faut que des hommes se lèvent, et vous d'abord que j'admire. je suis le seul à connaître votre intelligence, votre génie, l'étendue de votre culture, de vos conceptions. Dans le monde, à chaque génération il n'y a qu'une poignée d'hommes supérieurs, deux ou trois. Vous êtes l'un d'eux. Vous êtes le seul, oui, le seul qui puissiez lever l'étendard.

STAVROGUINE : Je remarque que tout le monde en ce moment veut me mettre un étendard dans les mains. Verkhovensky aussi voudrait que je tienne leur étendard. Mais lui, c'est parce qu'il admire ce qu'il appelle mon « extraordinaire aptitude au crime », Comment m'y retrouver ?

CHATOV : Je sais que vous êtes aussi un monstre. Qu'on vous a entendu affirmer que vous ne voyiez aucune différence entre n'importe quelle farce bestialement sensuelle et un grand acte de sacrifice. [On dit même que vous avez appartenu à Saint-Pétersbourg à une société secrète qui se livrait à de dégoûtantes débauches.] On dit, on dit aussi, mais cela je ne veux pas le croire, que vous attiriez des enfants chez vous pour les souiller... (Stavroguine se lève brusquement.) Répondez. Dites la vérité. Nicolas Stavroguine ne peut pas mentir devant Chatov qui l'a frappé au visage. Avez-vous fait cela ? Si vous l'aviez fait, vous ne pourriez plus porter l'étendard et je comprendrais votre désespoir et votre impuissance.

STAVROGUINE : Assez. Ces questions sont inconvenantes. (Il le regarde.) Qu'importe, d'ailleurs ? Moi, je ne m'intéresse qu'à des questions plus banales. Par exemple : faut-il vivre ou faut-il se détruire ?

CHATOV : Comme Kirilov ?

STAVROGUINE, avec une sorte de tristesse : Comme Kirilov. Mais lui ira jusqu'au bout. C'est un Christ.

CHATOV : Et vous, seriez-vous capable de vous détruire ?

STAVROGUINE, douloureusement : Il le faudrait ! Il le faudrait ! Mais j'ai peur d'être trop lâche. Peut-être le ferai-je demain. Peut-être jamais. C'est la question, la seule question que je me pose.

CHATOV se jette sur lui et le saisit par l'épaule : C'est cela que vous cherchez. Vous cherchez le châtiment. Baisez la terre, abreuvez-la de vos larmes, implorez miséricorde !

STAVROGUINE : Laissez-moi, Chatov. (Il le tient à distance, et avec une expression de souffrance :) Souvenez-vous : j'aurais pu vous tuer l'autre jour et j'ai croisé les mains derrière mon dos. Alors, ne me persécutez pas.

CHATOV, se rejetant en arrière : Ah ! Pourquoi suis-je condamné à croire en vous et à vous aimer ? Je ne puis vous arracher de mon cœur, Nicolas Stavroguine. je baiserais la trace de vos pieds quand vous serez sorti.

STAVROGUINE, même jeu : Je suis malheureux de vous le dire, mais je ne puis vous aimer, Chatov.

CHATOV : Je le sais. Vous ne pouvez aimer personne, puisque vous êtes un homme sans racines et sans foi. [Seuls, les hommes qui ont une racine dans une terre peuvent aimer, et croire, et construire. Les autres détruisent. Et vous, vous détruisez tout sans le vouloir et vous êtes même fasciné par les imbéciles comme Verkhovensky qui veulent détruire par confort, seulement parce qu'il est plus facile de détruire que de ne pas détruire.] Mais je vous remettrai sur votre ancien chemin. Vous trouverez la paix et, moi, je ne serai plus seul avec ce que vous m'avez appris.

STAVROGUINE, qui s'est ressaisi : Je vous remercie de vos bonnes intentions. Mais en attendant que vous puissiez m'aider à trouver le lièvre, vous pourriez me rendre le service plus modeste que je suis venu vous demander.

CHATOV : Lequel ?

STAVROGUINE : S'il m'arrivait de disparaître, d'une façon ou de l'autre, je voudrais que vous veilliez sur ma femme.

CHATOV : Votre femme ? Vous êtes marié ?

STAVROGUINE : Oui, avec Maria Timopheievna. [Je sais que vous avez beaucoup d'influence sur elle. Vous êtes le seul qui puissiez...]

CHATOV : Il est donc vrai que vous l'avez épousée ?

STAVROGUINE : Il y a quatre ans de cela. À Pétersbourg.

CHATOV : Vous a-t-on forcé à l'épouser ?

STAVROGUINE : Forcé ? Non.

CHATOV : Avez-vous un enfant d'elle ?

STAVROGUINE : Elle n'a jamais eu d'enfant et ne pouvait en avoir. Maria Timopheievna est restée vierge. Mais je vous prie seulement de veiller sur elle.

Chatov le regarde partir, stupéfait. Puis il court vers lui.

CHATOV : Ah ! je comprends. je vous connais. Je vous connais. Vous l'avez épousée pour vous châtier d'une faute affreuse. (Stavroguine a un geste d'impatience.) Écoutez, écoutez, allez voir Tikhone.

STAVROGUINE : Qui est Tikhone ?

CHATOV : Un ancien évêque qui s'est retiré ici au monastère de Saint-Euthyme. Il vous aidera.

STAVROGUINE le regarde : Qui pourrait m'aider en ce monde ? Même pas vous,

Chatov. Et je ne vous demanderai plus rien. Bonsoir.

Noir

Deuxième partie

## SEPTIÈME TABLEAU

[Retour à la table des matières](#)

Un pont de bateaux. Stavroguine marche dans une autre direction sous la pluie, ayant ouvert son parapluie. Fedka surgit derrière lui.

FEDKA : Est-ce que je pourrais, Monsieur, profiter de votre parapluie ?

Stavroguine s'arrête. La scène a lieu sous le parapluie, les yeux dans les yeux.

STAVROGUINE : Qui es-tu ?

FEDKA : Moi, rien d'important. Mais vous, vous êtes monsieur Stavroguine, un seigneur !

STAVROGUINE : Tu es Fedka le forçat !

FEDKA : Je ne suis plus forçat. J'étais condamné à perpétuité, c'est vrai. Mais j'ai trouvé le temps long et j'ai changé d'occupation.

STAVROGUINE : Que fais-tu ici ?

FEDKA : Rien. J'ai besoin d'un passeport. En Russie, on ne peut faire un pas sans passeport. Heureusement un homme que vous connaissez, Pierre Verkhovensky, m'en a promis un. En attendant, je vous guettais, dans l'espoir que votre grâce me donnerait trois roubles.

STAVROGUINE : Qui t'a donné l'ordre de me guetter ?

FEDKA : Personne, personne ! Quoique Pierre Verkhovensky m'ait dit comme ça que, peut-être, par mes talents, je pourrais rendre service à votre grâce, dans certaines circonstances, en vous débarrassant de certains gêneurs. Comme il m'a dit aussi que vous passeriez par ce pont pour aller visiter certaines personnes de l'autre côté de la rivière, voilà trois nuits que je vous attends. Vous voyez que je mérite mes trois roubles.

STAVROGUINE : Bon. Écoute. J'aime être compris. Tu n'auras pas un kopeck de moi et je n'ai ni n'aurai jamais besoin de toi. Si jamais je te retrouve sur mon chemin, sur ce pont ou ailleurs je te ligote et je te livre à la police.

FEDKA : Oui, mais moi j'ai besoin de vous.

STAVROGUINE : File ou je frappe.

FEDKA : Considérez, Monsieur, que je suis un pauvre orphelin sans défense, et qu'il pleut !

STAVROGUINE : Je t'en donne ma parole d'honneur, si je te retrouve, je te ligote.

FEDKA : Je vous attendrai quand même. On ne sait jamais !

Il disparaît. Stavroguine regarde dans sa direction puis reprend sa marche.

Noir

Deuxième partie

# HUITIÈME TABLEAU

## LA MAISON DES LEBIADKINE

[Retour à la table des matières](#)

Stavroguine est déjà dans la pièce. Lebiadkine le débarrasse de son parapluie.

LEBIADKINE : Quel temps affreux ! Oh ! vous êtes mouillé. (Il avance un fauteuil.) S'il vous plait, s'il vous plait. (Il se redresse.) Ah ! vous regardez cette pièce. Vous voyez, je vis comme un moine. L'abstinence, la solitude, la pauvreté, selon les trois vœux des anciens chevaliers.

STAVROGUINE : Vous croyez que les anciens chevaliers prononçaient des vœux de ce genre ?

LEBIADKINE : Je ne sais pas. Je confonds peut-être.

STAVROGUINE : Vous confondez certainement. J'espère que vous n'avez pas bu.

LEBIADKINE : À peine.

STAVROGUINE : Je vous avais prévenu de ne pas vous enivrer.

LEBIADKINE : Oui. Étrange exigence !

STAVROGUINE : Où est Maria Timopheievna ?

LEBIADKINE : À côté.

STAVROGUINE : Elle dort ?

LEBIADKINE : Oh ! non, elle consulte les cartes. Elle vous attend. Dès qu'elle a su la nouvelle, elle a fait toilette.

STAVROGUINE : Je la verrai tout à l'heure. Auparavant, j'ai quelque chose à régler avec vous !

LEBIADKINE : Je l'espère. Tant de choses se sont accumulées dans mon cœur. Je voudrais pouvoir vous parler librement, comme au temps jadis. Ah ! vous avez joué un si grand rôle dans ma vie. Et maintenant, on me traite si cruellement.

STAVROGUINE : Je vois, capitaine, que vous n'avez nullement changé depuis quatre ans. (Il le regarde en silence.) [Ils sont donc dans le vrai ceux qui prétendent que la seconde moitié de la vie humaine est déterminée par les habitudes acquises au cours de la première.

LEBIADKINE : Oh ! les paroles sublimes ! Allons, c'est dit, l'énigme de la vie est résolue ! Et cependant,] au contraire, au contraire, je suis en train de changer de peau comme un serpent. J'ai d'ailleurs écrit mon testament.

STAVROGUINE : Curieux. Pour léguer quoi et à qui ?

LEBIADKINE : Je veux léguer mon squelette aux étudiants.

[STAVROGUINE : Vous en espérez une récompense de votre vivant ?

LEBIADKINE : Et pourquoi pas ? Voyez-vous, j'ai lu dans les journaux la biographie d'un Américain. Il a légué son immense fortune à des fondations scientifiques, son squelette aux étudiants de l'Académie du lieu, et sa peau pour en faire un tambour sur lequel on battrait nuit et jour l'hymne national américain. Mais, hélas, nous ne sommes que des pygmées en comparaison des Américains et de l'audace de leur pensée. Si j'essayais d'en faire autant, on m'accuserait d'être un socialiste et on confisquerait ma peau. Aussi, j'ai dû me contenter des étudiants. Je veux leur léguer mon squelette, mais à condition que l'on colle sur mon crâne une étiquette avec cette mention : « Un libre penseur repentant. »]

STAVROGUINE : Vous saviez donc que vous êtes en danger de mort.

LEBIADKINE, sursautant : Moi, mais non, que voulez-vous dire ? En voilà une plaisanterie !

STAVROGUINE : N'avez-vous pas écrit une lettre au gouverneur pour dénoncer le groupe de Verkhovensky dont vous faites pourtant partie ?

LEBIADKINE : Je ne fais pas partie de leur groupe. J'ai accepté de répandre des proclamations, mais pour rendre service en quelque sorte. J'ai écrit au gouverneur pour expliquer quelque chose de ce genre. Mais si Verkhovensky croit vraiment... Oh ! je veux aller à Saint-Pétersbourg. C'est pour cela d'ailleurs, mon cher bienfaiteur, que je vous attendais. J'ai besoin d'argent pour aller là-bas.

STAVROGUINE : Vous n'aurez rien de moi. je vous ai déjà trop donné.

LEBIADKINE : C'est vrai. Mais moi, j'ai accepté la honte.

STAVROGUINE : Quelle honte y a-t-il dans le fait que votre soeur soit mon épouse légitime ?

LEBIADKINE : Mais le mariage est tenu secret ! Il est tenu secret, il y a là un mystère fatal ! je reçois de vous de l'argent, bon, c'est normal ! Mais on me demande : « Pourquoi recevez-vous cet argent ? » je suis lié par ma parole et ne puis répondre, faisant ainsi tort à ma soeur et à l'honneur de ma famille.

STAVROGUINE : Je suis venu vous dire que Je vais réparer cet outrage fait à votre noble famille. Demain, sans doute, j'annoncerai notre mariage officiellement. La question du déshonneur familial sera donc réglée. Et aussi, naturellement, celle des subsides que je n'aurai plus à vous verser.

LEBIADKINE, affolé : Mais ce n'est pas possible. Vous ne pouvez rendre ce mariage public. Elle est à moitié folle.

STAVROGUINE : Je rendrai mes dispositions.

LEBIADKINE : Que dira votre mère ? Il vous faudra introduire votre femme dans votre maison.

STAVROGUINE : Cela ne vous regarde pas.

LEBIADKINE : Mais moi, que vais-je devenir ? Vous me rejetez comme une vieille botte éculée.

STAVROGUINE : Oui. Comme une vieille botte. C'est le mot. Appelez maintenant Maria Timopheievna.

Lebiadkine sort et ramène Maria Timopheievna qui reste au milieu de la salle.

STAVROGUINE, à Lebiadkine : Sortez maintenant. Non, pas par là. Vous écouteriez. Dehors.

LEBIADKINE : Mais il pleut.

STAVROGUINE : Prenez mon parapluie.

LEBIADKINE, égaré : Votre parapluie, vraiment, suis-je digne de cet honneur ?

STAVROGUINE : Tout homme est digne d'un parapluie.

LEBIADKINE : Oui, oui, certainement, cela fait partie des droits de l'homme !

Il sort.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Puis-je embrasser votre main ?

STAVROGUINE : Non. Pas encore.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Bien. Asseyez-vous dans la lumière pour que je vous regarde.

Stavroguine, Pour gagner le fauteuil, marche sur elle.  
Elle recule, le bras levé comme pour se protéger, une expression  
d'épouvante sur te visage.

Stavroguine s'arrête.

STAVROGUINE : Je vous ai effrayée. Pardonnez-moi.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Ce n'est rien. Non, je me suis trompée.

Stavroguine s'assied dans la lumière. Maria Timopheievna Pousse  
un cri.

STAVROGUINE, avec un peu d'impatience : Qu'y a-t-il ?

MARIA TIMOPHEIEVNA : Rien. Je ne vous reconnaissais pas, tout d'un coup. Il me  
semblait que vous étiez un autre. Qu'avez-vous dans la main ?

STAVROGUINE : Quelle main ?

MARIA TIMOPHEIEVNA : La droite. C'est un couteau !

STAVROGUINE : Voyez, ma main est vide.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Oui. Oui. Cette nuit, j'ai vu en rêve un homme qui  
ressemblait à mon prince et qui n'était pas lui. Il avançait vers moi avec un couteau. Ah !  
(Elle crie.) ] Êtes-vous le meurtrier de mon rêve ou mon prince ?

STAVROGUINE : Vous ne rêvez pas. Calmez-vous.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Si vous êtes mon prince, pourquoi ne m'embrassez-vous  
pas ? C'est vrai qu'il ne m'a jamais embrassée. Mais il était tendre. je ne sens rien de  
tendre qui me vienne de vous. Quelque chose s'agite en vous au contraire qui me menace.  
Lui m'appelait sa colombe. Il m'a donné une bague. « Regarde-la le soir et je te rejoindrai

dans ton sommeil. »

STAVROGUINE : Où est la bague ?

MARIA TIMOPHEIEVNA : Mon frère l'a eue. Et maintenant je suis seule la nuit. Toutes les nuits...

Elle pleure.

STAVROGUINE : Ne pleurez pas, Maria Timopheievna. Désormais, nous allons vivre ensemble.

Elle le regarde intensément.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Oui, votre voix est douce maintenant. Et je me souviens. Je sais pourquoi vous me dites que nous vivrons ensemble. L'autre jour, vous m'avez dit dans la calèche que notre mariage serait publié. Mais j'ai peur de cela aussi.

STAVROGUINE : Pourquoi ?

MARIA TIMOPHEIEVNA : Je ne saurai pas recevoir. Je ne vous conviens pas du tout. Je sais, il y a des laquais. Mais j'ai vu vos parentes, là-bas, dans votre maison. C'est à elles surtout que je ne conviens pas.

STAVROGUINE : Vous ont-elles blessée ?

MARIA TIMOPHEIEVNA : Blessée ? Pas du tout. Je vous regardais tous. Vous étiez là à vous fâcher, à vous chamailler. Vous ne savez même pas rire de bon cœur lorsque vous êtes ensemble. Tant de richesses et si peu de gaieté ! C'est affreux. Non, je n'étais pas blessée. Mais j'étais triste. Il m'a semblé que vous aviez honte de moi. Oui, vous aviez honte et, ce matin-là, vous avez commencé de vous éloigner, votre visage même a changé. Mon prince est parti. Seul est resté celui qui me méprisait, qui me haïssait peut-être. Plus de paroles douces, mais l'impatience, la fureur, le couteau...

Elle se lève et tremble.

STAVROGUINE, hors de lui brusquement : Assez ! Vous êtes folle, folle !

MARIA TIMOPHEIEVNA, d'une petite voix : Je vous en prie, prince. Allez dehors et entrez.

STAVROGUINE, encore tremblant et avec impatience : Entrer ? Pourquoi entrer ?

MARIA TIMOPHEIEVNA : Pour que je sache qui vous êtes. Pendant ces cinq ans, j'ai attendu qu'il vienne, je me représentais constamment comment il entrerait. Allez dehors et entrez, comme si vous étiez de retour après une longue absence, et alors, peut-être, je vous reconnaîtrai.

STAVROGUINE : Taisez-vous. Écoutez-moi maintenant. Rassemblez toute votre attention. Demain, si je suis encore en vie, je rendrai public notre mariage. Nous n'habiterons pas chez moi. Nous irons en Suisse, dans les montagnes. Nous passerons toute notre existence dans cet endroit qui est morne et désert. Voilà, comment je vois les choses.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Oui, oui, tu veux mourir, tu t'enterres déjà. Mais quand tu voudras vivre à nouveau, tu voudras te débarrasser de moi. De n'importe quelle manière !

STAVROGUINE : Non. Je ne quitterai pas cet endroit, je ne vous quitterai pas. Pourquoi me tutoyez-vous ?

MARIA TIMOPHEIEVNA : Parce que, maintenant, je t'ai reconnu et je sais que tu n'es pas mon prince. Lui n'aurait pas honte de moi. Il ne me cacherait pas dans des montagnes. Mais il me montrerait à tout le monde, oui, même à cette jeune demoiselle qui me dévorait du regard l'autre jour. Non, tu ressembles beaucoup à mon prince, mais c'est fini, j'ai percé ton mensonge. Toi, tu veux plaire à cette demoiselle. Tu la convoites.

STAVROGUINE : Allez-vous m'écouter ? Laissez cette folie !

MARIA TIMOPHEIEVNA : Lui ne m'a jamais dit que j'étais folle. C'était un prince, un aigle. Il pouvait se prosterner devant Dieu s'il voulait, ne pas se prosterner s'il ne voulait pas. Toi, Chatov t'a giflé. Tu es un laquais aussi.

STAVROGUINE, il la prend par les bras : Regardez-moi. Reconnaissez-moi. Je suis

votre mari.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Lâche-moi, imposteur. je ne crains pas ton couteau. Lui m'aurait défendue contre le monde entier. Toi, tu veux ma mort parce que je te gêne.

STAVROGUINE : Qu'as-tu dit, malheureuse ! Qu'as-tu dit ?

Il la rejette en arrière.

Elle tombe et il se précipite vers la sortie.

Elle court vers lui. Mais Lebiadkine surgit qui la maîtrise pendant qu'elle hurle.

MARIA TIMOPHEIEVNA : Assassin ! Anathème ! Assassin !

Noir

Deuxième partie

## NEUVIÈME TABLEAU

[Retour à la table des matières](#)

Le pont.

Stavroguine marche rapidement en parlant de façon indistincte.

Quand il a dépassé la moitié du pont, Fedka surgit derrière lui.

Stavroguine se retourne d'un coup, le saisit au collet et le renverse face contre terre, sans paraître faire effort. Puis il le lâche. Fedka est aussitôt sur pied avec, dans la main, un couteau large et court.

STAVROGUINE : À bas le couteau ! (Fedka fait disparaître le couteau. Stavroguine lui tourne le dos et reprend sa marche. Fedka le suit. Longue marche. Ce n'est plus le pont, mais une longue rue déserte.) J'ai failli te rompre le cou tant j'étais furieux.

FEDKA : Vous êtes fort, barine. L'âme est faible, mais le corps est vigoureux. Vos péchés doivent être grands.

STAVROGUINE rit : Tu prêches, maintenant ? On m'a dit pourtant que tu avais cambriolé une église la semaine dernière.

FEDKA : Pour dire le vrai, j'y étais entré pour prier. Et puis, j'ai pensé que la grâce divine m'avait conduit là et qu'il fallait en profiter puisque Dieu voulait bien me donner un coup de main.

STAVROGUINE : Tu as aussi égorgé le gardien.

FEDKA : C'est-à-dire que nous avons nettoyé l'église ensemble. Mais, au matin, près de la rivière, nous nous sommes disputés pour savoir qui porterait le plus gros sac. Et alors, j'ai péché.

STAVROGUINE : Superbe. Continue à égorger et à voler !

FEDKA : C'est ce que me dit le petit Verkhovensky. Moi, je veux bien. Les occasions ne manquent pas. Tenez, chez ce capitaine Liebadkine où vous êtes allé ce soir...

STAVROGUINE, s'arrêtant brusquement : Eh bien...

FEDKA : Là, vous n'allez pas encore me frapper ! je veux dire que cet ivrogne laisse la porte ouverte tous les soirs, tant il est ivre. N'importe qui pourrait entrer et tuer tout le monde, le frère et la sœur, dans la maison.

STAVROGUINE : Tu y es entré ?

FEDKA : Oui.

STAVROGUINE : Pourquoi n'as-tu pas tué tout le monde ?

FEDKA : J'ai calculé.

STAVROGUINE : Quoi ?

FEDKA : Je pouvais voler cent cinquante roubles après l'avoir tué, après les avoir tués, je veux dire. Mais si j'en crois le petit Verkhovensky, je pourrais recevoir de vous quinze cents roubles pour le même travail. Alors... (Stavroguine le regarde en silence.) je m'adresse à vous comme à un frère ou à un père. [Personne n'en saura rien et pas même le jeune Verkhovensky.] Mais j'ai besoin de savoir si vous désirez que je le fasse, soit que vous me le disiez, soit que vous me fassiez une petite avarice. (Stavroguine commence à rire en le regardant.) Allons, ne voudrez vous pas me donner les trois roubles que je vous ai déjà demandés ?

Stavroguine, riant toujours, sort des billets et les lâche un par un.  
Fedka les ramasse, poussant des « ah » qui continuent après que la lumière a baissé jusqu'au noir.

LE NARRATEUR : Celui qui tue, ou veut tuer, ou laisse tuer, celui-là souvent veut mourir. Il est le compagnon de la mort. Peut-être était-ce cela que voulait dire le rire de Stavroguine. Mais il n'est pas sûr que Fedka l'ait compris ainsi.

Noir

Deuxième partie

# [DIXIÈME TABLEAU <sup>[1]</sup>

## LA FORÊT DE BRYKOVO

[Retour à la table des matières](#)

Il fait humide. Le sol est détrempé. Du vent. Les arbres sont nus.

Sur la scène, des barrières. Devant chacune d'elles Stavroguine - un pardessus léger et un chapeau de castor blanc - et Gaganov - trente-trois ans, de grande taille, gras, bien nourri, blond.

Au milieu les témoins, Maurice Nicolaievitch - du côté de Gaganov - et Kirilov.

Les adversaires sont déjà armés.

KIRILOV : Je vous propose maintenant, et pour la dernière fois, de vous réconcilier. je ne parle que pour la forme, c'est mon devoir de témoin.

MAURICE NICOLAIEVITCH : J'approuve entièrement les paroles de M. Kirilov. Cette idée qu'on ne peut se réconcilier sur le terrain n'est qu'un préjugé, bon tout au plus pour des Français. D'ailleurs, ce duel est sans raison puisque M. Stavroguine est prêt à offrir de nouveau ses excuses.

STAVROGUINE : Je confirme une fois de plus ma proposition de présenter toutes les excuses possibles.

GAGANOV : Mais c'est insupportable ! Nous n'allons pas recommencer la même comédie. (À Maurice Nicolaievitch.) Si vous êtes mon témoin et non mon ennemi, expliquez à cet homme... (Il le désigne du pistolet.) ... que ses concessions ne font qu'aggraver l'insulte. a toujours l'air de considérer que mes offenses ne peuvent l'atteindre et qu'il n'y a pas de honte à se dérober devant moi. Il m'insulte sans trêve, je vous le dis, et vous,

vous ne faites que m'irriter pour que je le manque.

KIRILOV : Cela suffit. Je vous prie d'obéir à mon commandement. Regagnez vos places. (Les adversaires regagnent leurs places, derrière les barrières, presque en coulisses.) Un, deux, trois. Allez.

Les adversaires se dirigent l'un vers l'autre. Gaganov tire, s'arrête, et, voyant qu'il a manqué Stavroguine, vient se placer en cible à la barrière.

Stavroguine marche à sa rencontre, tire plus haut que Gaganov. Puis sort un mouchoir de sa poche et en enveloppe son petit doigt.

KIRILOV : Êtes-vous blessé ?

STAVROGUINE : La balle m'a effleuré.

KIRILOV : Si votre adversaire ne se déclare pas satisfait, votre duel doit continuer.

GAGANOV : Je déclare que cet homme a tiré volontairement en l'air. C'est une injure de plus.

STAVROGUINE : Je vous donne ma parole d'honneur que je n'ai pas voulu vous offenser. J'ai tiré en l'air pour des raisons qui ne regardent que moi.

MAURICE : Il me semble cependant que si l'un des adversaires déclare à l'avance qu'il tirera en l'air, le duel ne peut continuer.

STAVROGUINE : Je n'ai nullement déclaré que je tirerais chaque fois en l'air. Vous ne savez pas comment je tirerai la deuxième fois.

GAGANOV : je répète qu'il l'a fait exprès. Mais je veux tirer une deuxième fois, selon mon droit.

KIRILOV, sèchement : C'est votre droit, en effet.

MAURICE : S'il en est ainsi, le duel continue.

Même jeu. Gaganov arrive à la barrière, vise longuement Stavroguine qui attend, immobile, les bras baissés.

La main de Gaganov tremble.

KIRILOV : Vous visez trop longtemps. Tirez. Tirez vite.

Le coup part. Le chapeau de Stavroguine est emporté.

Kirilov le ramasse et le donne à Stavroguine.

Tous deux examinent le chapeau.

MAURICE : Tirez à votre tour. Ne faites pas attendre votre adversaire.

Stavroguine regarde Gaganov et décharge son pistolet vers le haut.

Gaganov, fou de rage, sort en courant. Maurice Nicolaievitch le suit.

KIRILOV : Pourquoi ne l'avez-vous pas tué ? Vous l'avez offensé encore plus gravement.

STAVROGUINE : Que fallait-il faire ?

KIRILOV : Ne pas le provoquer en duel ou le tuer.

STAVROGUINE : Je ne voulais pas le tuer. Mais si je ne l'avais pas provoqué, il m'aurait souffleté en public.

KIRILOV : Eh bien, vous auriez été souffleté !

STAVROGUINE : Je commence à n'y rien comprendre. Pourquoi est-ce que tout le monde attend de moi ce qu'on n'attend de nul autre ? Pourquoi dois-je supporter ce que personne ne supporte et accepter des fardeaux que personne ne pourrait porter ?

KIRILOV : Vous recherchez ces fardeaux, Stavroguine.

STAVROGUINE : Ah ! (Un silence.) Vous vous en êtes aperçu ?

KIRILOV : Oui.

STAVROGUINE : Cela se voit tant que cela ?

KIRILOV : Oui.

Silence. Stavroguine met son chapeau et l'ajuste. Il reprend son air distant, puis regarde Kirilov.

STAVROGUINE, lentement : On se lasse des fardeaux, Kirilov. Et ce n'est pas de ma faute si cet imbécile m'a manqué.

Noir]

Deuxième partie

# ONZIÈME TABLEAU

## CHEZ VARVARA STAVROGUINE

[Retour à la table des matières](#)

Stavroguine, au centre, dort, assis, très droit, sur le divan, complètement immobile, un pansement au doigt. On perçoit à peine sa respiration. Son visage est pâle et sévère, comme pétrifié, ses sourcils légèrement froncés.

Entre Dacha qui court vers lui, s'arrête et le regarde. Elle fait un signe de croix sur lui. Il ouvre les yeux et reste immobile, fixant obstinément le même point devant lui.

DACHA : Êtes-vous blessé ?

STAVROGUINE, la regardant : Non.

DACHA : Avez-vous versé le sang ?

STAVROGUINE : Non, je n'ai tué personne et surtout personne ne m'a tué, comme vous voyez. Le duel s'est passé stupidement. J'ai tiré en l'air et Gaganov m'a manqué. je n'ai pas de chance. Mais je suis fatigué et je voudrais rester seul.

DACHA : Bien. Je cesserai de vous voir, puisque vous me fuyez toujours. Je sais qu'à la fin je vous retrouverai.

STAVROGUINE : À la fin ?

DACHA : Oui. Quand tout sera terminé, appelez-moi et je viendrai.

Il la regarde et semble s'éveiller tout à fait.

STAVROGUINE, avec naturel : Je suis si lâche et si vil, Dacha, que je crois que je vous appellerai effectivement tout à la fin. Et vous, malgré toute votre sagesse, vous accourrez en effet. Mais, dites-moi, viendrez-vous quelle que soit la fin ? (Dacha se tait.) Même si j'ai commis entre-temps le pire des actes ?...

DACHA le regarde : Allez-vous faire périr votre femme ?

STAVROGUINE : Non. Non. Ni elle ni personne. Je ne le veux pas. Peut-être ferai-je périr l'autre, la jeune fille... Peut-être ne pourrai-je pas m'en empêcher. Ah ! laissez-moi, Dacha, pourquoi vous perdre avec moi ?

Il se lève.

DACHA : Je sais qu'à la fin je resterai seule avec vous, et j'attends ce moment. je prie pour cela.

STAVROGUINE : Vous priez ?

DACHA : Oui. Depuis un certain jour, je n'ai pas cessé de prier.

STAVROGUINE : Et si je ne vous appelle pas. Et si je prends la fuite...

DACHA : Cela ne se peut. Vous m'appellerez.

STAVROGUINE : Il y a beaucoup de mépris dans ce que vous me dites.

DACHA : Il n'y a pas seulement du mépris.

STAVROGUINE rit : Il y a donc du mépris. Cela ne fait rien. je ne veux pas vous perdre avec moi.

DACHA : Vous ne me perdrez pas. Si je ne viens pas près de vous, je me ferai religieuse, je garderai les malades.

STAVROGUINE : Infirmière ! C'est cela. Au fond, vous vous intéressez à moi comme une infirmière. Après tout, c'est de cela que j'ai peut-être le plus besoin.

DACHA : Oui, vous êtes malade.

Stavroguine, brusquement, prend une chaise et l'envoie sans effort apparent de l'autre côté de la pièce.

Dacha pousse un cri.

Stavroguine lui tourne le dos puis va s'asseoir.

Il parle ensuite avec naturel, comme si rien ne s'était passé.

STAVROGUINE : Voyez-vous, Dacha, j'ai constamment des apparitions maintenant. Des sortes de petits démons. Il y en a un surtout...

DACHA : Vous m'en avez déjà parlé. Vous êtes malade.

STAVROGUINE : Cette nuit, il s'est assis tout près de moi et ne m'a pas quitté. Il est bête et insolent. Et médiocre. Oui. Médiocre. je suis furieux que mon démon personnel puisse être médiocre.

DACHA : Vous en parlez comme s'il existait en réalité. Oh ! que Dieu vous préserve de cela !

STAVROGUINE : Non, non, je ne crois pas au diable. Pourtant, cette nuit, les démons sortaient de tous les marécages et ils fondaient sur moi. Tenez, un diabolin m'a proposé, sur le pont, de couper la gorge à Lebiadkine et à sa sœur Maria Timopheievna, pour me débarrasser de mon mariage. Il m'a demandé trois roubles d'avance. Mais il a chiffré le coût de l'opération à quinze cents roubles. C'était un diable comptable.

DACHA : Êtes-vous sûr qu'il s'agissait d'une apparition ?

STAVROGUINE : Non, ce n'était pas une apparition. C'était Fedka, le forçat évadé.

DACHA : Qu'avez-vous répondu ?

STAVROGUINE : Moi ? Rien. Pour m'en débarrasser, je lui ai donné les trois roubles et même davantage. (Dacha pousse une exclamation.) Oui. Il doit croire que je suis d'accord. Rassurez cependant votre cœur compatissant. Pour qu'il agisse, il faudrait que je lui donne l'ordre. Peut-être après tout le donnerai-je !

DACHA, joignant les mains : Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi me tourmente-t-il ainsi ?

STAVROGUINE : Pardonnez-moi. Ce n'était qu'une plaisanterie. C'est ainsi, d'ailleurs, depuis la nuit dernière : j'ai une envie terrible de rire, de rire, sans m'arrêter, longtemps, toujours... (Il rit sans gaieté comme en se forçant. Dacha tend la main vers lui.) J'entends une calèche. Ce doit être ma mère.

DACHA : Que Dieu vous garde de votre démon. Appelez-moi. je viendrai.

STAVROGUINE : Écoutez, Dacha. Si j'allais voir Fedka et que je lui donne l'ordre, viendriez-vous, viendriez-vous même après le crime ?

DACHA, en larmes : Oh ! Nicolas, Nicolas, je vous en prie, ne restez pas seul, ainsi... Allez voir Tikhone, au séminaire, il vous aidera.

STAVROGUINE : Encore !

DACHA : Oui, Tikhone. Et moi, ensuite, moi-même, après, je viendrai, je viendrai...

Elle fuit en pleurant.

STAVROGUINE : Elle viendra, bien sûr, elle viendra. Avec délectation. (Avec dégoût.) Ah !...

[ALEXIS EGOROVITCH, qui entre <sup>[2]</sup> : Maurice Nicolaievitch... désire vous voir.

STAVROGUINE : Lui ? Que peut-il... (Il a un sourire orgueilleux.) Qu'il entre.

Entre Maurice Nicolaievitch. Alexis Egorovitch sort.

Maurice Nicolaievitch voit le sourire de Stavroguine et s'arrête, comme s'il s'appêtait à faire demi-tour. Mais Stavroguine change de

physionomie et, d'un air sincèrement étonné, lui tend la main, que Maurice Nicolaievitch ne prend pas. Stavroguine sourit à nouveau, mais d'un air courtois.

STAVROGUINE : Asseyez-vous.

Maurice Nicolaievitch s'assied sur une chaise, Stavroguine de biais sur le divan.

Pendant un moment Stavroguine considère en silence son visiteur qui semble hésiter.

Puis il parle soudain.

MAURICE : Si vous le pouvez, épousez Lisa Nicolaievna.

Stavroguine le regarde sans changer d'expression. Maurice Nicolaievitch le regarde fixement.

STAVROGUINE, après un silence : Si je ne me trompe, Lisa Nicolaievna est votre fiancée ?

MAURICE : Oui, nous sommes officiellement fiancés.

STAVROGUINE : Vous seriez-vous disputés ?

MAURICE : Non. Elle m'aime et elle m'estime, selon ses propres paroles. Et ses paroles sont ce qu'il y a de plus précieux pour moi.

STAVROGUINE : Je le comprends.

MAURICE : Je sais cependant que si vous l'appeliez quand elle sera à l'église, devant l'autel, sous son voile, elle m'abandonnera, moi et les autres, pour vous suivre.

STAVROGUINE : Ne vous trompez-vous pas ?

MAURICE : Non, elle dit vous haïr, elle est sincère. Mais, profondément, elle vous aime de façon démente. Et moi, qu'elle dit aimer, il lui arrive de me détester follement.

STAVROGUINE : Je suis cependant surpris que vous disposiez de Lisa Nicolaievna. Vous y a-t-elle autorisé ?

MAURICE : Vous prononcez là des paroles qui sont basses, des paroles de vengeance et de triomphe. Mais je ne crains pas de m'humilier plus encore. Non, je n'ai aucun droit, aucune autorisation. Lisa ignore ma démarche. C'est à son insu que je viens vous dire que vous seul pouvez la rendre heureuse et que vous devez prendre ma place devant l'autel. Du reste, après cette démarche, je ne pourrai plus l'épouser, ni me supporter moi-même.

STAVROGUINE : Si je l'épousais, vous vous tueriez après le mariage ?

MAURICE : Non. Beaucoup plus tard. Jamais, peut-être...

STAVROGUINE : Vous dites cela pour me tranquilliser.

MAURICE : Vous tranquilliser ! Que vous importe un peu de sang de plus ou de moins !

STAVROGUINE, après un temps : Croyez que je suis très touché par votre proposition. Cependant, qu'est-ce qui vous pousse à croire que mes sentiments pour Lisa sont tels que je veuille l'épouser ?

MAURICE se lève brusquement : Comment ? Ne l'aimez-vous pas ? N'avez-vous pas cherché à obtenir sa main ?

STAVROGUINE : En général, je ne puis parler à personne de mes sentiments pour une femme, sauf à cette femme elle-même. Pardonnez-moi, c'est une bizarrerie de ma nature. Toutefois, je puis vous dire la vérité sur le reste : je suis marié et il ne m'est donc plus possible d'épouser une autre femme, ou de chercher à obtenir sa main, comme vous dites.

Maurice Nicolaievitch le regarde, pétrifié, pâlit, puis donne un violent coup de poing sur la table.

MAURICE : Si après un tel aveu vous ne laissez pas Lisa tranquille, je vous tuerai à coups de bâton, comme un chien.

Il se, lève, d'un bond, sort et, à la porte, bouscule Pierre Verkhovensky qui allait entrer.]

PIERRE : Eh bien ! Il est fou. Que lui avez-vous fait ?

STAVROGUINE, riant : Rien. Du reste, cela ne vous regarde pas.

PIERRE : Je suis sûr qu'il est venu vous offrir sa fiancée ? Hein ? C'est moi qui l'y ai poussé indirectement, figurez-vous. Et s'il refuse de nous la céder, nous la lui prendrons nous-mêmes, n'est-ce pas ? C'est un joli morceau <sup>[3]</sup>.

STAVROGUINE : Vous avez toujours l'intention de m'aider à la prendre, je vois.

PIERRE : Dès que vous le déciderez. On vous débarrassera de vos charges. Ça ne vous coûtera rien.

STAVROGUINE : Si. Quinze cents roubles... Au fait, que venez-vous faire ici ?

PIERRE : Comment ? Vous avez oublié ? Et notre réunion ? Je suis venu vous rappeler qu'elle a lieu dans une heure.

STAVROGUINE : Ah ! c'est vrai ! Excellente idée. Vous ne pouviez pas mieux tomber. J'ai envie de m'amuser. Quel rôle dois-je jouer ?

PIERRE : Vous êtes un des membres du comité central et vous êtes au courant de toute l'organisation secrète.

STAVROGUINE : Que dois-je faire ?

PIERRE : Prendre un air ténébreux, c'est tout.

STAVROGUINE : Mais il n'y a pas de comité central ?

PIERRE : Il y a vous et moi.

STAVROGUINE : C'est-à-dire vous. Et il n'y a pas d'organisation ?

PIERRE : Il y en aura une si j'arrive à organiser ces imbéciles en groupe, à les souder en un seul bloc.

STAVROGUINE : Bravo ! Comment vous y prendrez-vous ?

PIERRE : Eh bien ! d'abord des titres, des fonctions, secrétaire, trésorier, président, vous voyez cela ! Puis la sentimentalité. La justice, pour eux, c'est la sentimentalité. Donc, il faut les laisser parler beaucoup, surtout les imbéciles. De toute façon, ils sont unis par la crainte de l'opinion. Ça, c'est une force, un vrai ciment. Ce dont ils ont le plus peur, c'est de passer pour réactionnaires. Donc, ils sont forcés d'être révolutionnaires. Ils auraient honte de penser par eux-mêmes, d'avoir une idée personnelle. Par conséquent, ils penseront comme je le voudrai.

STAVROGUINE : Excellent programme ! Mais je connais une bien meilleure manière de cimenter ce joli groupe. Poussez quatre membres à tuer le cinquième sous prétexte qu'il moucharde et ils seront liés par le sang. Mais que je suis bête : c'est bien votre idée, n'est-ce pas, puisque vous voulez faire tuer Chatov ?

PIERRE : Moi ! Mais comment... vous n'y pensez pas !

STAVROGUINE : Non, je n'y pense pas. Mais vous, vous y pensez. Et si vous voulez mon avis, ce n'est pas si bête. [Pour lier les hommes, il y a quelque chose de plus fort que la sentimentalité ou la crainte de l'opinion, c'est le déshonneur.] Le meilleur moyen pour séduire nos compatriotes et les entraîner, c'est de prêcher ouvertement le droit au déshonneur.

PIERRE : Mais oui, je le sais. Vive le déshonneur et tout le monde viendra à nous, personne ne voudra rester en arrière. Ah ! Stavroguine, vous comprenez tout ! Vous serez le chef, je serai votre secrétaire. Nous embarquerons sur une nef. Les rames seront d'érable, les voiles de soie, et, sur le château arrière, nous mettrons Lisa Nicolaievna.

STAVROGUINE : À cette prophétie, il, n'y a que deux objections. La première est que je ne serai pas votre chef...

PIERRE : Vous le serez, je vous expliquerai...

STAVROGUINE : La seconde est que le ne vous aiderai pas à tuer Chatov pour lier vos imbéciles.

Il rit à gorge déployée.

PIERRE, écarlate de fureur : Je... Il faut que j'aille prévenir Kirilov.

Il sort précipitamment.

Lui sorti, Stavroguine cesse de rire et va s'asseoir, muet et sinistre, sur le divan.

Noir

La rue. Pierre Verkhovensky marche vers la rue de l'Épiphanie.

LE NARRATEUR surgissant derrière Verkhovensky : En même temps que Pierre Verkhovensky, quelque chose s'était mis en marche dans la ville. Des incendies mystérieux éclatèrent ; le nombre des vols doubla. Un sous-lieutenant, qui avait pris l'habitude de brûler des cierges dans sa chambre devant des ouvrages matérialistes, griffa et mordit son commandant. Une dame de la plus haute société se mit à battre ses enfants à heure fixe et à insulter les pauvres quand l'occasion s'en présentait. Une autre enfin voulut pratiquer l'amour libre avec son mari. « C'est impossible », lui disait-on. « Comment, impossible, criait-elle. Nous sommes libres. » Nous étions libres en effet, mais de quoi ?

Deuxième partie

## DOUZIÈME TABLEAU

[Retour à la table des matières](#)

Kirilov, Fedka et Pierre Verkhovensky dans le salon Philipov.  
La chambre de Chatov est à demi éclairée.

PIERRE, à Fedka : Monsieur Kirilov te cachera.

FEDKA : Vous êtes un vilain petit cafard, mais je vous obéis, je vous obéis. Souvenez-vous seulement de ce que vous m'avez promis.

PIERRE : Cache-toi.

FEDKA : J'obéis. Souvenez-vous.

Fedka disparaît.

KIRILOV, comme une constatation : Il vous déteste.

PIERRE : Je n'ai pas besoin qu'il m'aime, j'ai besoin qu'il obéisse. Asseyez-vous, j'ai à vous parler. je suis venu vous rappeler la convention qui nous lie.

KIRILOV : Je ne suis lié par rien rd à rien.

PIERRE, sursautant : Quoi, vous avez changé d'avis ?

KIRILOV : Je n'ai pas changé d'avis. Mais j'agis selon ma volonté. Je suis libre.

PIERRE : D'accord, d'accord. J'admets que c'est votre libre volonté, pourvu que cette volonté n'ait pas changé. Vous vous emballez pour un mot. Vous êtes devenu bien irritable ces temps derniers.

KIRILOV : Je ne suis pas irritable, mais je ne vous aime pas. Cependant, je tiendrai ma parole.

PIERRE : Il faut cependant que ce soit bien clair entre nous. Vous voulez toujours vous tuer ?

KIRILOV : Toujours.

PIERRE : Parfait. Reconnaissez que personne ne vous y a forcé.

KIRILOV : Vous vous exprimez sottement.

PIERRE : D'accord, d'accord. je me suis exprimé bien sottement. Sans aucun doute, on ne pouvait pas vous forcer. je continue. Vous faisiez partie de notre organisation et vous vous êtes ouvert de votre projet à l'un de ses membres ?

KIRILOV : Je ne me suis pas ouvert, j'ai dit seulement que je le ferai.

PIERRE : Bon, bon. Vous n'aviez pas à vous confesser en effet. Vous l'avez dit. Parfait.

KIRILOV : Non, ce n'est pas parfait. Vous parlez pour ne rien dire. J'ai décidé de me tuer parce que telle est mon idée. Vous vous êtes dit que ce suicide peut rendre service à l'organisation. Si vous faites un mauvais coup ici et qu'on recherche les coupables, je me fais sauter la cervelle, et je laisse une lettre où je déclare que c'est moi le coupable. Vous m'avez donc demandé d'attendre avant de me tuer. je vous ai répondu que j'attendrais, puisque ça m'était égal.

PIERRE : Bon. Mais vous vous êtes engagé à rédiger cette lettre avec moi et à vous tenir à ma disposition. Pour cela seulement, bien sûr, car pour tout le reste, vous êtes

libre.

KIRILOV : Je n'ai pas pris d'engagement. J'ai consenti parce que cela m'était indifférent.

PIERRE : Si vous voulez. Êtes-vous toujours dans les mêmes dispositions ?

KIRILOV : Oui. Ce sera bientôt ?

PIERRE : Dans quelques jours.

KIRILOV : Se lève et semble réfléchir : De quoi faudra-t-il me déclarer coupable ?

PIERRE : Vous le saurez.

KIRILOV : Bon. Mais n'oubliez pas ceci. je ne vous aiderai en rien contre Stavroguine.

PIERRE : D'accord, d'accord.

Entre Chatov, de l'intérieur.

Kirilov va s'asseoir dans un coin.

PIERRE : C'est bien d'être venu.

CHATOV : Je n'ai pas besoin de votre approbation.

PIERRE : Vous avez tort. Dans la situation où vous êtes, vous aurez besoin de mon aide et j'ai déjà dépensé beaucoup de salive en votre faveur.

CHATOV : Je n'ai de comptes à rendre à personne. je suis libre.

PIERRE : Pas tout à fait. On vous a confié beaucoup de choses. Vous n'avez pas le droit de rompre sans prévenir.

CHATOV : J'ai envoyé une lettre très claire.

PIERRE : Nous ne l'avons pas comprise clairement. Ils disent que vous pourriez les dénoncer maintenant. je vous ai défendu.

CHATOV : Il y a comme ça des avocats dont le métier est de faire pendre les gens.

PIERRE : En tout cas, ils sont d'accord, maintenant, pour que vous repreniez votre liberté, à condition que vous rendiez la presse d'imprimerie et tous les papiers.

CHATOV : Je vous rendrai la presse.

PIERRE : Où est-elle ?

CHATOV : Dans la forêt. Près de la clairière de Brykovo. J'ai tout enfoui dans la terre.

PIERRE, avec une sorte de sourire : Dans la terre ? Très bien ! C'est très bien, vraiment.

On frappe. Entrent les conjurés : Lipoutine, Virguinsky, Chigalev, Liamchine, et un séminariste défroqué. Ils discutent tout en s'installant.

Chatov et Kirilov dans un coin.

VIRGUINSKY, à la porte : Ah ! Voilà Stavroguine.

LIPOUTINE : Ce n'est pas trop tôt.

LE SÉMINARISTE : Messieurs, je n'ai pas l'habitude de perdre mon temps. Puisque vous avez eu la bonté de m'inviter à cette réunion, oserais-je poser une question ?

LIPOUTINE : Osez, mon cher, osez. Vous jouissez ici de la sympathie générale depuis cette bonne farce que vous avez faite à la colporteuse en mélangeant des photographies obscènes à ses évangiles.

LE SÉMINARISTE : Ce n'est pas une farce. Je l'ai fait par conviction, étant d'avis qu'il faut fusiller Dieu.

LIPOUTINE : Est-ce là ce qu'on apprend au séminaire ?

LE SÉMINARISTE : Non. Au séminaire, on souffre à cause de Dieu. Donc, on le hait. En tout cas voici ma question : sommes-nous, oui ou non, en séance ?

CHIGALEV : Je constate que nous continuons à parler pour ne rien dire. Les responsables peuvent-ils nous dire pourquoi nous sommes là ?

Tous regardent Verkhovensky qui change d'attitude comme s'il allait parler.

LIPOUTINE, précipitamment : Liamchine, je vous prie, mettez-vous au piano.

LIAMCHINE : Comment ! Encore ! C'est chaque fois la même chose !

LIPOUTINE : De cette manière, personne ne pourra nous entendre. Jouez, Liamchine ! Pour la cause !

VIRGUINSKY : Mais oui, jouez, Liamchine.

Liamchine se met au piano et joue une valse au petit bonheur.  
Tous regardent Verkhovensky, qui, loin de parler, a repris son attitude endormie.

LIPOUTINE : Verkhovensky, n'avez-vous aucune déclaration à faire ?

PIERRE, bâillant : Absolument aucune. Mais je voudrais un verre de cognac.

LIPOUTINE : Et vous, Stavroguine ?

STAVROGUINE : Non, merci, je ne bois plus.

LIPOUTINE : Il ne s'agit pas de cognac. Je vous demande si vous voulez parler.

STAVROGUINE : Parler ? Et de quoi donc ? Non.

Virguinsky donne la bouteille de cognac à Pierre Verkhovensky qui en boira beaucoup pendant toute la soirée. Mais Chigalev se lève, morne et sombre, et dépose sur la table un épais cahier, couvert d'une écriture menue, que tous regardent avec crainte.

CHIGALEV : Je demande la parole.

VIRGUINSKY : Vous l'avez. Prenez-la.

Liamchine joue plus fort.

LE SÉMINARISTE : Permettez, monsieur Liamchine, mais véritablement, on ne s'entend plus.

Liamchine s'arrête.

CHIGALEV : Messieurs, en sollicitant votre attention, je vous dois quelques explications préliminaires.

PIERRE : Liamchine, passez-moi les ciseaux qui sont sur le piano.

LIAMCHINE : Des ciseaux ? Pour quoi faire ?

PIERRE : Oui. J'ai oublié de me couper les ongles. Il y a déjà trois jours que j'aurais dû le faire. Continuez, Chigalev, continuez, je ne vous écoute pas.

CHIGALEV : M'étant consacré entièrement à l'étude de la société de l'avenir, je suis arrivé à la conclusion que, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, tous les créateurs de systèmes sociaux n'ont dit que des bêtises. Il a donc fallu que je construisse mon propre système d'organisation. Le voici ! (Il frappe le cahier.) Mon système, à vrai dire, n'est pas complètement achevé. Tel quel, il nécessitera cependant une discussion. Car

je devrai vous expliquer aussi la contradiction à laquelle j'aboutis. Partant de la liberté illimitée, j'aboutis en effet au despotisme illimité.

VIRGUINSKY : Ce sera difficile à faire avaler au peuple !

CHIGALEV : Oui. Et pourtant, j'insiste là-dessus, il n'y a pas, il ne peut y avoir d'autre solution au problème social que la mienne. Elle est peut-être désespérante, mais il n'y en a pas d'autre.

LE SÉMINARISTE : Si j'ai bien compris l'ordre du jour concerne l'immense désespoir de M. Chigalev.

CHIGALEV : Votre expression est plus juste que vous ne pensez. Oui, j'ai été acculé au désespoir. Et cependant, il n'y avait pas d'autre issue que ma solution. Si vous ne l'adoptez pas, vous ne ferez rien de sérieux. Et un jour vous y reviendrez.

LE SÉMINARISTE : Je propose de voter pour savoir jusqu'à quel point le désespoir de monsieur Chigalev présente un intérêt et s'il est nécessaire que nous consacrons notre séance à écouter la lecture de son livre,

VIRGUINSKY : Votons, Votons !

LIAMCHINE : Oui, Oui.

LIPOUTINE : Messieurs, messieurs ! Ne nous énervons pas. Chigalev est trop modeste. J'ai lu son livre. On peut discuter certaines de ses conclusions. Mais il est parti de la nature humaine, telle que nous la connaissons désormais par la science et il a résolu le problème social, vraiment,

LE SÉMINARISTE : Vraiment ?

LIPOUTINE : Mais oui. Il propose de partager l'humanité en deux parties inégales. Un dixième environ recevra la liberté absolue et une autorité illimitée sur les neuf autres dixièmes qui devront perdre leur personnalité et devenir en quelque sorte un troupeau. Maintenus dans la soumission sans bornes des brebis, ils atteindront, en revanche, l'état d'innocence de ces intéressantes créatures. Ce sera en somme l'Eden, sauf qu'il faudra travailler.

CHIGALEV : Oui. C'est ainsi que j'obtiens l'égalité. Tous les hommes sont esclaves et égaux dans l'esclavage. Autrement, ils ne peuvent être égaux. Donc, il faut niveler. On abaissera par exemple le niveau de l'instruction et des talents. Comme les hommes de talent veulent toujours s'élever, il faudra malheureusement arracher la langue de Cicéron, crever les yeux de Copernic et lapider Shakespeare. Voilà mon système.

LIPOUTINE : Oui, monsieur Chigalev a découvert que les facultés supérieures sont des germes d'inégalité, donc de despotisme. Ainsi, dès qu'on remarque qu'un homme a des dons supérieurs, on l'abat ou on l'emprisonne. Même les gens très beaux sont suspects à cet égard et il faut les supprimer.

CHIGALEV : Et aussi les trop grands imbéciles, car ils peuvent donner aux autres la tentation de se glorifier de leur supériorité, ce qui est un germe de despotisme. Au contraire, par ces moyens, l'égalité sera totale.

LE SÉMINARISTE : Mais vous êtes dans la contradiction. Une telle égalité, c'est le despotisme.

CHIGALEV : C'est vrai, et c'est ce qui me désespère. Mais la contradiction disparaît si on dit qu'un tel despotisme, c'est l'égalité.

PIERRE, bâillant : Que de bêtises !

LIPOUTINE : Est-ce vraiment si bête ? je trouve cela très réaliste au contraire.

PIERRE : Je ne parlais pas de Chigalev, ni de ses idées qui sont géniales, c'est entendu, mais de toutes ces discussions.

LIPOUTINE : En discutant, on peut arriver à un résultat. Cela vaut mieux que de garder le silence en posant au dictateur.

Tous approuvent ce coup droit.

PIERRE : Écrire, faire des systèmes, ce sont des sornettes. Un passe-temps esthétique. Vous vous ennuyez dans votre ville, voilà tout.

LIPOUTINE : Nous ne sommes que des provinciaux, il est vrai, et bien dignes de pitié. Mais, pour le moment, vous non plus ne nous avez rien apporté de sensationnel. Ces tracts que vous nous avez communiqués disent qu'on n'améliorera pas la société universelle à moins de couper cent millions de têtes. Cela ne me paraît pas plus réalisable que les idées de Chigalev.

PIERRE : C'est-à-dire qu'en coupant cent millions de têtes, on va plus vite, forcément.

LE SÉMINARISTE : On risque aussi de faire couper sa propre tête.

PIERRE : C'est un inconvénient. Et c'est le risque qu'on court toujours quand on veut élever une nouvelle religion. Mais je comprends très bien, Monsieur, que vous reculiez. Et j'estime que vous avez le droit de vous dérober.

LE SÉMINARISTE : Je n'ai pas dit cela. Et je suis prêt à me lier définitivement à une organisation, si elle se révélait sérieuse et efficace.

PIERRE : Quoi, vous accepteriez de prêter serment au groupe que nous organisons ?

LE SÉMINARISTE : C'est-à-dire... pourquoi pas, si...

PIERRE : Écoutez, Messieurs. Je comprends très bien que vous attendiez de moi des explications et des révélations sur les rouages de notre organisation. Mais je ne puis vous les donner si je ne suis pas sûr de vous jusqu'à la mort. Alors laissez-moi vous poser une question ? Êtes-vous pour les discussions à perte de vue ou pour les millions de têtes ? Bien entendu, ce n'est qu'une image. Autrement dit, êtes-vous pour patauger dans le marécage ou le traverser à toute vapeur ?

LIAMCHINE, gaiement : À toute vapeur, à toute vapeur, bien sûr, pourquoi patauger ?

PIERRE : Vous seriez donc d'accord sur les méthodes préconisées dans les tracts que je vous ai donnés ?

LE SÉMINARISTE : C'est-à-dire... Mais oui... Encore faut-il préciser !

PIERRE : Si vous avez peur, il est inutile de préciser.

LE SÉMINARISTE : Personne ici n'a peur, vous le savez. Mais vous nous traitez comme des pions sur un échiquier. Expliquez-nous clairement les choses, et nous verrons avec vous.

PIERRE : Vous seriez prêts à vous lier par serment à l'organisation ?

VIRGUINSKY : Certainement, si vous nous le demandiez de façon décente.

PIERRE, avec un signe vers Chatov : Lipoutine, vous n'avez rien dit.

LIPOUTINE : Je suis prêt à répondre et à bien d'autres choses. Mais je voudrais d'abord être sûr qu'il n'y a pas de mouchard ici.

Tumulte. Liamchine court au piano.

PIERRE, apparemment très alarmé : Quoi ? Que voulez-vous dire ? Mais vous m'alarmez. Est-il possible qu'il y ait un mouchard parmi nous ?

Tous Parlent.

LIPOUTINE : Nous serions compromis !

PIERRE : Je serais plus compromis que vous. Aussi devez-vous tous répondre à une question qui décidera si nous devons nous séparer ou continuer. Si l'un de vous apprend qu'il se prépare un meurtre pour les besoins de la cause, ira-t-il le dénoncer à la police ? (Au séminariste.) Permettez-moi de m'adresser d'abord à vous.

LE SÉMINARISTE : Pourquoi d'abord à moi ?

PIERRE : Je vous connais moins.

LE SÉMINARISTE : Une telle question est une insulte.

PIERRE : Soyez plus précis.

LE SÉMINARISTE, furieux : Je ne dénoncerai pas, bien entendu.

PIERRE : Et vous, Virguinsky ?

VIRGUINSKY : Non, cent fois non !

LIPOUTINE : Mais pourquoi Chatov se lève-t-il ?

Chatov est en effet debout. Il regarde, pâle de colère, Pierre Verkhovensky, puis il se dirige vers la porte.

PIERRE : Votre attitude peut beaucoup vous nuire, Chatov.

CHATOV : Elle peut du moins être utile à l'espion et au coquin que tu es. Sois donc satisfait. Je ne m'abaisserai pas à répondre à ton ignoble question.

Il sort. Tumulte. Tout le monde s'est levé, sauf Stavroguine.  
Kirilov rentre lentement dans sa chambre.  
Pierre Verkhovensky boit encore un verre de cognac.

LIPOUTINE : Eh bien ! l'épreuve aura servi à quelque chose. Maintenant, nous sommes renseignés.

Stavroguine se lève.

LIAMCHINE : Stavroguine non plus n'a pas répondu.

VIRGUINSKY : Stavroguine, pouvez-vous répondre à la question ?

STAVROGUINE : Je n'en vois pas la nécessité.

VIRGUINSKY : Mais nous nous sommes tous compromis et vous, non !

STAVROGUINE : Vous serez donc compromis et moi, non.

Tumulte.

LE SÉMINARISTE : Mais Verkhovensky non plus n'a pas répondu à la question.

STAVROGUINE : En effet. (Il sort.)

Verkhovensky se précipite derrière lui, puis revient.

PIERRE : Écoutez. Stavroguine est le délégué. Vous devrez tous lui obéir, et à moi, qui le seconde, jusqu'à la mort. jusqu'à la mort, vous entendez. Et à propos, souvenez-vous que Chatov vient de se dénoncer comme traître et que les traîtres doivent être châtiés. Prêtez serment, allons, prêtez serment...

LE SÉMINARISTE : À quoi ?...

PIERRE : Êtes-vous des hommes, oui ou non. Et reculeriez-vous devant un serment d'honneur ?

VIRGUINSKY, un peu perdu : Mais que faut-il jurer ?

PIERRE : De châtier les traîtres. Vite, prêtez serment. Allons, vite, il faut que je rejoigne Stavroguine. Prêtez serment...

Ils lèvent tous la main, très lentement. Pierre Verkhovensky se précipite dehors.

Noir

Deuxième partie

## TREIZIÈME TABLEAU

[Retour à la table des matières](#)

Dans la rue, puis chez Varvara Stavroguine. Stavroguine et Pierre Verkhovensky.

PIERRE, courant derrière Stavroguine : Pourquoi êtes-vous parti ?

STAVROGUINE : J'en avais assez. Et votre comédie avec Chatov m'a écoeuré. Mais je ne vous laisserai pas faire.

PIERRE : Il s'est dénoncé.

STAVROGUINE, s'arrêtant : Vous êtes un menteur. Je vous ai déjà dit pourquoi vous aviez besoin du sang de Chatov. Il doit vous servir à cimenter votre groupe. Vous venez très habilement de le faire partir. Vous saviez qu'il refuserait de dire « je ne dénoncerai pas » [et qu'il considérerait comme une lâcheté de vous répondre].

PIERRE : D'accord, d'accord ! Mais il ne fallait pas partir. J'ai besoin de vous.

STAVROGUINE : Je m'en doute puisque vous voulez me pousser à faire égorger ma femme. Mais pourquoi faire ? À quoi puis-je vous servir ?

PIERRE : À quoi, mais à tout... Et puis, vous avez dit vrai. Soyez avec moi et je vous débarrasse de votre femme. (Pierre Verkhovensky prend Stavroguine par le bras. Stavroguine se dégage, le prend par les cheveux et le jette à terre.) Oh, vous êtes fort ! Stavroguine, faites ce que je vous demande, et je vous amènerai demain Lisa Drozdov, voulez-vous ? Répondez ! Écoutez je vous abandonnerai Chatov aussi, si vous me le demandez...

STAVROGUINE : Il est donc vrai que vous aviez résolu de le tuer ?

PIERRE, il se lève : Qu'est-ce que cela peut vous faire ? N'a-t-il pas été méchant avec vous.

STAVROGUINE : Chatov est bon. Vous, vous êtes méchant.

PIERRE : Je le suis. Mais moi, je ne vous ai pas giflé.

STAVROGUINE : Si vous leviez une main, je vous tuerais sur-le-champ. Vous savez très bien que je peux tuer.

PIERRE : Je sais. Mais vous ne me tuerez pas parce que vous me méprisez.

STAVROGUINE : Vous êtes perspicace.

Il s'en va.

PIERRE : Écoutez, écoutez...

Pierre fait un signe. Fedka surgit et ils suivent Stavroguine tous les deux. Le rideau représentant la rue se relève sur le salon de Varvara Stavroguine.

Dacha est en scène. Elle entend la voix de Verkhovensky et sort à droite. Entrent Stavroguine et Pierre Verkhovensky.

PIERRE : Écoutez...

STAVROGUINE : Vous êtes obstiné... Dites-moi une bonne fois ce que vous attendez de moi et partez.

PIERRE : OUI, Oui. Voilà. (Il regarde la porte de côté.) Attendez.

Il va vers la porte et l'ouvre doucement.

STAVROGUINE : Ma mère n'écoute jamais aux portes.

PIERRE : J'en suis sûr. Vous autres nobles êtes bien au-dessus de ça. Moi, au contraire, j'écoute aux portes. D'ailleurs, je croyais avoir entendu un bruit. Mais ce n'est pas la question. Vous voulez savoir ce que j'attends de vous ? (Stavroguine se tait.) Eh ! bien ! voilà... Ensemble, nous soulèverons la Russie.

STAVROGUINE : Elle est lourde.

PIERRE : Encore dix groupes comme celui-ci et nous serons puissants.

STAVROGUINE : Dix groupes d'imbéciles comme ceux-là !

[PIERRE : C'est avec la bêtise qu'on fait avancer l'histoire. Tenez, regardez la femme du gouverneur, Julie Mikhailovna. Elle est avec nous. La bêtise !

STAVROGUINE : Vous n'allez pas me dire qu'elle conspire ?

PIERRE : Non. Mais son idée est qu'il faut empêcher la jeunesse russe d'aller vers l'abîme, elle veut dire vers la révolution. Son système est simple. Il faut faire l'éloge de la révolution, donner raison à la jeunesse, et lui montrer qu'on peut très bien être révolutionnaire et femme de gouverneur. La jeunesse comprendra alors que ce régime est le meilleur puisqu'on peut l'insulter sans danger et même être récompensé de vouloir sa destruction.

STAVROGUINE : Vous exagérez. On ne peut pas être bête à ce point.]

PIERRE : Oh ! ils ne sont pas si bêtes, ils sont idéalistes, voilà tout. Heureusement, moi, je ne suis pas idéaliste. Mais je ne suis pas intelligent non plus. Comment ?

STAVROGUINE : Je n'ai pas parlé.

PIERRE : Tant pis. J'espérais que vous me diriez « Mais si, vous êtes intelligent. »

STAVROGUINE : Je n'ai jamais songé à vous dire rien de semblable,

PIERRE, avec haine : Vous avez raison, je suis bête. C'est pourquoi j'ai besoin de vous. Il faut une tête à mon organisation.

STAVROGUINE : Vous avez Chigalev.

### Il bâille.

PIERRE, même jeu : Ne vous moquez pas de lui. Le nivellement absolu, c'est une idée excellente, nullement ridicule. C'est dans mon plan, avec d'autres choses. Nous organiserons cela définitivement. On les forcera à s'espionner et à se dénoncer les uns les autres. Comme ça, plus d'égoïsme ! De temps en temps quelques convulsions, mais jusqu'à une certaine limite, uniquement pour vaincre l'ennui ; [nous les chefs, nous y pourvoirons. Car il y aura des chefs puisqu'il faut des esclaves.] Donc obéissance complète, dépersonnalisation absolue, et tous les trente ans nous autorisons les convulsions, et alors tous se jetteront les uns sur les autres et s'entredévoreront.

STAVROGUINE, le regardant : J'ai longtemps cherché à qui vous ressembliez. Mais j'avais le tort de chercher mes comparaisons dans le règne animal. Maintenant j'ai trouvé.

PIERRE, l'esprit ailleurs : Oui, oui.

STAVROGUINE : Vous ressemblez à un jésuite.

PIERRE : D'accord, d'accord. Les jésuites ont raison d'ailleurs. Ils ont trouvé la formule. La conspiration, le mensonge, et un seul but ! Impossible de vivre autrement dans le monde. D'ailleurs, il faudrait que le pape soit avec nous.

STAVROGUINE : Le pape ?

PIERRE : Oui, mais c'est très compliqué. Il faudrait pour ça que le pape se mette d'accord avec l'Internationale. C'est trop tôt. Ce sera pour plus tard, inévitablement, parce que c'est le même esprit. Alors il y aura le pape au sommet, nous autour, et au-dessous de nous les masses soumises au système de Chigalev. Mais c'est une idée pour l'avenir, ça. En attendant, il faut diviser le travail. Alors voilà ! À l'Occident, il y aura le pape et chez nous... chez nous... il y aura vous.

STAVROGUINE : Vous êtes ivre, décidément. Laissez-moi.

PIERRE : Stavroguine, vous êtes beau. Savez-vous seulement que vous êtes beau, et fort, et intelligent ? Non, vous ne le savez pas, vous êtes candide aussi. Moi, je le sais et c'est pourquoi vous êtes mon idole. je suis nihiliste. Les nihilistes ont besoin d'idoles. [Vous êtes l'homme qu'il nous faut. Vous n'offensez personne et cependant tout le monde vous hait. Vous traitez les gens comme vos égaux et cependant on a peur de vous. Vous, vous n'avez peur de rien, vous pouvez sacrifier votre vie comme celle du prochain. C'est très bien.] Oui, vous êtes l'homme dont j'ai besoin et je n'en connais pas d'autre que vous. Vous êtes le chef, vous êtes le soleil. (Il prend soudain la main de Stavroguine et la baise. Stavroguine le repousse.) Ne me méprisez pas. Chigalev a trouvé le système, mais moi, moi seul, j'ai trouvé le moyen de le réaliser. J'ai besoin de vous. Sans vous, je suis un zéro. Avec vous, je détruirai l'ancienne Russie et je bâtirai la nouvelle.

STAVROGUINE : Quelle Russie ? Celle des espions ?

PIERRE : Quand nous aurons le pouvoir, nous verrons peut-être à rendre les gens plus vertueux, si vous y tenez vraiment. Mais, pour le moment, c'est vrai, nous avons besoin d'une ou deux générations de débauchés, nous avons besoin d'une corruption inouïe, ignoble, qui transforme l'homme en un insecte immonde, lâche et égoïste. Voilà ce qu'il nous faut. Et avec cela, on leur donnera un peu de sang frais pour qu'ils y prennent goût.

STAVROGUINE : J'ai toujours su que vous n'étiez pas un socialiste. Vous êtes un gredin.

PIERRE : D'accord, d'accord. Un gredin. Mais il faut que je vous explique mon plan. Nous commençons le chambardement. Des incendies, des attentats, des troubles incessants, la dérision de tout. Vous voyez, n'est-ce pas ! Oh ! oui, ce sera magnifique ! Une brume épaisse descendra sur la Russie. La terre pleurera ses anciens dieux. Et alors...

**Il s'arrête.**

STAVROGUINE : Et alors...

PIERRE : Nous ferons apparaître le nouveau tsar.

## Stavroguine le regarde et s'éloigne lentement de lui.

STAVROGUINE : Je comprends. Un imposteur.

PIERRE : Oui. Nous dirons qu'il se cache, mais qu'il va paraître. Il existe, mais personne ne l'a vu. Imaginez la force de cette idée ! « Il se cache. » On pourra le montrer peut-être à un seul sur cent mille. Et toute la terre sera en rumeur. « On l'a vu. » Acceptez-vous ?

STAVROGUINE : Quoi ?

PIERRE : D'être le nouveau tsar.

STAVROGUINE : Ah ! Voilà donc votre plan !

PIERRE : Oui. Écoutez-moi bien. Avec vous, on peut bâtir une légende. Il vous suffira de paraître, et vous triompherez. Auparavant, « il se cache, il se cache » et nous prononcerons en votre nom deux ou trois jugements de Salomon. Il suffira de satisfaire une requête sur dix mille pour que tous s'adressent à vous. Dans chaque village, chaque paysan saura qu'il y a quelque part une boîte ou il devra déposer sa requête. Et le bruit se répandra sur toute la terre ! « Une nouvelle loi a été promulguée, une loi juste. » Les mers se soulèveront et la vieille baraque de bois s'écroulera. Et alors nous songerons à élever un édifice de fer. Eh bien ! Eh bien ? (Stavroguine rit avec mépris.) Ah ! Stavroguine, ne me laissez pas seul. Sans vous, je suis comme Colomb sans l'Amérique. Pouvez-vous imaginer Colomb sans l'Amérique ? je peux vous aider, moi, de mon côté. J'arrangerai vos affaires. Dès demain, je vous amène Lisa. Vous en avez envie, vous avez une terrible envie de Lisa, je le sais. J'arrange tout sur un mot de vous.

STAVROGUINE se tourne vers la fenêtre : Et ensuite, n'est-ce pas, vous me tiendrez...

PIERRE : Qu'est-ce que cela fait ? Vous, vous tiendrez Lisa. Elle est jeune, pure...

STAVROGUINE, avec une étrange expression, comme fasciné : Elle est pure... (Pierre Verkhovensky siffle de façon aiguë.) Que faites-vous ?

Fedka paraît.

PIERRE : Voilà notre ami qui peut nous aider. Dites oui, Stavroguine, oui, oui, et Lisa est à vous et le monde est à nous.

Stavroguine se tourne vers Fedka qui lui sourit tranquillement.  
Dacha crie à l'intérieur, surgit et se jette sur Stavroguine.

DACHA : Nicolas, oh, je vous en supplie, ne restez pas avec ces hommes. Allez voir Tikhone, oui, Tikhone... Je vous l'ai déjà dit. Allez voir Tikhone.

PIERRE : Tikhone ? Qui est-ce ?

FEDKA : Un saint homme. N'en dis pas de mal, petit cafard, je te le défends.

PIERRE : Pourquoi, il a égorgé en même temps que toi ? Il est de l'église du sang ?

FEDKA : Non. Moi, je tue. Mais lui, il pardonne au crime.

Noir

LE NARRATEUR : Personnellement, je ne connaissais pas Tikhone. Je savais seulement ce qu'on en disait dans notre ville. Les humbles lui faisaient une réputation de grande sainteté. Mais les autorités lui reprochaient sa bibliothèque où les ouvrages pieux étaient mêlés à des pièces de théâtre, et peut-être pis encore.

À première vue, il n'y avait aucune chance pour que Stavroguine lui rendît visite.

Deuxième partie

## QUATORZIÈME TABLEAU

### LA CHAMBRE DE TIKHONE AU COUVENT DE LA VIERGE

[Retour à la table des matières](#)

Tikhone et Stavroguine sont debout.

STAVROGUINE : Ma mère vous a-t-elle dit que j'étais fou ?

TIKHONE : Non. Elle ne m'a pas parlé de vous tout à fait comme d'un fou. Mais elle m'a parlé d'un soufflet que vous auriez reçu et d'un duel...

Il s'assied en poussant une plainte.

STAVROGUINE : Vous êtes souffrant ?

TIKHONE : J'ai de grandes douleurs dans les jambes. Et je dors mal.

STAVROGUINE : Voulez-vous que je vous laisse ?

Il se tourne vers la porte.

TIKHONE : Non. Asseyez-vous ! (Stavroguine s'assied, le chapeau à la main, dans une posture d'homme du monde. Mais il semble respirer avec peine.) Vous aussi paraissez souffrant.

STAVROGUINE, avec le même air : Je le suis. Voyez-vous, j'ai des hallucinations. Je vois souvent, ou je sens, auprès de moi, une sorte d'être railleur, méchant, raisonnable, sous divers aspects. Mais c'est toujours le même être et j'enrage. Il faudra que je consulte un médecin.

TIKHONE : Oui. Faites-le.

STAVROGUINE : Non, c'est inutile. Je sais de qui il s'agit. Et vous aussi.

TIKHONE : Vous voulez parler du diable ?

STAVROGUINE : Oui. Vous y croyez, n'est-ce pas ? Un homme de votre état est forcé d'y croire.

TIKHONE : C'est-à-dire que, dans votre cas, il est plus probable qu'il s'agit de maladie.

STAVROGUINE : Vous êtes sceptique, je vois. Croyez-vous au moins en Dieu ?

TIKHONE : Je crois en Dieu.

STAVROGUINE : Il est écrit : « Si tu crois et si tu ordonnes à la montagne de se mettre en marche, elle obéira. » Pouvez-vous transporter une montagne ?

TIKHONE : Peut-être. Avec l'aide de Dieu.

STAVROGUINE : Pourquoi peut-être ? Si vous croyez, vous devez dire oui.

TIKHONE : Ma foi est imparfaite.

STAVROGUINE : Allons, tant pis. Connaissez-vous la réponse que fit un certain évêque ? Un barbare qui tuait tous les chrétiens lui avait mis le couteau sous la gorge et lui demandait s'il croyait en Dieu. « Très peu, très peu », répondit l'évêque. Ce n'est pas digne, n'est-ce pas ?

TIKHONE : Sa foi était imparfaite.

STAVROGUINE, souriant : Oui, oui. Mais, pour moi, la foi doit être parfaite ou ne pas être. C'est pourquoi je suis athée.

TIKHONE : L'athée parfait est plus respectable que l'indifférent. Il occupe le dernier échelon qui précède la foi parfaite.

STAVROGUINE : Je le sais. Vous souvenez-vous du passage de l'Apocalypse sur les tièdes ?

TIKHONE : Oui. « Je connais tes oeuvres : tu n'es ni froid, ni chaud. Oh ! si tu étais froid ou chaud ! Mais parce que tu es tiède, et que tu n'es ni froid ni chaud je te vomirai de ma bouche. Car tu dis... »

STAVROGUINE : Assez. (Un silence et sans le regarder.) Vous savez, je vous aime beaucoup.

TIKHONE, à mi-voix : Moi aussi. (Silence assez long. Effleurant de son doigt le coude de Stavroguine.) Ne sois pas fâché.

STAVROGUINE sursaute : Comment avez-vous su... (Il reprend son ton habituel.) Ma foi, oui, j'étais fâché parce que je vous avais dit que je vous aimais.

TIKHONE, fermement : Ne soyez plus fâché et dites-moi tout.

STAVROGUINE : Vous êtes donc sûr que je suis venu avec une arrière-pensée.

TIKHONE, les yeux baissés : Je l'ai lu sur votre visage, quand vous êtes entré.

Stavroguine est pâle - ses mains tremblent. Puis il sort des feuillets de sa poche.

STAVROGUINE : Bon. Voici. J'ai écrit un récit qui me concerne et que je vais rendre public. Ce que vous pourrez me dire ne changera rien à ma décision. Cependant, je voudrais que vous soyez le premier à connaître cette histoire et je vais vous la dire. (Tikhone secoue doucement la tête de haut en bas.) Bouchez-vous les oreilles. Donnez-moi votre parole de ne pas m'écouter et je parlerai. (Tikhone ne répond pas.) De 1861 à 1863,

j'ai vécu à Pétersbourg en m'adonnant à une débauche où je ne trouvais aucun plaisir. je vivais avec des camarades nihilistes qui m'adoraient à cause de mon porte-monnaie. je m'ennuyais terriblement. Tellement même que j'aurais pu me pendre. [Si je ne me suis pas pendu, alors, c'est que j'espérais quelque chose, je ne savais quoi.] (Tikhone ne dit :) J'avais trois appartements.

TIKHONE : Trois ?

STAVROGUINE : Oui. L'un où j'avais installé Maria Lebiadkine qui est devenue ma femme légitime. Et deux autres où je recevais mes maîtresses. L'un d'eux m'était loué par des petits bourgeois qui occupaient le reste de l'appartement et travaillaient au-dehors. je restais donc seul, assez souvent, avec leur fille de douze ans, qui s'appelait Matriocha.

Il s'arrête.

TIKHONE : Voulez-vous continuer ou vous arrêter ?

STAVROGUINE : Je continuerai. C'était une enfant extrêmement douce et calme, au visage d'un blond pâle, taché de rousseurs. Un jour, je ne trouvais plus mon canif. J'en parlai à la propriétaire qui accusa sa fille et la battit jusqu'au sang, devant moi. Dans la soirée, je retrouvai le canif dans les plis de ma couverture. je le mis dans la poche de mon gilet, et dehors, je le jetai dans la rue, afin que personne n'en sache rien. Trois jours après, je retournai dans la maison de Matriocha.

Il s'arrête.

TIKHONE : Vous avez parlé à ses parents ?

STAVROGUINE : Non. Ils n'étaient pas là. Matriocha était seule.

TIKHONE : Ah !

STAVROGUINE : Oui. Seule. Elle était assise dans un coin, sur un petit banc. Elle me tournait le dos. je restai longtemps à l'observer de ma chambre. Tout à coup elle commença à chanter doucement, très doucement. Mon cœur se mit à battre très fort. je me levai et m'approchai lentement de Matriocha. [Les fenêtres étaient garnies de géraniums ; le soleil était ardent.] je m'assis en silence, à côté d'elle, sur le plancher. Elle

eut peur et se dressa brusquement. je pris sa main que j'embrassai ; elle rit comme une enfant ; je la fis se rasseoir, mais elle se dressa de nouveau avec un air épouvanté. je lui embrassai encore la main. je la pris sur mes genoux. Elle eut un mouvement de recul et sourit encore. je riais aussi. Alors elle jeta ses bras autour de mon cou, elle m'embrassa... (Il s'arrête. Tikhone le regarde. Stavroguine soutient son regard, puis, montrant un feuillet blanc :) À cet endroit, dans mon récit, j'ai laissé un blanc.

TIKHONE : Allez-vous me dire la suite ?

STAVROGUINE, riant gauchement, le visage bouleversé : Non, non. Plus tard. Quand vous en serez digne... (Tikhone le regarde.) Mais il ne s'est rien passé du tout, qu'allez-vous penser ? Rien du tout... Le mieux, voyez-vous, serait que vous ne me regardiez pas. (Tout bas.) Et n'épuisez pas ma patience. (Tikhone baisse les yeux.) Quand je revins deux jours après, Matriocha s'enfuit dans l'autre pièce dès qu'elle me vit. Mais je pus constater qu'elle n'avait rien dit à sa mère. Cependant, j'avais peur. Pendant tout ce temps-là, j'avais une peur atroce qu'elle parlât. Enfin, un jour, sa mère me dit, avant de nous laisser seuls, que la fillette était couchée avec la fièvre. je restai assis dans ma chambre, immobile, à regarder, dans l'autre pièce, le lit dans la pénombre. Au bout d'une heure, elle bougea. Elle sortit de l'ombre, très amaigrie dans sa chemise de nuit, vint sur le seuil de ma chambre, et là, hochant la tête, me menaça de son petit poing frêle. Puis elle s'enfuit. je l'entendis courir sur le balcon intérieur de la maison. je me levai et la vis disparaître dans un réduit où l'on gardait du bois. je savais ce qu'elle allait faire. Mais je me rassis et me forçai à attendre vingt minutes. [On chantait dans la cour, une mouche bourdonnait près de moi. Je l'attrapai, la gardai un moment dans ma main, puis la lâchai.] Je me souviens que, sur un géranium près de moi, une minuscule araignée rouge cheminait lentement. Quand les vingt minutes furent écoulées, je me forçai à attendre encore un quart d'heure. Puis, en sortant, je regardai par une fente à l'intérieur du réduit. Matriocha s'était pendue. Je partis et, toute la soirée, je jouai aux cartes, avec le sentiment d'être délivré.

TIKHONE. Délivré ?

STAVROGUINE, changeant de ton : Oui. Mais, en même temps, je savais que ce sentiment reposait sur une lâcheté infâme et que plus jamais, plus jamais, je ne pourrais me sentir noble sur cette terre, ni dans une autre vie, jamais...

TIKHONE : Est-ce pour cela que vous vous êtes conduit ici de façon si étrange ?

STAVROGUINE : Oui. J'aurais voulu me tuer. Mais je n'en avais pas le courage, Alors, j'ai gâché ma vie de la façon la plus bête possible. J'ai mené une vie ironique. J'ai trouvé que ce serait une bonne idée, bien stupide, d'épouser une folle, une infirme dont j'ai fait

ma femme. J'ai même accepté un duel où je n'ai pas tiré, dans l'espoir d'être tué sottement. Pour finir, j'ai accepté les fardeaux les plus lourds, tout en n'y croyant pas. Mais tout cela, en vain, en vain ! Et je vis entre deux rêves, l'un où, sur des îles heureuses, au milieu d'une mer lumineuse, les hommes se réveillent et s'endorment innocents, l'autre où je vois Matriocha amaigrie, hochant la tête, et me menaçant de son petit poing... Son petit poing... Je voudrais effacer un acte de ma vie et je ne le peux pas.

Il cache sa tête dans ses mains.

Puis, après un silence, il se redresse.

TIKHONE : Allez-vous vraiment publier ce récit ?

STAVROGUINE : Oui. Oui !

TIKHONE : Votre intention est noble. La pénitence ne peut aller plus loin. Ce serait une action admirable que de se punir soi-même de cette façon, si seulement...

STAVROGUINE : Si ?...

TIKHONE : Si seulement c'était une vraie pénitence.

STAVROGUINE : Que voulez-vous dire ?

TIKHONE : Vous exprimez directement dans votre récit le besoin d'un cœur mortellement blessé. C'est pourquoi vous avez voulu le crachat, le soufflet et la honte. Mais, en même temps, il y a du défi et de l'orgueil dans votre confession. [La sensualité et le désœuvrement vous ont rendu insensible, incapable d'aimer, et vous semblez être fier de cette insensibilité. Vous êtes fier de ce qui est honteux.] Cela est méprisable.

STAVROGUINE : Je vous remercie.

TIKHONE : Pourquoi ?

STAVROGUINE : Parce que, bien que vous soyez fâché contre moi, vous ne semblez ressentir aucun dégoût et vous me parlez comme à votre égal.

TIKHONE : J'étais dégoûté. Mais vous avez tant d'orgueil que vous ne l'avez pas remarqué. Cependant, vos paroles « Vous me parlez comme à votre égal » sont de belles paroles. Elles montrent que votre cœur est grand, votre force immense. Mais elle m'épouvante, cette grande force inutile en vous qui ne cherche à se déployer que dans des infamies. Vous avez tout renié, vous n'aimez plus rien et un châtement poursuit tous ceux qui se détachent du sol natal, de la vérité d'un peuple et d'un temps.

STAVROGUINE : Je ne crains pas ce châtement, ni aucun autre.

TIKHONE : Il faut craindre, au contraire. Ou sinon, il n'y a pas châtement, mais jouissance. Écoutez. Si quelqu'un, un inconnu, un homme que vous ne reverriez plus jamais, lisait cette confession et vous pardonnait silencieusement, en lui-même, cela vous apaiserait-il ?

STAVROGUINE : Cela m'apaiserait. (À mi-voix.) Si vous me pardonniez cela me ferait beaucoup de bien. (Il le regarde, puis avec une passion sauvage.) Non ! je veux obtenir mon propre pardon ! Voilà. mon but principal, unique. C'est alors seulement que disparaîtra la vision ! Voilà pourquoi j'aspire à une souffrance démesurée, voilà pourquoi je la recherche moi-même ! Ne me découragez pas, sinon je périrai de rage !

TIKHONE se lève : Si vous croyez que vous pouvez vous pardonner à vous-même, et que vous obtiendrez votre pardon en ce monde par la souffrance, si vous cherchez uniquement à obtenir ce pardon, oh ! alors vous croyez complètement ! Dieu vous pardonnera [votre absence de foi car vous vénerez l'Esprit Saint sans le connaître.]

STAVROGUINE : Il ne peut y avoir de pardon pour moi. Il est écrit dans vos livres qu'il n'y a pas de plus grand crime que d'outrager un de ces petits enfants.

TIKHONE : Si vous vous pardonnez vous-même, le Christ vous pardonnera aussi.

STAVROGUINE : Non. Non. Pas lui, pas lui. Il ne peut y avoir de pardon ! Plus jamais, plus jamais... (Stavroguine prend son chapeau et marche comme un fou vers la porte. Mais il se retourne vers Tikhone et reprend son ton d'homme du monde. Il paraît épuisé.) Je reviendrai. Nous reparlerons de tout cela. Croyez que j'ai été très heureux de vous rencontrer. J'apprécie votre accueil et vos sentiments.

TIKHONE : Vous partez déjà ? Je voulais vous adresser une prière... mais je crains...

STAVROGUINE : Je vous en prie.

Il prend négligemment un petit crucifix sur la table.

TIKHONE : Ne publiez pas ce récit.

STAVROGUINE : Je vous ai prévenu que rien ne m'arrêtera. Je le ferai connaître au monde entier !

TIKHONE : Je comprends. Mais je vous propose un sacrifice plus grand. Renoncez à ce geste et vous surmonterez ainsi votre orgueil, vous écraserez votre démon, vous atteindrez à la liberté.

Il joint les mains.

STAVROGUINE : Vous prenez tout cela trop à cœur. Si je vous écoutais, en somme, je ferais une fin, j'aurais des enfants, je deviendrais membre d'un club et je viendrais au couvent les jours de fête.

TIKHONE : Non. je vous propose une autre pénitence. Il y a dans ce couvent un ascète, un vieillard d'une telle sagesse chrétienne que ni moi ni même vous ne pouvons la concevoir. Allez près de lui, soumettez-vous à son autorité pendant cinq ou sept ans et vous obtiendrez, je vous le promets, tout ce dont vous avez soif.

STAVROGUINE, avec légèreté : Entrer au couvent ? Pourquoi pas ? Je suis convaincu d'ailleurs que je pourrais vivre comme un moine bien que je sois doué d'une sensualité bestiale. (Tikhone pousse un grand cri, les mains en avant.) Qu'avez-vous ?

TIKHONE : Je vois, je vois clairement que vous n'avez jamais été aussi près d'un nouveau crime, encore plus atroce que l'autre.

STAVROGUINE : Calmez-vous. je puis vous promettre de ne pas publier ce récit tout de suite.

TIKHONE : Non. Non. Un jour, une heure, avant ce grand sacrifice, tu chercheras une issue dans un nouveau crime et tu ne l'accompliras que pour éviter la publication de ces feuillets !

Stavroguine le regarde intensément, brise le crucifix et en jette les morceaux sur la table.

Rideau

**LES POSSÉDÉS.**  
**Pièce en trois parties adaptée**  
**du roman de Dostoïevski.**

# **TROISIÈME PARTIE**

[Retour à la table des matières](#)

Troisième partie

## QUINZIÈME TABLEAU

### CHEZ VARVARA STAVROGUINE

[Retour à la table des matières](#)

Stavroguine entre, le visage bouleversé, hésite, tourne sur lui-même puis disparaît parle fond. Entrent Grigoreiev et Stépan Trophimovitch, dans une extrême agitation.

STÉPAN : Mais enfin, que me veut-elle ?

GRIGOREIEV : Je ne sais pas. Elle vous fait demander de venir sans délai.

STÉPAN : Ce doit être la perquisition. Elle l'a appris. Elle ne me pardonnera jamais.

GRIGOREIEV : Mais qui est venu perquisitionner ?

STÉPAN : Je ne sais pas, une espèce d'Allemand, qui dirigeait tout. J'étais surexcité. Il parlait. Non, c'est moi qui parlais. je lui ai raconté ma vie, du point de vue politique, je veux dire. J'étais surexcité, mais digne, je vous l'assure. je crains, cependant, d'avoir pleuré.

GRIGOREIEV : Mais vous auriez dû lui réclamer son ordre de perquisition. Il fallait le prendre de haut.

STÉPAN : Écoutez, mon ami, ne me découragez pas. Quand on est malheureux, il n'y a

rien de plus insupportable que de s'entendre dire par ses amis qu'on a fait une bêtise. En tout cas, j'ai pris mes précautions. J'ai fait préparer des vêtements chauds.

GRIGOREIEV : Pour quoi faire ?

STÉPAN : Eh bien ! s'ils viennent me chercher... C'est ainsi maintenant : on vient, on vous prend, et puis la Sibérie, ou pire. Aussi j'ai cousu trente-cinq roubles dans la doublure de mon gilet.

GRIGOREIEV : Mais il n'est pas question qu'on vous arrête.

STÉPAN : Ils ont dû recevoir une dépêche de Saint-Pétersbourg.

GRIGOREIEV : À votre sujet ? Mais vous n'avez rien fait.

STÉPAN : Si, si, on m'arrêtera. En route pour le bagne ou bien on vous oublie dans une casemate.

**Il éclate en sanglots.**

GRIGOREIEV : Mais voyons, calmez-vous. Vous n'avez rien à vous reprocher. Pourquoi avez-vous peur ?

STÉPAN : Peur ? Oh ! je n'ai pas peur. Enfin, je n'ai pas peur de la Sibérie, non. C'est autre chose que je crains. je crains la honte.

GRIGOREIEV : La honte ? Quelle honte ?

STÉPAN : Le fouet !

GRIGOREIEV : Comment le fouet ? Vous m'inquiétez, cher ami.

STÉPAN : Oui, on vous fouette aussi.

GRIGOREIEV : Mais pourquoi vous fouetterait-on ? Vous n'avez rien fait.

STÉPAN : Justement, ils verront que je n'ai rien fait et ils me fouetteront.

GRIGOREIEV : Vous devriez vous reposer, après avoir vu Varvara Stavroguine.

STÉPAN : Que va-t-elle penser ? Comment réagira-t-elle quand elle apprendra la honte. La voilà.

Il se signe.

GRIGOREIEV : Vous vous signez ?

STÉPAN : Oh, je n'ai jamais cru à cela. Mais enfin, il ne faut rien négliger.

Entre Varvara Stavroguine. Ils se lèvent.

VARVARA, à Grigoreiev : Merci, mon ami. Voudriez-vous nous laisser seuls... (À Stépan Trophimovitch.) Asseyez-vous. (Grigoreiev sort. Elle va au bureau et écrit rapidement un mot. Pendant ce temps, Stépan Trophimovitch se tortille sur sa chaise. Puis elle se retourne.) Stépan Trophimovitch, nous avons des questions à régler avant de nous séparer définitivement. J'irai droit au fait. (Il se rapetisse sur sa chaise.) Taisez-vous. Laissez-moi parler. je me considère comme engagée à vous servir votre pension de douze cents roubles. J'ajoute encore huit cents roubles pour les dépenses extraordinaires. Cela vous suffit-il ? Il me semble que ce n'est pas peu. Donc, vous prendrez cet argent et vous vivrez comme vous l'entendrez, à Pétersbourg, à Moscou, à l'étranger, mais pas chez moi. Avez-vous compris ?

STÉPAN : Il n'y a pas longtemps, j'ai entendu de votre bouche une autre exigence, aussi pressante, aussi catégorique. je me suis soumis. je me suis déguisé en fiancé et j'ai dansé le menuet, pour l'amour de vous...

VARVARA : Vous n'avez pas dansé. Vous êtes venu chez moi avec une cravate neuve, pommadé et parfumé. Vous aviez une pressante envie de vous marier, cela se voyait sur votre visage et, croyez-moi, ce n'était pas très joli. Surtout avec une jeune fille, presque une enfant...

STÉPAN : Je vous en prie, n'en parlons plus. J'irai dans un hospice.

VARVARA : On ne va pas dans un hospice quand on a deux mille roubles de rentes. [Vous dites cela parce que votre fils, qui est d'ailleurs plus intelligent que vous ne le dites, a parlé un jour, en plaisantant, d'un hospice. Mais il y a toutes sortes d'hospices et il en est où l'on accueille des généraux. Vous pourriez donc y jouer au whist...]

STÉPAN : Passons...

VARVARA : Passons ? Vous devenez grossier, maintenant ? En ce cas, brisons-là. Vous êtes prévenu dorénavant, nous vivrons chacun de notre côté.

STÉPAN : Et c'est tout ? C'est tout ce qui reste de nos vingt années ? C'est là notre dernier adieu ?

VARVARA : Parlons-en de ces vingt années ! Vingt années de vanité et de grimaces ! Même les lettres que vous m'adressiez étaient écrites pour la postérité. Vous n'êtes pas un ami, vous êtes un styliste !

STÉPAN : Vous parlez comme mon fils. je vois qu'il vous a influencée.

VARVARA : Ne suis-je pas assez grande pour penser toute seule ? Qu'avez-vous fait pour moi pendant ces vingt années ? Vous me refusiez même les livres que je faisais venir pour vous. Vous ne vouliez pas me les donner avant de les avoir lus et comme vous ne les lisiez jamais, je les ai attendus vingt ans. La vérité, c'est que vous étiez jaloux de mon développement intellectuel.

STÉPAN, avec désespoir : Mais est-il possible de tout rompre pour si peu de chose !

VARVARA : Quand je suis rentrée de l'étranger et que : j'ai voulu vous raconter mes impressions devant la Madone Sixtine, vous ne m'avez même pas écoutée et vous vous êtes contenté de sourire d'un air supérieur.

STÉPAN : Je souriais, oui, mais je n'étais pas supérieur.

VARVARA : Il n'y avait pas de quoi d'ailleurs ! Cette Madone Sixtine n'intéresse plus

que quelques vieux bonshommes comme vous. C'est démontré.

STÉPAN : Ce qui est démontré, après toutes ces paroles cruelles, c'est qu'il me faut partir. Écoutez-moi maintenant. je vais prendre ma besace de mendiant, je vais abandonner tous vos présents et je partirai à pied pour achever ma vie comme précepteur chez un marchand ou pour mourir de faim sous une haie. Adieu.

Varvara Stavroguine se lève, fulminante.

VARVARA : J'en étais sûre. je savais depuis des années que vous n'attendiez que le moment de me déshonorer. Vous êtes capable de mourir uniquement pour que ma maison soit calomniée.

STÉPAN : Vous m'avez toujours méprisé, mais je finirai ma vie comme un chevalier fidèle à sa dame. À partir de cette minute, je n'accepterai plus rien de vous et je vous honorerai avec désintéressement.

VARVARA : Voilà qui serait nouveau.

STÉPAN : je sais, vous n'avez jamais eu d'estime pour moi. Oui, j'étais votre parasite et j'ai eu des faiblesses. Mais vivre en parasite n'a jamais été le principe suprême de mes actes. Cela se faisait de soi-même, je ne sais trop comment. je pensais toujours qu'il y avait entre nous quelque chose de supérieur au boire et au manger, et jamais je n'ai été une canaille. Eh bien ! maintenant, en route pour réparer mes fautes ! Il est bien tard, l'automne est avancé, la campagne est noyée de brume, le givre de la vieillesse recouvre ma route et, dans les hurlements du vent, je distingue l'appel de la tombe. En route, cependant ! Oh ! Je vous dis adieu, mes rêves ! Vingt ans ! (Sa face se couvre de larmes.) Allons.

VARVARA est émue, mais elle frappe du pied : [Ce sont encore des enfantillages. Jamais vous ne serez capable d'exécuter vos menaces égoïstes. Vous n'irez nulle part, chez aucun marchand, et vous me resterez sur les bras, en continuant à toucher votre pension, et à recevoir tous les mardis vos insupportables amis.] Adieu, Stépan Trophimovitch !

STÉPAN : Alea jacta est.

Il se précipite au-dehors.

VARVARA : Stépan !

Mais il a disparu. Elle tourne en rond, déchirant son manchon, puis elle se jette sur le divan, en larmes.

Au-dehors, bruits confus.

GRIGOREIEV, entrant : Où courait Stépan Trophimovitch ? Et la ville est en émeute !

VARVARA : En émeute ?

GRIGOREIEV : Oui. Les ouvriers de la fabrique Chpigouline sont allés manifester devant la maison du gouverneur. On dit que celui-ci est devenu fou.

VARVARA : Mon Dieu, Stépan risque d'être pris dans l'émeute !

Entrent devant Alexis Egorovitch : Prascovie Drozdov, Lisa, Maurice Nicolaievitch et Dacha.

PRASCOVIE : Ah ! mon Dieu, c'est la révolution ! Et mes jambes qui ne peuvent plus me traîner.

Entrent Virguinsky, Lipoutine et Pierre Verkhovensky.

PIERRE : Ça remue, ça remue. Cet imbécile de gouverneur a eu un accès de fièvre chaude.

VARVARA : Avez-vous vu votre père ?

PIERRE : Non, mais il ne risque rien. Tout juste d'être fouetté. Ça lui fera du bien.

Stavroguine apparaît.

Sa cravate est dérangée.

Il a l'air un peu fou, pour la première fois.

VARVARA : Nicolas, qu'as-tu ?

STAVROGUINE : Rien. Rien, il m'a semblé qu'on m'appelait. Mais non... Mais non... Qui m'appellerait...

Lisa fait un pas en avant.

LISA : Nicolas Stavroguine, un certain Lebiadkine, qui se dit le frère de votre femme, m'adresse des lettres inconvenantes où il prétend avoir des révélations à faire sur votre compte. S'il est réellement votre parent, interdisez-lui de m'importuner.

Varvara se jette vers Lisa.

STAVROGUINE, avec une simplicité étrange : J'ai en effet le malheur d'être apparenté à cet homme. Voici quatre ans que j'ai épousé à Pétersbourg sa sœur, née Lebiadkine.

Varvara dresse son bras droit comme pour se protéger, et tombe, évanouie. Tous se précipitent sauf Lisa et Stavroguine.

STAVROGUINE, du même air : C'est maintenant qu'il faut me suivre, Lisa. Nous irons à ma maison de campagne de Skvoretchniki.

Lisa marche vers lui comme un automate. Maurice Nicolaievitch qui s'occupait de Varvara Pétrovna se lève et court vers elle.

MAURICE : Lisa !

Un geste d'elle l'arrête.

LISA : Ayez pitié de moi.

Elle suit Stavroguine.

Noir

LE NARRATEUR, devant un rideau illuminé de lueurs d'incendie : Le feu qui couvait depuis si longtemps éclata enfin. Il éclata d'abord, réellement, la nuit où Lisa suivit Stavroguine. L'incendie dévora le faubourg qui sépare la ville de la maison de campagne des Stavroguine. Dans ce faubourg se trouvait la maison de Lebiadkine et de sa soeur Maria. Mais l'incendie éclata aussi dans les âmes. Après la fuite de Lisa, les malheurs se succédèrent.

Troisième partie

## SEIZIÈME TABLEAU

### LE SALON DE LA MAISON DE SKVORETCHNIKI

[Retour à la table des matières](#)

Six heures du matin. Lisa - même robe mais froissée et mal fermée - derrière la porte-fenêtre, contemple les lueurs de l'incendie. Elle frissonne. Stavroguine entre, venant du dehors.

STAVROGUINE : Alexis est parti à cheval pour chercher des nouvelles. Dans quelques minutes, nous saurons tout. On dit qu'une partie du faubourg a déjà brûlé. L'incendie a éclaté entre onze heures et minuit.

Lisa se retourne brusquement et va s'asseoir dans un fauteuil.

LISA : Écoutez-moi, Nicolas. Nous n'avons plus longtemps à rester ensemble et je veux dire tout ce que j'ai à dire.

STAVROGUINE : Que veux-tu dire, Lisa ? Pourquoi n'avons-nous plus longtemps à rester ensemble ?

LISA : Parce que je suis morte.

STAVROGUINE : Morte ? Pourquoi, Lisa ? Il faut vivre.

LISA : Vous avez oublié qu'en entrant ici, hier, je vous ai dit que vous aviez emmené

une morte. J'ai vécu depuis. J'ai eu mon heure de vie sur la terre, cela suffit. je ne veux pas ressembler à Christophore Ivanovitch. Vous en souvenez-vous ?

STAVROGUINE : Oui.

LISA : Il vous ennuyait terriblement, n'est-ce pas, à Lausanne. Il disait toujours « je ne viens que pour un instant » et restait toute une journée. je ne veux pas lui ressembler.

STAVROGUINE : Ne parle pas ainsi. Tu te fais mal et tu me fais mal. Écoute, je puis te le jurer : je t'aime en ce moment plus qu'hier lorsque tu es entrée ici.

LISA : Étrange déclaration !

STAVROGUINE : Nous ne nous quitterons pas. Nous partirons ensemble.

LISA : Partir ? Pour quoi faire ? Pour ressusciter ensemble, comme vous dites. Non, tout cela est trop sublime pour moi. Si je devais partir avec vous, ce serait pour Moscou, recevoir des visites et les rendre. C'est là mon idéal, un idéal bien bourgeois. Mais puisque vous êtes marié, tout cela est inutile.

STAVROGUINE : Mais, Lisa, as-tu donc oublié que tu t'es donnée à moi ?

LISA : Je ne l'ai pas oublié. je veux vous quitter maintenant.

STAVROGUINE : Tu te venges sur moi de ton caprice d'hier.

LISA : Voilà une pensée bien basse.

STAVROGUINE : Alors pourquoi l'as-tu fait ?

LISA : Que vous importe ? Vous n'êtes coupable de rien, vous n'avez de comptes à rendre à personne.

STAVROGUINE : Ne me méprise pas ainsi. je ne crains rien que de perdre cet espoir que tu m'as donné. J'étais perdu, comme noyé, et j'ai pensé que ton amour me sauverait. Sais-tu seulement ce que m'a coûté ce nouvel espoir ? Je l'ai payé de la vie...

LISA : De votre vie ou de celle d'autrui ?

STAVROGUINE, bouleversé : Que veux-tu dire ? Là, tout de suite, que veux-tu dire ?

LISA : Je vous ai demandé seulement si vous avez payé cet espoir de votre vie ou de la mienne ? Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Qu'êtes-vous allé imaginer ? On dirait que vous avez peur, que vous avez peur depuis longtemps... Et maintenant, vous pâlissez...

STAVROGUINE : Si tu sais quelque chose, moi, je ne sais rien, je te le jure. Ce n'est pas cela que je voulais dire...

LISA, avec effroi : Je ne vous comprends pas.

STAVROGUINE s'assied et met sa tête dans ses mains : Un mauvais rêve... Un cauchemar... Nous parlions de deux choses différentes.

LISA : je ne sais pas de quoi vous parliez... (Elle le regarde.) Nicolas... (Il lève la tête.) Est-il possible que vous n'ayez pas deviné hier que le vous quitterais aujourd'hui ? Le saviez-vous, oui ou non ? Ne mentez pas : le saviez-vous ?

STAVROGUINE : Je le savais.

LISA : Vous le saviez et pourtant vous m'avez prise.

STAVROGUINE : Oui, condamne-moi. Tu en as le droit. Je savais aussi que je ne t'aimais pas et je t'ai prise. je n'ai jamais éprouvé de l'amour pour personne. je désire, voilà tout Et j'ai profité de toi. Mais j'ai toujours espéré que je pourrais un jour aimer et j'ai toujours espéré que ce serait toi. Que tu aies accepté de me suivre a fait grandir cet espoir. J'aimerai, oui, je t'aimerai\_

LISA : Vous m'aimerez ! Et moi je m'imaginai... Ah ! je vous ai suivi par orgueil, pour rivaliser de générosité avec vous ; je vous ai suivi pour me perdre avec vous, et pour partager votre malheur. (Elle pleure.) Mais je me figurais malgré tout que vous m'aimiez follement. Et vous, vous espérez bien m'aimer un jour. Voilà la petite sottise que j'étais. Ne vous moquez pas de ces larmes. J'adore m'attendrir sur moi-même. Mais assez ! je ne suis capable de rien et vous n'êtes capable de rien non plus. Consolons-nous en nous tirant mutuellement la langue. Comme cela, notre orgueil, au moins, n'en souffrira pas.

STAVROGUINE : Ne pleure pas. Je ne puis le supporter.

LISA : Je suis calme. J'ai donné ma vie pour une heure avec vous. Maintenant je suis calme. Quant à vous, vous oublierez. Vous aurez d'autres heures, d'autres moments.

STAVROGUINE : Jamais, jamais ! Personne d'autre que toi...

LISA, le regardant avec un espoir fou : Ah ! vous...

STAVROGUINE : Oui, oui, je t'aimerai. Maintenant, j'en suis sûr. Un jour, mon cœur enfin se détendra, je courberai la tête et je m'oublierai dans tes bras. Toi seule peux me guérir, toi seule...

LISA, qui s'est reprise, et avec un morne désespoir : Vous guérir ! je ne le veux pas. je ne veux pas être une sœur de charité pour vous. Adressez-vous à Dacha : c'est un chien qui vous suivra partout. Et ne vous désolerez pas pour moi. je savais d'avance ce qui m'attendait. J'ai toujours su que si Je vous suivais, vous me conduiriez dans un endroit habité par une monstrueuse araignée de la taille d'un homme, que nous passerions notre vie à regarder l'araignée en tremblant de peur, et que c'est à cela que se réduirait notre amour...

### Entre Alexis Egorovitch.

ALEXIS : Monsieur, Monsieur, on a trouvé... (Il s'arrête en regardant Lisa.) Je... Monsieur, Pierre Verkhovensky désire vous voir.

STAVROGUINE : Lisa, attends dans cette pièce.

(Elle s'y dirige. Alexis Egorovitch sort.) Lisa... (Elle s'arrête.) Si tu apprends quelque chose, sache-le, le coupable, c'est moi.

Elle le regarde épouvantée et entre lentement à reculons dans le bureau.

Entre Pierre Verkhovensky.

PIERRE : Il faut que vous sachiez d'abord qu'aucun de nous n'est coupable. Il s'agit

d'une coïncidence, d'un concours de circonstances, juridiquement, vous n'êtes pas en cause...

STAVROGUINE : Ils ont été brûlés ? Assassinés ?

PIERRE : Assassinés. Malheureusement, la maison n'a brûlé qu'en partie, on a retrouvé leurs corps. Lebiadkine a eu la gorge tranchée. Sa sœur a été criblée de coups de couteau. Mais c'est un rôdeur, sûrement. On m'a dit que Lebiadkine, la veille au soir, était ivre et montrait à tout le monde les quinze cents roubles que je lui avais donnés.

STAVROGUINE : Vous lui aviez donné quinze cents roubles ?

PIERRE : Oui. Comme par un fait exprès. Et de votre part.

STAVROGUINE : De ma part ?

PIERRE : Oui. J'avais peur qu'il nous dénonce et je lui ai donné cet argent pour qu'il s'en aille à Saint-Pétersbourg... (Stavroguine fait quelques pas d'un air absent.) Mais écoutez au moins comment les choses ont tourné... (Il le prend par le revers de sa redingote. Stavroguine lui donne un coup violent.) Oh ! Vous auriez pu me casser le bras. Enfin... Bref, il s'est vanté d'avoir cet argent et Fedka l'a vu, voilà tout. J'en suis sûr, maintenant, c'est Fedka. Il n'a pas dû comprendre vos véritables intentions...

STAVROGUINE, étrangement distrait : Est-ce Fedka qui a allumé l'incendie ?

PIERRE : Non. Non. Vous savez que ces incendies étaient prévus dans l'action de nos groupes. C'est un moyen d'action très national, très populaire... Mais pas si tôt ! On m'a désobéi, voilà tout, et il faudra sévir. Notez que ce malheur a ses bons côtés. Par exemple vous êtes veuf et vous pouvez épouser Lisa dès demain. Où est-elle ? je veux lui annoncer la bonne nouvelle. (Stavroguine rit tout d'un coup, mais avec une sorte d'égarement.) Vous riez ?

STAVROGUINE : Oui. Je ris de mon singe, je ris de vous. La bonne nouvelle, certainement ! Mais vous ne croyez pas que ces cadavres vont un peu la chiffonner ?

PIERRE : Mais non ! Pourquoi ? D'ailleurs, juridiquement... Et puis c'est une demoiselle qui n'a pas froid aux yeux. Elle vous enjambra ces cadavres de telle manière que vous en serez étonné vous-même. À peine mariée, elle oubliera.

STAVROGUINE : Il n'y aura pas de mariage. Lisa restera seule.

PIERRE : Non ? Dès que je vous ai vus, j'ai compris que ça n'avait pas marché. Ah ! ah ! Échec complet peut-être ? [je parie que vous avez passé toute la nuit, assis sur des chaises différentes, et perdu un temps précieux, à discuter de choses très élevées.] D'ailleurs j'étais sûr que tout ça finirait par des bêtises... Bon. Je la marierai facilement à Maurice Nicolaievitch qui doit être en train de l'attendre, dehors, sous la pluie, soyez-en sûr. Pour ce qui est des autres... de ceux qui ont été tués, il vaut mieux ne rien lui dire. Elle l'apprendra toujours assez tôt.

### Entre Lisa.

LISA : Qu'est-ce que j'apprendrai ? Qui a tué ? Qu'avez-vous dit de Maurice Nicolaievitch ?

PIERRE : Eh bien ! jeune fille, nous écoutons aux portes !

LISA : Qu'avez-vous dit de Maurice Nicolaievitch ? Il est tué ?

STAVROGUINE : Non. Lisa. Ce n'est que ma femme et son frère qui ont été tués.

PIERRE, avec empressement : Un étrange, un monstrueux hasard ! On a profité de l'incendie pour les tuer et les dévaliser. C'est Fedka, sûrement.

LISA : Nicolas ! Dit-il la vérité ?

STAVROGUINE : Non. Il ne dit pas la vérité.

### Lisa Pousse une plainte.

PIERRE : Mais comprenez que cet homme a perdu la raison ! D'ailleurs il a passé la nuit auprès de vous. Donc...

LISA : Nicolas, parlez-moi comme si vous étiez en ce moment devant Dieu. Êtes-vous

coupable ou non ? J'aurai confiance en votre parole comme en celle de Dieu. Et je vous suivrai, comme un chien, jusqu'au bout du monde.

STAVROGUINE, lentement : Je n'ai pas tué et j'étais contre ce meurtre, mais je savais qu'on les assassinerait et je n'ai pas empêché les assassins d'agir. Maintenant, laissez-moi.

LISA, le regardant avec horreur : Non, non non !

Elle sort en criant.

PIERRE : J'ai donc perdu mon temps avec vous !

STAVROGUINE, d'un ton morne : Moi. Oh ! moi... (Il rit follement tout d'un coup, puis, se dressant, crie d'une voix terrible :) Moi, je hais affreusement tout ce qui existe en Russie, le peuple, le tsar, et vous et Lisa. Je hais tout ce qui vit sur la terre et moi-même au premier rang. Alors, que la destruction règne, oui, et qu'elle les écrase tous et avec eux tous les singes de Stavroguine et Stavroguine lui-même...

Noir

Troisième partie

# DIX-SEPTIÈME TABLEAU

DANS LA RUE <sup>[4]</sup>

[Retour à la table des matières](#)

Lisa court. Pierre Verkhovensky court derrière elle.

PIERRE : Attendez, Lisa, attendez. je vais vous ramener. J'ai là un fiacre.

LISA, égarée : Oui, oui, vous êtes bon. Où sont-ils ? Où est le sang ?

PIERRE : Mais non, que voulez-vous faire ? Il pleut, voyez-vous. Venez, Maurice Nicolaievitch est ici.

LISA : Maurice ! Où est-il donc ? Oh mon Dieu, il m'attend ! Il sait !

PIERRE : Voyons, quelle importance ? C'est sûrement un homme sans préjugés !

LISA : Merveilleux, merveilleux ! Ah ! il ne faut pas qu'il me voie. Fuyons, dans les forêts, dans les champs...

Pierre s'en va. Lisa fuit. Maurice surgit et la poursuit. Elle tombe. Il se penche vers elle, il pleure, il enlève son manteau et en couvre la jeune fille. Elle embrasse sa main en pleurant.

MAURICE : Lisa ! Je ne suis rien auprès de vous, mais ne me repoussez pas !

LISA : Maurice, ne m'abandonnez pas ! J'ai peur de la mort, je ne veux pas mourir.

MAURICE : Vous êtes trempée ! Oh mon Dieu, et la pluie qui continue !

LISA : Ce n'est rien. Venez, conduisez-moi. je veux voir le sang. Ils ont tué sa femme, dit-on. Et il dit que c'est lui qui l'a tuée. Mais ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Ou bien, je veux voir de mes propres yeux ceux qu'on a tués à cause de moi... Vite, vite ! O Maurice, ne me pardonnez pas, j'ai agi malhonnêtement. Pourquoi me pardonnerait-on ? Qu'avez-vous à pleurer ? Donnez-moi un soufflet et tuez-moi, ici même !

MAURICE : Personne n'a le droit de vous juger. Et moi, moins que quiconque. Dieu vous pardonne !

Peu à peu le rideau s'illumine des flammes de l'incendie et on commence d'entendre le bruit de la foule.

Entre Stépan Trophimovitch en costume de voyage avec un sac de voyage dans la main gauche, un bâton et un parapluie dans la main droite.

STÉPAN, qui délire un peu : Oh vous ! Chère, chère, est-il possible ? Dans cette brume... Vous voyez l'incendie !... Vous êtes malheureuse, n'est-ce pas ? je le vois bien. Nous sommes tous malheureux, mais il faut leur pardonner à tous. Pour en finir avec le monde et devenir libres, il faut pardonner, pardonner, pardonner...

LISA : Oh ! relevez-vous, pourquoi vous mettez-vous à genoux ?

STÉPAN : En disant adieu au monde, je veux en votre personne dire adieu à tout mon passé. (Il pleure.) je m'agenouille devant tout ce qu'il y avait de beau dans ma vie. J'ai rêvé d'escalader le ciel et me voici, dans la boue, vieillard écrasé... Voyez leur crime tout rouge. Ils ne pouvaient pas faire autrement. je fuis leur délire, leur cauchemar, je pars à la recherche de la Russie. Mais vous êtes trempés tous les deux. Prenez mon parapluie. (Maurice prend machinalement le parapluie.) Moi, je trouverai bien une charrette. Mais, chère Lisa, que venez-vous de dire, on a tué quelqu'un ? (Lisa a une sorte de défaillance.) Oh mon Dieu, elle s'évanouit !

LISA : Vite, vite, Maurice. Rendez à cet enfant son parapluie ! Tout de suite ! (Elle revient vers Stépan Trophimovitch.) Je veux faire sur vous le signe de la croix, pauvre homme. Vous aussi, priez pour la pauvre Lisa !

Stépan Trophimovitch s'en va et eux aussi marchent vers les flammes.

La rumeur grandit. Les flammes deviennent plus vives. La foule crie maintenant :

VOIX : C'est la demoiselle à Stavroguine.

Il ne suffit pas de tuer les gens, ils veulent encore voir les corps.

Un homme frappe Lisa.

Maurice Nicolaievitch se jette sur lui.

Ils se battent. Lisa se relève. Deux autres hommes la frappent et l'un avec un bâton. Elle tombe. Tout s'apaise. Maurice Nicolaievitch la prend dans ses bras, la traîne dans la lumière.

MAURICE : Lisa, Lisa, ne m'abandonnez pas. (Lisa tombe en arrière, morte.) Lisa, chère Lisa, c'est à moi maintenant de te rejoindre !]

Noir

LE NARRATEUR : Pendant qu'on cherchait partout Stépan Trophimovitch qui errait sur les routes, comme un roi déchu, les événements se précipitèrent. La femme de Chatov revint après trois ans d'absence. Mais ce que Chatov crut être un recommencement devait être en réalité une fin.

Troisième partie

# DIX-HUITIÈME TABLEAU

## LA CHAMBRE DE CHATOV

[Retour à la table des matières](#)

Marie Chatov est debout, un sac de voyage à la main.

MARIE : Je ne resterai ici que peu de temps, le temps de trouver du travail. Mais si je vous gêne, je vous demande de me le dire tout de suite, comme un honnête homme. Je vendrai quelque chose et j'irai à l'hôtel.

Elle s'assied sur le lit.

CHATOV : Marie, il ne faut pas parler d'hôtel. Tu es chez toi, ici.

MARIE : Non, je ne suis pas chez moi. Nous nous sommes séparés, il y a trois ans. Ne vous fourrez pas dans la tête que je nie repens, que je viens recommencer quelque chose.

CHATOV : Non, non, c'est inutile. Ça ne fait rien d'ailleurs. Tu es le seul être qui m'ait jamais dit qu'il m'aimait. Cela suffit. Tu fais ce que tu veux, tu es là,

MARIE : Oui, vous êtes bon. Si je suis venue chez-vous, c'est que je vous ai toujours considéré comme un homme bon, et supérieur à tous ces gredins...

CHATOV : Marie, écoute, tu as l'air épuisée. Je t'en supplie, ne te fâche pas... Si tu consentais à prendre un peu de thé, par exemple, hein ? Le thé fait toujours du bien. Si tu consentais...

MARIE : Mais oui, je consens. Vous êtes toujours aussi enfant. Donnez-moi du thé si vous en avez. Il fait si froid ici.

CHATOV : Oui, oui, tu auras du thé.

MARIE : Vous n'en avez pas ici ?

CHATOV : Il y en aura, il y en aura. (Il sort et va frapper à la chambre de Kirilov.)  
Pouvez-vous me prêter du thé ?

KIRILOV : Venez le boire !

CHATOV : Non. Ma femme est arrivée chez moi...

KIRILOV : Votre femme !

CHATOV, bafouillant et pleurant à moitié : Kirilov, Kirilov, nous avons souffert ensemble en Amérique.

KIRILOV : Oui, oui, attendez. (Il disparaît et reparaît avec un plateau de thé.) Voilà, prenez. Et un rouble aussi, prenez.

CHATOV : Je vous le rendrai demain ! Ah ! Kirilov.

KIRILOV : Non, non, c'est bien qu'elle soit revenue et que vous l'aimiez encore. C'est bien que vous soyez venu me trouver. Si vous avez besoin de quelque chose, appelez-moi, à n'importe quelle heure. je penserai à vous et à elle.

CHATOV : O ! quel homme vous feriez si vous pouviez abandonner vos épouvantables idées.

Kirilov sort brusquement. Chatov le regarde sortir. On frappe.  
Liamchine entre.

CHATOV : Je ne puis vous recevoir.

LIAMCHINE : J'ai quelque chose à vous communiquer. je suis venu vous dire de la part de Verkhovensky que tout est arrangé. Vous êtes libre.

CHATOV : C'est vrai ?

LIAMCHINE : Oui, tout à fait libre. Il suffira que vous montriez à Lipoutine l'endroit où la presse est enterrée. je viendrai vous chercher demain à six heures exactement, avant que le jour se lève.

CHATOV : Je viendrai. Filez maintenant. Ma femme est revenue. (Liamchine sort. Chatov retourne vers la chambre. Marie s'est endormie. Il pose le thé sur la table et la contemple.) Oh ! que tu es belle !

MARIE, se réveillant : Pourquoi m'avez-vous laissée dormir ? J'occupe votre lit. Ah !

Elle se renverse, dans une sorte de crise, et prend la main de Chatov.

CHATOV : Tu as mal, ma chérie. Je vais appeler le docteur... Où as-tu mal ? Veux-tu des compresses ? je puis les faire...

MARIE : Quoi ? Que voulez-vous dire...

CHATOV : Mais rien... Je ne te comprends pas.

MARIE : Non, non, ce n'est rien... Marchez. Racontez-moi quelque chose... Parlez-moi de vos nouvelles idées. Que prêchez-vous ? Vous ne pouvez pas vous empêcher de prêcher, c'est dans votre caractère.

CHATOV : OUI... C'est-à-dire... Je prêche Dieu.

MARIE : Auquel vous ne croyez pas. (Nouvelle crise.) Oh ! que vous êtes insupportable, insupportable.

Elle repousse Chatov penché sur le lit.

CHATOV : Marie, je ferai ce que tu veux... Je marcherai... Je parlerai.

MARIE : Mais ne voyez-vous pas que cela a commencé ?

CHATOV : Commencé ? Mais quoi...

MARIE : Mais ne voyez-vous donc pas que je vais accoucher ? Ah, que cet enfant soit maudit ! (Chatov se lève.) Où allez-vous, où allez-vous ? je vous défends !

CHATOV : Je reviens, je reviens. Il faut de l'argent, une accoucheuse... O ! Marie. Kirilov ! Kirilov !

Noir. Puis le jour remonte lentement sur la chambre.

CHATOV : Elle est à côté, avec lui.

MARIE : Il est beau.

CHATOV : C'est une grande joie !

MARIE : Comment vais-je l'appeler ?

CHATOV : Chatov. Il est mon fils. Laisse-moi arranger tes oreillers.

MARIE : Pas comme ça ! Que tu es maladroit.

Il fait de son mieux.

MARIE, sans le regarder : Penchez-vous vers moi ! (Il se penche.) Encore ! Plus près.

Elle passe sa main autour de son cou et l'embrasse.

CHATOV : Marie ! Mon amour.

Elle se rejette de l'autre côté.

MARIE : Ah ! Nicolas Stavroguine est un misérable.

Elle éclate en sanglots, Il la caresse et lui parle doucement.

CHATOV : Marie. C'est fini maintenant. Nous vivrons tous les trois, nous travaillerons.

MARIE, se jetant dans ses bras : Oui, nous travaillerons, nous oublierons, mon amour...

On frappe à la porte du salon.

MARIE : Qu'est-ce que c'est ?

CHATOV : J'avais oublié. Marie, il faut que je sorte. J'en ai pour une demi-heure.

MARIE : Tu vas me laisser seule. Nous nous sommes retrouvés et tu me laisses...

CHATOV : Mais c'est la dernière fois. Ensuite, nous serons réunis. Jamais, jamais plus, nous ne penserons à l'horreur des jours passés.

Il l'embrasse, prend sa casquette et ferme doucement la porte.  
Dans le salon, Liamchine l'attend.

CHATOV : Liamchine, mon ami, avez-vous jamais été heureux dans votre vie !

Noir. Puis Liamchine et Chatov passent devant le rideau qui représente la rue. Liamchine s'arrête et hésite.

CHATOV : Eh bien ! Qu'attendez-vous ?

Ils s'en vont.

Noir

Troisième partie

# DIX-NEUVIÈME TABLEAU

## LA FORÊT DE BRYKOVO

[Retour à la table des matières](#)

Chigalev et Virguinsky sont là quand Pierre Verkhovensky arrive avec le séminariste et Lipoutine.

PIERRE élève sa lanterne et les examine : J'espère que vous n'avez pas oublié ce qui a été convenu.

VIRGUINSKY : Écoutez. Je sais que la femme de Chatov est revenue auprès de lui cette nuit et qu'elle a accouché. Pour qui connaît le cœur humain, il est évident qu'il ne dénoncera pas maintenant. Il est heureux. Peut-être pourrait-on renoncer à présent.

PIERRE : Si vous deveniez soudain heureux, reculerez-vous à accomplir un acte de justice que vous estimeriez juste et nécessaire ?

VIRGUINSKY : Assurément non. Assurément non. Mais...

PIERRE : Vous préféreriez être malheureux plutôt que lâche ?

VIRGUINSKY : Certainement... je préférerais.

PIERRE : Eh bien ! sachez que Chatov considère maintenant cette dénonciation comme juste et nécessaire. D'ailleurs, qu'y a-t-il d'heureux dans le fait que sa femme, après trois ans de fugue, soit revenue chez lui accoucher d'un enfant de Stavroguine ?

VIRGUINSKY, brusquement : Oui, mais moi, je proteste. Nous lui demanderons sa parole d'honneur. Voilà tout.

PIERRE : Pour parler d'honneur, il faut être à la solde du gouvernement.

LIPOUTINE : Comment osez-vous ? Qui est ici à la solde du gouvernement ?

PIERRE : Vous peut-être... les vendus sont ceux qui ont peur au moment du danger.

CHIGALEV : Assez. Je veux parler. Depuis hier soir, j'ai examiné avec méthode la question de cet assassinat et je suis arrivé à la conclusion qu'il était inutile, frivole et personnel. Vous haïssez Chatov parce qu'il vous méprise et qu'il vous a insulté. C'est une question personnelle. Mais la personnalité, c'est le despotisme. Donc, je m'en vais. Non par peur du danger, ni par amitié pour Chatov, mais parce que cet assassinat est en contradiction avec mon système. Adieu. Pour ce qui est de dénoncer, vous savez que je ne le ferai pas.

**Il fait demi-tour et s'en va.**

PIERRE : Restez ici ! Nous retrouverons ce fou. En attendant, je dois vous dire que Chatov a déjà confié à Kirilov son intention de dénoncer. C'est Kirilov qui me l'a dit parce qu'il était indigné. Maintenant, vous savez tout. Et, de plus, vous avez juré. (Ils se regardent.) Bon. je vous rappelle qu'il faudra le jeter dans l'étang ensuite, et nous disperser. La lettre de Kirilov nous couvrira tous. Demain, je pars pour Saint-Pétersbourg. Vous aurez ensuite de mes nouvelles. (Coup de sifflet. Lipoutine, après une hésitation, répond.) Cachons-nous.

**Ils se cachent tous, sauf Lipoutine. Entrent Liamchine et Chatov.**

CHATOV : Eh bien ! Vous êtes muet ? Où est votre pioche. N'ayez donc pas peur. Il n'y a pas un chat ici. On pourrait tirer le canon que personne n'entendrait rien dans les faubourgs. C'est ici. (Il frappe la terre du pied.) Juste à cet endroit.

**Le séminariste et Lipoutine bondissent derrière lui, lui prennent les coudes et l'écrasent au sol.**

**Verkhovensky lui met son revolver sur le front.**

**Chatov pousse un cri bref et désespéré : « Marie ! »**

Verkhovensky tire.

Virguinsky qui n'a pas participé se met soudain à trembler et à crier.

VIRGUINSKY : Ce n'est pas cela. Non, non. Ce n'est pas cela du tout... Non... (Liamchine, qui s'est tenu derrière lui tout le temps sans participer non plus au meurtre, le serre soudain par-derrière et pousse des cris épouvantables. Virguinsky se dégage avec terreur. Liamchine se jette sur Pierre Verkhovensky en poussant les mêmes cris. On le maîtrise et on le fait taire. Virguinsky pleure.) Non, non, ce n'est pas cela...

PIERRE, les regardant avec mépris : Crapules !...

Noir

Troisième partie

# VINGTIÈME TABLEAU

## LA RUE

[Retour à la table des matières](#)

Verkhovensky marchant en hâte vers la maison Philipov rencontre Fedka.

PIERRE : Pourquoi n'es-tu pas resté caché là-bas, comme je t'en avais donné l'ordre ?

FEDKA : Sois poli, petit cafard, sois poli. je n'ai pas voulu compromettre M. Kirilov qui est un homme instruit.

PIERRE : Veux-tu ou non un passeport et de l'argent pour aller à Pétersbourg ?

FEDKA : Tu es un pou. Voilà ce que tu es pour moi. Tu m'as promis de l'argent au nom de M. Stavroguine pour verser le sang innocent. je sais maintenant que M. Stavroguine n'était pas au courant. De sorte que le vrai assassin ce n'est pas moi ni M. Stavroguine, c'est toi.

PIERRE, hors de lui : Sais-tu, misérable, que je vais te livrer immédiatement à la police ! (Il sort son revolver. Plus rapide, Fedka le frappe quatre fois sur la joue. Pierre tombe. Fedka file en éclatant de rire. Pierre, se relevant.) Je te retrouverai, à l'autre bout du monde. je t'écraserai. Quant à Kirilov... !

Il court vers la maison Philipov.

Noir

Troisième partie

# VINGT ET UNIÈME TABLEAU

## LA MAISON PHILIPOV

[Retour à la table des matières](#)

KIRILOV, dans le noir : Tu as tué Chatov ! Tu l'as tué, tu l'as tué !

Les lumières montent.

PIERRE : Je vous l'ai expliqué cent fois, Chatov devait tous nous dénoncer.

KIRILOV : Tais-toi. Tu l'as tué parce qu'il t'a craché au visage à Genève.

PIERRE : Pour cela. Et pour beaucoup d'autres choses encore. Qu'avez-vous... Oh...

Kirilov a pris son revolver et le vise.

Verkhovensky prend aussi son revolver.

KIRILOV : Tu avais déjà préparé ton arme parce que tu avais peur que je te tue. Mais je ne tuerai pas. Bien que... bien que...

Il continue de viser. Puis baisse son bras en riant.

PIERRE : Je savais que vous ne tireriez pas. Mais vous avez risqué gros. J'allais tirer, moi...

Il se rassied et se verse du thé, d'une main qui tremble un peu.  
Kirilov pose son revolver sur la table, se met à marcher de long en large, et s'arrête devant Pierre Verkhovensky.

KIRILOV : Je regrette Chatov.

PIERRE : Moi aussi.

KIRILOV : Tais-toi, misérable, ou je te tue.

PIERRE : D'accord. Je ne le regrette pas... D'ailleurs, le temps presse. Je dois prendre un train à l'aube et gagner l'étranger.

KIRILOV : Je comprends. Tu laisses tes crimes aux autres et puis tu t'abrites. Canaille !

PIERRE : La canaillerie, l'honnêteté, ce sont des mots. Il n'y a que des mots.

KIRILOV : Toute ma vie, j'ai voulu qu'il y ait autre chose que les mots. je n'ai vécu que pour cela, pour que les mots aient un sens, qu'ils soient aussi des actes...

PIERRE : Et alors ?

KIRILOV : Alors... (Il regarde Pierre Verkhovensky.) Oh ! Tu es le dernier homme que je verrai. je ne voudrais pas que nous nous quittions dans la haine.

PIERRE : Croyez bien que je n'ai rien contre vous, personnellement.

KIRILOV : Nous sommes tous les deux des misérables, et moi je vais me tuer, et toi tu vivras.

PIERRE : Bien sûr, je vivrai. je suis lâche, moi. C'est méprisable, je le sais bien.

KIRILOV, dans une exaltation croissante : Oui, oui, c'est méprisable. Écoute. Te souviens-tu de ce que le Crucifié a dit au larron qui mourait à sa droite : « Aujourd'hui même, tu seras avec moi au paradis. » Le jour s'acheva, ils moururent, et il n'y eut ni

paradis ni résurrection. Et pourtant cet homme était le plus grand de toute la terre. La planète avec tout ce qu'il a dessus n'est que folie sans cet homme. Eh bien ! si les lois de la nature n'ont même pas épargné un tel homme, si elles l'ont obligé à vivre dans le mensonge et à mourir pour un mensonge, alors toute cette planète n'est qu'un mensonge. A quoi bon vivre alors ? Réponds, si tu es un homme.

PIERRE : Mais oui. À quoi bon vivre ! J'ai très bien compris votre point de vue. Si Dieu est un mensonge, alors nous sommes seuls et libres. Vous vous tuez, vous prouvez que vous êtes libre, et il n'y a plus de Dieu. Mais pour cela il faut vous tuer.

KIRILOV, de plus en plus exalté : Tu as compris. Ah ! tout le monde comprendra si même une crapule comme toi peut comprendre. Mais il faut que quelqu'un commence, et se tue pour prouver aux autres la terrible liberté de l'homme. Je suis malheureux parce que je suis le premier, et que j'ai affreusement peur. Je ne suis tsar que pour quelque temps. Mais je commencerai et j'ouvrirai la porte. Et les hommes seront tous heureux, ils seront tous tsars et à jamais. (Il se jette à la table.) Ah ! donne-moi la plume. Dicte, je signerai tout. Et aussi que j'ai tué Chatov. Dicte. je ne crains personne, tout est indifférent. Tout ce qui est caché se saura et, toi, tu seras écrasé. Je crois. Je crois. Dicte.

PIERRE se lève d'un bond et pose devant Kirilov papier et plume : Moi, Alexis Kirilov, je déclare...

KIRILOV : Oui. À qui ? À qui ? Je veux savoir à qui je fais cette déclaration.

PIERRE : À personne, à tous. Pourquoi préciser ? Au monde entier.

KIRILOV : Au monde entier ! Bravo. Et sans repentir. je ne veux pas de repentir. je ne veux pas m'adresser aux autorités. Allez, dicte. L'univers est mauvais, je signerai.

PIERRE : Oui, l'univers est mauvais. Et au diable les autorités ! Écrivez.

KIRILOV : Attendez ! Je vais dessiner en haut de la page une tête qui leur tire la langue.

PIERRE : Mais non. Pas de dessin. Le ton suffit.

KIRILOV : Le ton, oui, c'est ça. Dicte le ton.

PIERRE : « ... Je déclare que ce matin j'ai tué l'étudiant Chatov, dans le parc, pour sa trahison et sa dénonciation au sujet des proclamations. »

KIRILOV : C'est tout ? je veux encore les injurier.

PIERRE : Cela suffit. Donnez. Mais vous n'avez pas daté ni signé. Signez donc.

KIRILOV : Je veux les injurier.

PIERRE : Mettez Vive la République. Ils blêmiront.

KIRILOV : Oui. Oui. Non, je vais mettre : Liberté, égalité, fraternité ou la mort. Voilà. Ah ! et puis en français : gentilhomme, séminariste russe et citoyen du monde civilisé. Là ! Là ! C'est parfait. Parfait. (Il se lève, prend le revolver et court éteindre la lampe. La pièce est dans la nuit. Il hurle de toutes ses forces dans la nuit :) Tout de suite, tout de suite...

Un coup de feu éclate. Silence. On tâtonne sur la scène. Pierre Verkhovensky allume une bougie, éclaire le cadavre de Kirilov.

PIERRE : Parfait !

Il sort.

MARIE CHATOV crie dans l'étage : Chatov ! Chatov !

Noir

LE NARRATEUR : Dénoncés par le faible Liamchine, les assassins de Chatov furent arrêtés, sauf Verkhovensky qui, au même moment, confortablement installé dans un compartiment de première, passait la frontière et préparait de nouveaux plans pour une société meilleure. Mais si la race des Verkhovensky est immortelle, il n'est pas sûr que celle des Stavroguine le soit.

Troisième partie

# VINGT-DEUXIÈME TABLEAU

## CHEZ STAVROGUINE

[Retour à la table des matières](#)

Varvara Stavroguine met une cape. Dacha, près d'elle, est en deuil. Alexis est sur le pas de la porte.

VARVARA : Prépare la calèche ! (Alexis sort.) Fuir ainsi, à son âge, sur les routes, sous la pluie ! (Elle pleure.) L'imbécile ! l'imbécile ! Mais il est malade, maintenant. Oh ! je le ramènerai, mort ou vif ! (Elle se dirige vers la porte, s'arrête, revient vers Dacha.) Ma chérie, ma chérie !

Elle l'embrasse et sort.

Dacha la regarde sortir par la fenêtre, puis va s'asseoir.

DACHA : Protégez-les tous, mon Dieu, protégez-les tous avant de me protéger moi-même. (Entre soudain Stavroguine. Dacha le regarde intensément. Silence.) Vous êtes venu me chercher, n'est-ce pas ?

STAVROGUINE : Oui.

DACHA : Que voulez-vous de moi ?

STAVROGUINE : Je suis venu vous demander de partir avec moi, demain.

DACHA : Je le ferai ! Où irons-nous ?

STAVROGUINE : À l'étranger. Nous nous installerons là-bas pour toujours. Viendrez-vous ?

DACHA : Je viendrai.

STAVROGUINE : L'endroit que je connais est lugubre. Au fond d'une gorge. La montagne opprime le regard et la pensée. C'est l'endroit qui en ce monde ressemble le plus à la mort.

DACHA : Je vous suivrai. Mais vous apprendrez à vivre, à revivre... Vous êtes fort.

STAVROGUINE, avec un mauvais sourire : Oui, j'ai de la force. J'ai été capable d'être giflé sans rien dire, de maîtriser un assassin, de vivre aux extrêmes de la débauche, d'avouer publiquement ma déchéance. je puis tout faire, j'ai une force infinie. Mais je ne sais à quoi l'appliquer. Tout m'est étranger.

DACHA : Ah ! que Dieu vous donne seulement un peu d'amour, même si je n'en suis pas l'objet !

STAVROGUINE : Oui, vous avez du cœur, vous serez une bonne garde-malade ! Mais, encore une fois, ne vous y trompez pas. je n'ai jamais rien pu détester. je n'aimerai donc jamais. je ne suis capable que de négation, de négation mesquine. Si je croyais enfin à quelque chose, je pourrais peut-être me tuer. Mais je ne peux pas croire.

DACHA, tremblante : Nicolas, un tel vide, c'est la foi, ou la promesse de la foi.

STAVROGUINE, la regardant et après un silence : J'ai donc la foi. (Il se redresse.) Ne dites rien. J'ai à faire maintenant. (Il a un petit rire étrange.) Quelle bassesse d'être venu vous chercher ! Vous m'étiez chère et dans mon chagrin il m'était doux d'être près de vous.

DACHA : Vous m'avez rendue heureuse en venant.

STAVROGUINE la regarde d'un air étrange : Heureuse ? D'accord, d'accord... Mais non, ce n'est pas possible... je n'apporte que le mal... Mais je n'accuse personne.

Il sort à droite.

Brouhaha au-dehors. Varvara entre par le fond.

Derrière elle, Stépan Trophimovitch, porté comme un enfant par un grand et vigoureux moujik.

VARVARA : Vite, installez-le sur ce canapé. (A Alexis.) Fais prévenir le médecin. (À Dacha.) Toi, fais chauffer la chambre. (On installe Stépan et le moujik se retire.) Eh bien ! fou que vous êtes, la promenade a été bonne ? (Il s'évanouit. Affolée, elle s'assied près de lui, lui frappe dans les mains.) Oh, calme-toi, calme-toi ! Mon ami ! Oh, bourreau, bourreau !

STÉPAN, se redressant : Ah, chère ! Ah, chère !

VARVARA : Non, attendez, taisez-vous.

Il lui prend la main, la serre fortement dans les siennes.

Soudain, il porte la main de Varvara Stavroguine à ses lèvres.

Les dents serrées, Varvara Stavroguine regarde un coin de la chambre.

STÉPAN : Je vous aimais...

VARVARA : Taisez-vous.

STÉPAN : Je vous ai aimée toute ma vie, pendant vingt ans...

VARVARA : Mais qu'as-tu à répéter ainsi : « Je vous aimais, je vous aimais... » Assez... Vingt ans sont passés et ils ne reviendront plus. Je ne suis qu'une sotte ! (Elle se lève.) Si vous ne vous endormez pas de nouveau, je... (Avec une tendresse subite.) Dormez. Je veillerai sur vous.

STÉPAN : Oui. Je vais dormir. (Il délire, mais d'une manière en quelque sorte raisonnable.) Chère et incomparable amie, il me semble, oui, je suis presque heureux. Mais le bonheur ne me vaut rien, car aussitôt, je commence à pardonner à mes ennemis... Si du moins l'on pouvait me pardonner aussi.

VARVARA, émue, et avec brusquerie : On vous pardonnera. Et pourtant...

STÉPAN : Oui. Je ne le mérite pas. Nous sommes tous coupables. Mais si vous êtes là, je suis comme un enfant, innocent comme lui. Chère, je ne puis vivre qu'à côté d'une femme. Et il faisait si froid sur la grand-route.... Mais j'ai connu le peuple. Je leur ai raconté ma vie.

VARVARA : Vous avez parlé de moi, et dans vos auberges !

STÉPAN : Oui... c'est-à-dire à mots couverts... n'est-ce pas. Et ils ne comprenaient rien. Oh, laissez-moi baiser le bas de votre robe !

VARVARA : Restez tranquille. Vous serez toujours insupportable.

STÉPAN : Oui, frappez-moi sur l'autre joue, comme dans l'Évangile. J'ai toujours été un misérable. Sauf avec vous.

VARVARA, pleurant : Avec moi aussi.

STÉPAN, avec exaltation : Non, mais toute ma vie j'ai menti... Même quand je disais la vérité. je n'ai jamais parlé en vue de la vérité, mais uniquement en vue de moi-même. Savez-vous que je mens encore maintenant, peut-être ?

VARVARA : Oui, vous mentez.

STÉPAN : C'est-à-dire... la seule chose vraie est que je vous aimais. Pour le reste oui, je mens, c'est certain. L'ennui, n'est-ce pas, c'est que je crois ce que je dis lorsque je mens. Le plus difficile, c'est de vivre et de ne pas croire à ses propres mensonges. Mais vous êtes là, vous m'aidez...

Il a une défaillance.

VARVARA : Revenez, revenez. Oh, il brûle ! Alexis !

Entre Alexis.

ALEXIS : Le docteur est prévenu, Madame.

Alexis sort à droite. Varvara retourne vers Stépan.

STÉPAN : Chère, chère, vous voilà ! J'ai réfléchi sur la route et j'ai compris bien des choses, et qu'il ne fallait plus nier, rien... Pour nous, c'est trop tard, mais pour ceux qui viendront, n'est-ce pas, la relève, la jeune Russie...

VARVARA : Que voulez-vous dire ?

STÉPAN : Oh ! lisez-moi le passage sur les cochons.

VARVARA, épouvantée : Sur les cochons ?

STÉPAN : Oui, dans saint Luc, vous savez, quand les démons entrent dans les cochons. (Varvara va chercher les Évangiles sur son bureau et cherche.) Chapitre VIII, versets 32 à 36.

VARVARA, debout près de lui : ... Les démons étant sortis de cet homme entrèrent dans les pourceaux ; et le troupeau se précipita de la montagne dans le lac et y fut noyé. Alors les gens sortirent pour voir ce qui s'était passé, et, étant venus vers Jésus, ils trouvèrent l'homme duquel les démons étaient sortis, assis aux pieds de Jésus, habillé et dans son bon sens, et ils furent saisis de frayeur.

STÉPAN : Ah ! Ah ! Oui... Ces démons qui sortent du malade, chère, enfin, voyez-vous, vous les reconnaissez, ce sont nos plaies, bien sûr, nos impuretés, et la malade, c'est la Russie... Mais les impuretés en sortent, elles rentrent dans les pourceaux, je veux dire nous, mon fils, les autres, et nous nous précipitons comme des possédés, et nous périrons. Mais le malade sera guéri, et il s'assiera aux pieds de Jésus et tous seront guéris... Oui, la Russie sera guérie, un jour !

VARVARA : Vous n'allez pas mourir. Vous dites cela pour me faire encore du mal, homme cruel...

STÉPAN : Non, chère, non... Du reste, je ne mourrai pas tout à fait. Nous ressusciterons, nous ressusciterons, n'est-ce pas... Si Dieu est, nous ressusciterons, voilà ma profession de foi. Et je la fais à vous que j'aimais...

VARVARA : Dieu est, Stépan Trophimovitch. Je vous assure qu'il existe.

STÉPAN : Je l'ai compris, sur la route... au milieu de mon peuple. J'ai menti toute ma vie. Demain, demain, chère, nous revivrons ensemble...

*Il se laisse aller en arrière.*

VARVARA : Dacha ! (Puis toujours debout et raidie.) O, mon Dieu, aie pitié de cet enfant !

*ALEXIS surgit de la chambre à droite : Madame, Madame... (Entre Dacha.) Là, là. (Il montre la chambre.) M. Stavroguine !*

*Dacha court vers la chambre. On l'entend se plaindre. Puis elle sort lentement.*

DACHA, s'effondrant à genoux : Il s'est pendu.

*Entre le Narrateur.*

LE NARRATEUR : Mesdames, Messieurs, encore un mot ! Après la mort de Stavroguine, les médecins, réunis en conférence, décrétèrent qu'il ne présentait aucun signe d'aliénation mentale.

Rideau

**Fin du texte**

---

[1] Toute la scène du duel a été supprimée à la représentation.

[2] La scène entre Maurice Nicolaievitch et Stavroguine a été supprimée à la représentation.

[3] Ces trois répliques, après la suppression de la scène précédente, ont été remplacées par le texte suivant :

ALEXIS (qui entre) :

- Pierre Verkhovensky insiste pour vous voir.

PIERRE (surgissant) :

- Je viens de rencontrer Maurice Nicolaievitch. Il voulait vous offrir sa fiancée. Je lui ai conseillé d'attendre. D'ailleurs, nous n'avons pas besoin de lui : elle brûle d'envie de venir. Nous irons la chercher nous-mêmes, n'est-ce pas ? C'est un joli morceau.

14 Ce tableau a été supprimé à la représentation.